



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

DÉCEMBRE, 1772.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS;

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv, que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en
paroît deux feuilles par semaine, port franc
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS,
chez Lacombe, libraire, 18 liv.

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, 24 vol. 33 liv. 12 s.

JOURNAL politique & supplément, 18 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques.
12 vol. par an, port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an,
à Paris, 9 liv.

En Province, 12 liv.

LA NATURE CONSIDÉRÉE, Lettres périodiques
sur les trois Régnes, animal, végétal & mi-
néral, &c. vingt-cinq cahiers par an, 14 liv.

En Province, 18 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- F**ABLES orientales, comedies, poësies & œuvres diverses, par M. Bret, 3 vol. in-8°. brochés, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br.* 2 l. 10 f.
- Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in 8°. br. avec fig.* 4 l.
- Lettres d'Elle & de Lui, in-8°. br.* 1 l. 4 f.
- Le Phasma ou l'Apparition, histoire grecque, in-8°. br.* 1 l. 10 f.
- Les Musés Grecques ou traductions en vers du Plutus comédie d'Aristophane, d'Anacréon, Sapho, Moschus, &c. in-8°. br.* 1 l. 16 f.
- Les Nuits Parisiennes, 2 parties in-8°. nouv. édition, broch.* 3 liv.
- Les Odes pythiques de Pindare, traduites par M. Chabanon, avec le texte grec, in-8°. broché,* 5 liv.
- Le Philosophe sérieux, hist. comique, br.* 1 l. 4 f.
- Du Luxe, broché,* 12 f.
- Traité sur l'Equitation & Traité de la cavalerie de Xenophon, in-8°. br.* 1 l. 10 f.
- Monumens érigés en France, à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton,* 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec figures, rel. en carton,* 12 l.
- Les Caractères modernes, 2 vol. br.* 3 l.
- Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 f.*
- Airs choisis de Maîtres Italiens avec des paroles françoises,* 36 f.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

D É C E M B R E , 1772.

P I È C E S F U G I T I V E S

EN VERS ET EN PROSE.

LA B É G U E U L É . Conte moral.

DANS ses écrits un sage Italien
Dit que LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN. ^b
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'ame , en talens , en science.
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là ;
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans son état , heureux qui peut se plaire ;
Vivre à sa place , & garder ce qu'il a !

A iij

6 MERCURE DE FRANCE

La belle Arsène en est la preuve claire.
 Elle était jeune ; elle avait dans Paris
 Un tendre époux empressé de complaire
 A son caprice , & souffrant les mépris.
 L'oncle , la sœur , la tante , le beau-père
 Ne brillaient pas parmi les beaux esprits ;
 Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
 Dans le logis , des amis fréquentaient ;
 Beaucoup d'aisance , une assez bonne-chère.
 Les passe-tems que nos gens connaissaient ,
 Jeu , bal , spectacle & soupers agréables
 Rendaient ses jours à peu-près tolérables.
 Car vous savez que le bonheur parfait
 Est inconnu : pour l'homme il n'est point fait.
 Madame Arsène était fort peu contente
 De ses plaisirs. Son superbe dégoût ,
 Dans ses dédains , fuyait ou blâmait tout :
 On l'appellait la belle impertinente.

Or , admirez la faiblaïsse des gens :
 Plus elle était distraite , indifférente ,
 Plus ils tâchaient , par des soins complaisans ,
 D'appriivoiser son humeur méprisante :
 Et plus aussi notre belle abusait
 De tous les pas que vers elle on faisait.
 Pour ses amans encor plus intraitable ,
 Aïse de plaire , & ne pouvant aimer ,
 Son cœur glacé se laissait consumer
 Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
 D'elle à la fin chacun se retira.

De courtisans elle avait une liste :
 Tout prit parri, seule elle demeura
 Avec l'orgueil, compagnon dur & triste ;
 Bouffi, mais sec, ennemi des débats,
 Il renfle l'ame, & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
 La Fée Aline. On fait que ces esprits
 Sont mitoyens entre l'espèce humaine
 Et la divine : & Monsieur Gabalis
 Mit par écrit leur histoire certaine.

La Fée allait quelque fois au logis
 De sa filleule, & lui disait : « Arsène ;
 » Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
 » As-tu des goûts & des amusemens ?
 » Tu dois mener une assez douce vie. »
 L'autre en deux mots répondait : je m'ennuie !
 « C'est un grand mal, (dit la Fée) & je croi
 » Qu'un beau secret c'est d'être heureux chez soi. »

Arsène enfin conjura son Aline ,
 De la tirer de son maudit pays.
 « Je veux aller à la sphère divine ;
 » Faites-moi voir votre beau paradis.
 » Je ne saurais supporter ma famille ,
 » Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille ;
 » Le beau, le rare, & je ne puis jamais
 » Me trouver bien que dans votre palais.
 » C'est un goût vif, dont je me sens coëffée.
 » Très-volontiers, » dit l'indulgente Fée.

A iv

2 MERCURE DE FRANCE.

Tout aussi-tôt, dans un char lumineux,
Vers l'Orient, la belle est transportée.
Le char volait : & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croïait dans les Cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique
D'or ciselé dans un goût tout nouveau
Lui parut riche, & passablement beau
Mais ce n'est rien quand on voit le château,
Pour les jardins c'est un miracle unique.
Marly, Versailles, & leurs petits jets d'eau
N'ont rien auprès qui surprenne & qui pique.
La dédaigneuse, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de satisfaction.

Aline dit : « voilà votre maison ;
» Je vous y laisse un pouvoir despotique ;
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira sans aucune réplique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique ;
» Il faut que j'aïlle y faire quelques tours.
» Je reviendrai vers vous dans peu de jours.
» J'espère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu satisfaite. »

Aline part. La belle en liberté
Reste, & s'arrange au palais enchanté,
Commande en Reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim ? cent plats sont apportés.

De vrai nectar la cave était fournie ,
 Et tous les mets sont de pure ambrosie.
 Les vases sont du plus fin diamant.
 Le repas fait , on la mène à l'instant
 Dans les jardins , sur les bords des fontaines ,
 Sur les gâçons respirer les haleines
 Et les parfums des fleurs & des zéphirs.
 Vingt chars brillans de rubis , de saphirs ,
 Pour la porter se présentent d'eux-mêmes ;
 Comme autre fois les trepiés de Vulcain
 Allaient au Ciel par un ressort divin
 Offrir leur siège aux majestés suprêmes.
 De mille oiseaux les doux gasouillemens ,
 L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles
 Ont accordé leurs murmures charmans.
 Les perroquets répétaient les paroles ,
 Et les échos les disaient après eux.
 Telle Psiché , par le plus beau des dieux ,
 A ses parens avec art enlevée ,
 Au seul amour dignement réservée ,
 Dans un palais des mortels ignoré ,
 Aux élémens commandait à son gré.
 Madame Arsène est encor mieux servie ;
 Plus d'agrémens environnaient sa vie ,
 Plus de beautés décoraient son séjour ,
 Elle avait tout ; mais il manquait l'amour.
 On lui donna le soir une musique
 Dont les accords & les accens flatteurs

A V

10 MERCURE DE FRANCE.

Feraient pâmer *Musiciens, Amateurs* ;
 Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames.
 Mais elle vit , non sans émotion ,
 Que pour chanter on n'avait que des femmes.
 « Dans ce palais point de barbe au menton !
 » A quoi (dit-elle) a pensé ma marraine ?
 » Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
 » Je trouve bon que l'on me serve en Reine ;
 » Mais sans sujets la grandeur est du vent.
 » J'aime à régner (sur les hommes , s'entend.)
 » Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne ;
 » C'est leur destin , c'est leur premier devoir :
 » Je les méprise , & je veux en avoir. »

Ainsi parlait la Récluse intraitable ;
 Et cependant les Nymphes sur le soir ,
 Avec respect ayant servi sa table ,
 On l'endormit au son des instrumens.

Le lendemain , mêmes enchantemens ,
 Mêmes festins , pareille sérénade ,
 Et le plaisir fut un peu moins piquant.
 Le lendemain lui parut un peu fade ;
 Le lendemain fut triste & fatigant ;
 Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du tems trop peu durable
 Où je chantaïs dans mon heureux printems
 Des lendemains plus doux & plus plaisans.

La belle enfin chaque jour festoyée
 Fut tellement de sa gloire ennuyée ,
 Que , détestant cet excès de bonheur ,

Le Paradis lui faisoit mal au cœur.
 Se trouvant seule elle avise une brèche
 A certain mur ; & semblable à la flèche
 Qu'on voit partir de la corde d'un arc ,
 Madame saute , & vous franchit le parc.
 Au même instant , palais , jardins , fontaines ,
 Or , diamans , émeraudes , rubis ,
 Tout disparaît à ses yeux ébaubis.
 Elle ne voit que les stériles plaines .
 D'un grand désert , & des rochers affreux.
 La Dame alors s'arrachant les cheveux
 Demande à Dieu pardon de ses sottises.
 La nuit venait ; & déjà ses mains grises
 Sur la nature étendaient ses rideaux.
 Les cris perçans des funèbres oiseaux ,
 Les hurlemens des ours & des panthères
 Font retentir les antres solitaires.
 Quelle autre Fée , hélas ! prendra le soin
 De secourir ma folle avanturière ?

Dans sa détresse elle aperçut de loin ,
 A la faveur d'un reste de lumière ,
 Au coin d'un bois un vilain charbonnier ,
 Qui s'en allait , par un petit sentier ,
 Tout en sifflant retrouver sa chaumière.
 « Qui que tu sois (lui dit la beauté fière)
 » Vois en pitié le malheur qui me suit ;
 » Car je ne sais où coucher cette nuit . »
 Quand on a peur , tout orgueil s'humanise.

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Le noir pataud , la voyant si bien mise ,
Lui répondit : « Quel étrange démon
» Vous fait aller , dans cet état de crise ,
» Pendant la nuit à pied sans compagnon ?
» Je suis encor très loin de ma maison.
» Ça , donnez moi votre bras , ma mignone ;
» On recevra la petite personne
* Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Française , à ce que j'imagine ,
» Sait , bien ou mal , faire un peu de cuisine. »
» Je n'ai qu'un plat , c'est assez pour nous deux »

Disant ces mots le rustre vigoureux

L'entraîne. « Hélas , dit la Dame affligée ,

» Il faudra donc qu'ici je sois mangée

» D'un charbonnier ou de la dent des loups.

Le désespoir , la honte , le courroux

L'ont suffoquée ; elle est évanouie.

La Fée arrive & la rend à la vie ;

Présente à tout elle était à l'écart.

« Vous voyez bien & peut être un peu tard

» Vous voyez bien (dit-elle à sa filleule)

» Que vous étiez une franche Bégueule.

» Ma chère enfant , rien n'est plus périlleux

» Que de quitter le bien pour être mieux. »

La leçon faite , on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de tems , parce qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire.

Du fleur Montcrif, & sans livre elle plut.
 Que fallait-il à son cœur ? Qu'il voulut.
 Elle fut douce, attentive, polie,
 Vîve & prudente; & prit même en secret,
 Pour Charbonnier, un jeune amant discret,
 Et fut alors une femme accomplie.

*Par M. de V**.*

S O U H A I T S.

DIVIN Morphée, & vous, Songes aimables,
 Qui nous offrez presque tous les plaisirs,
 Vos seuls bienfaits, mensonges agréables,
 Sont aujourd'hui l'objet de mes desirs !
 Aimables dieux, soyez-moi tous propices,
 De vos faveurs enivrez mes esprits,
 Sur mon sommeil versez mille délices !
 Retraced-moi l'image de Cloris,
 Non point Cloris à mes vœux inflexible
 Et refusant l'hommage de mon cœur,
 Mais favorable, attendrie & sensible,
 Mais enflammée & faisant mon bonheur !
 Que des honneurs le séduisant phantôme,
 L'illusion, la chimère du rang
 Dont se repaît la vanité de l'homme
 Viennent m'offrir ce qu'ils ont de brillant !
 Que, possesseur des plus belles richesses,
 Je sois toujours au comble de mes vœux ;

14 MERCURE DE FRANCE.

Et que par-tout répandant mes largesses ,
Je sois placé parmi les demi dieux !
Que ce tableau soit reproduit sans cesse !
Mais pour toujours prolonge mon sommeil ,
Morphée , hélas ! si mon sort t'intéresse ,
Exauce-moi ; je crains tout du réveil.

RÉFLEXION DUN MALADE.

Au milieu du printems d'une vie agréable ,
Dans le sein du bien être, entouré de plaisirs ,
Lorsque mon cœur jouit d'un calme desirable ,
Que tout prévient ou comble mes desirs ,
Quelle main puissante & sévère
Vient altérer mes plus beaux jours ?
Je sens qu'une douleur amère
En va précipiter le cours.
Hélas ! je n'en sens que les restes.
De tes arrêts cruels, inflexible destin ,
J'éprouve les rigueurs funestes ;
Et l'astre qui me luit déjà baisse & s'éteint.
De notre humanité déplorons la foiblesse ;
Qu'à ce tableau l'orgueil soit confondu ;
Ne vantons plus les rangs , ni l'or, ni la noblesse ,
Ici bas tout est vain , si ce n'est la vertu.

*A Mademoiselle V***.*

QUE ton triomphe est glorieux !
 Quand , de ta voix qui nous enchanter ,
 J'entends les sons harmonieux !
 On jureroit qu'Euterpe chante ;
 Tout se réveille à tes accens ;
 On est dans le plus beau délire ;
 Tu chantes les doux sentimens ,
 Et ta beauté nous les inspire.

LES DEUX ESCLAVES.

DEUX malheureux , l'un à l'autre enchaînés ,
 Au lieu de se prêter à leur douleur commune ,
 A se haïr tous les deux acharnés ,
 De jour en jour aggravent l'infortune
 Où le destin les avoit entraînés.
 L'un vouloit-il , en changeant d'attitude ,
 Goûter le repos d'un moment ?
 L'autre aussi-tôt employoit son étude
 A renouveler son tourment.
 Un Africain aperçoit ces Esclaves

16 MERCURE DE FRANCE.

Se repousser dans leurs entraves :

« Insensés , leur dit-il , vous comblez votre mal ;

« L'on verroit de moitié diminuer vos peines ,

« Si vous saviez , en supportant vos chaînes ,

« Vous en rendre le poids égal.

« De concert entre vous , n'ayez que même zèle ,

« Que même esprit & même volonté ,

« Et vous éprouverez une douceur réelle

« Dont vous n'avez jusqu'à présent goûté. »

A ce propos nos captifs en silence ,

Ouvrent les yeux , reconnoissent leur tort ,

Se donnant en secret mutuelle assurance

De vivre d'un meilleur accord.

L'avis pour eux fut profitable ;

Et leur état si douloureux ,

Devint à ce point supportable ,

D'oublier presque enfin qu'ils étoient malheureux.

Infortunés époux , qui détestez la chaîne

Qui vous retient l'un à l'autre attachés ,

Voulez vous voir disparaître la gêne ?

Et de cœur & d'esprit soyez plus rapprochés.

*Par M. Darcieu , à Gueret ,
dans la Marche.*

*ÉPI TRE à M. le Comte de Couturelle ,
Chevalier de l'Ordre royal & militaire
de St Louis , Chambellan actuel de S.
A. S. Mgr l'Électeur Palatin , de la
Société littéraire d'Arras.*

AINSI que , dans la nuit , un brillant météore.
Du voyageur charmé frappe un instant les yeux ;
Tel , & plus radieux encore ,
Je vous vis paroître en ces lieux .
Depuis ce jour cent fois heureux ,
Je pense à vous au lever de l'aurore ,
Je pense à vous dans les bras du sommeil ;
Et ce penser renaît à mon réveil .
Je méditois d'Young les tristes rêveries ;
Enveloppé des ombres du trépas ,
Lorsqu'en ces retraites chéries
La voix de l'amitié vous fit porter vos pas .
Du Misantrope Anglois innocente victime ,
Par son style pompeux il m'imposoit la loi ;
Mais les accords touchans m'entraînoient , mal-
gré moi ,
Dans le plus dangereux abyme ;
Et bientôt le poison d'une vive douleur
Alloit anéantir mon cœur .
En ces momens , aimable Couturelle ,

13 MERCURE DE FRANCE.

Je vous ai vu pour mon bonheur ;
Et vous m'avez guéri d'une atteinte mortelle.
Oui, je maudis Young & sa plainte éternelle.
Je sens, j'admire la vigueur
De son vaste & profond génie ;
Mais que sa touche sombre inspire de terreur !
Ses portraits effrayans font détester la vie.
Infatigable observateur,
Il plane sur cet hémisphère ;
Il guette, il fronde nos erreurs :
A la fausse clarté du flambeau qui l'éclaire,
Il n'apperçoit que nos malheurs ;
Et les objets les plus flatteurs
Ne s'offrent à son œil sévère
Que sous les plus noires couleurs.
Vers l'empire des morts chaque objet le rappelle.
En vain le doux printems fait briller ses attraits,
S'il voit éclore une rose nouvelle,
Ah ! dit-il, un instant va flétrir à jamais
Cette fleur si vive & si belle.
Dans la faux de Cérès il reconnoît d'abord
La faux du tems qui nous moissonne.
Les jours inconstans de l'automne
De l'homme à son déclin lui dépeignent le sort.
Viennent les vents fougueux du Nord,
La nature cède & succombe
Sous leur impétueux effort.
L'hiver est pour Young l'image d'une tombe.
Dans l'orbe étincelant du soleil qui nous luit,

Ses yeux ne trouvent point de charmes ;
 Il adresse ses vœux à l'astre de la nuit ,
 Et craint de voir tarir la source de ses larmes.
 Semblable aux sinistres oiseaux ,
 Il se cache dans les ténèbres :
 Il élève la voix ; & ses accens funèbres
 Viennent nous arracher aux douceurs du repos.
 Vous , que la céleste Puissance
 A fait naître au sein de la France ,
 Vous , qui savez connoître & goûter le bonheur ,
 Si de Welwin * le spectre vous éveille ,
 Gardez-vous d'écouter le cri de sa douleur ;
 A ses gémissemens ne prêtez point l'oreille.
 Qu'une lampe à la main , & convert de lambeaux ,
 Il pénètre au sein des tombeaux ;
 Sur les pas de la mort qu'il arpenté les routes
 Qui mènent les humains aux pieds du noir Minos ;
 Apologiste d'Atropos ,
 Qu'il respire à loisir l'air de ces sombres voûtes.
 Sur les bords du Cocyte , enivré de ses eaux ,
 Qu'il fasse l'affreuse peinture
 D'un putride cercueil , l'horreur de la nature ;
 Mais qu'au génie Anglois dévouant ses pinceaux ;
 Il cache à nos regards ses terribles tableaux.

* Edouard Young étoit Ministre de Welwin dans le Hersfortshire. Le lieu ordinaire de sa promenade étoit le cimetière de sa paroisse. On croit qu'il s'y rendoit même la nuit , pour méditer.

26 MERCURE DE FRANCE.

Que vous savez mouvoir une ame,
Par des ressorts plus gracieux !
Dans vos vers quelle douce flamme ,
Et quels accords dignes des dieux !
Par Chaulieu , Lafare & Chapelle ,
Introduit au sacré vallon ,
A leurs doctes leçons fidèle ,
Vous charmez la cour d'Apollon.
Rival heureux de vos modèles ,
Vous cueillez des lauriers, des palmes immortelles.
Les neuf Sœurs , à l'envi , vous prodiguent leurs
dons.
Les ris , les jeux accompagnent vos traces ;
Et la main légère des Graces
Apprête vos couleurs , & guide vos crayons.
Dans vos tableaux quelle finesse !
Que de gaieté s'y joint à la délicatesse !
Auprès de vous l'Anglois a tort.
Votre talent est plus digne d'envie.
Le triste Young donne la mort ,
Et Couturelle rend la vie.

LA PÊCHE VOLÉE.
Ode anacréontique, imitée de Pope.

AIR : *Dans un verger Colinette.*

UNE pêche m'étoit chère ;
 Je la soignois de ma main ;
 Pomone en eût été fière ;
 C'étoit l'orgueil du jardin :
 Pour l'offrir à ma bergère,
 Un jour je la cherche en vain.

Mais sur ce vol téméraire,
 Bientôt mon cœur se fit jour ;
 C'étoit le dieu de Cythère
 Qui m'avoit joué ce tour,
 Et la charmante Glicère
 Fut complice avec l'amour.

Tout dit qu'elle a de ma Pêche
 Recelé l'heureux larcin ;
 Oui, sur sa peau blanche & fraîche
 On en voit le duvet fin ;
 Les deux moitiés de ma pêche
 Ont arrondi son beau sein,

22 MERCURE DE FRANCE.

Sur sa joue & ronde & pleine
Ma Pêche a mis sa couleur,
De ma Pêche son halcine
A le parfum si flatteur ;
Et le noyau , pour ma peine,
Se retrouve dans son cœur.

E N V O I

A Mlle d'Origni , âgée de quatre ans.

NINETTE, à ta voix légère
J'offre un cantique nouveau,
Des agrémens de ta mère,
Il renferme le tableau :
Il falloit l'art de ton père
Pour attendrir le noyau.

Par Mlle Coffon de la Cressonnière.

LE REPENTIR TARDIF.

Conte.

LA nature donne un droit incontestable
aux pères & mères sur leurs enfans ; & tel
qui s'y soustrait , ne mérite pas de porter à

son tour un nom si sacré. Mais s'il est des devoirs pour les enfans, il en est aussi pour les parens; & je ne fais si ceux des derniers n'égale pas les autres. En effet; quelle barbarie plus grande peut-on exercer, que de lier par des chaînes étroites, deux personnes qui, loin de s'aimer, de se connoître l'une l'autre, n'ont pas encore acquis par l'âge, les facultés nécessaires pour se connoître elles-mêmes. Parce que ces parens sont amis, ils veulent exiger que leurs enfans se sacrifient à leurs goûts, quelques fois blâmables, & ils étendent une autorité abusive, jusqu'au delà même du tombeau. On blâme la sévère coutume des Romains, qui donnoit aux pères le droit de vie & de mort sur leurs enfans, ce qui les rendoit semblables aux esclaves. On a raison: cette loi barbare dégradoit l'humanité, révoltoit la nature; mais je crois que, esclavage pour esclavage, malheur pour malheur, il est moins affreux de voir trancher le fil de ses jours, que d'être obligé de passer sa vie avec quelqu'un qu'on abhorre.

Lismond, homme riche, de grande qualité, étoit intime ami du Baron d'Ortis: tous deux veufs, n'ayant qu'un enfant chacun, il se mirent en fantaisie d'unir leurs

24 MERCURE DE FRANCE.

noirs & leurs biens. Lisimond, prompt dans toutes ses actions, ordonna que Cécile fût élevée de façon à répondre un jour à ses intentions. Pour prévenir tout événement, il fit un testament, laissa tout ses biens à sa fille, lui ordonnant, en cas qu'il mourût avant de pouvoir l'établir, d'épouser le Marquis d'Ortis; la deshéritant entièrement si elle ne suivoit pas sa volonté, déclarant qu'en ce cas, tous ses biens passassent entre les mains du jeune Marquis, sans que Cécile, c'est le nom de la jeune personne, eût autre chose à prétendre qu'une très-modique pension.

Lisimond, après ce bel acte, donna tout ses soins à l'éducation de Cécile; &, voulant l'élever lui-même, il se retira dans une fort belle terre, à quelques lieues de la capitale, voisine de celle où le Baron d'Ortis résidoit ordinairement.

L'ami de Lisimond trouvoit trop d'avantage dans cette alliance pour n'être pas charmé du dessein de cet injuste père. Néanmoins le Baron étoit honnête homme; & sentoit parfaitement qu'une alliance formée de cette façon, pouvoit faire le malheur de Cécile & peut-être celui du Marquis son fils. Voulant éviter d'en être la cause innocente, il s'appliqua à inspirer à

à son fils des sentimens pour Cécile, qui répondissent à ce que Lisimond avoit fait pour lui. Le moyen qu'il prit ne lui réussit pas. Il obligea le jeune Marquis, âgé d'environ douze ans, d'être toujours auprès de Cécile, de la prévenir en tout, ne lui cachant pas que, malgré le testament fait en sa faveur, il ne souffriroit pas qu'on violentât l'inclination de cette jeune personne; que c'étoit à ses soins, à son respect, à faire naître des sentimens conformes aux vœux de Lisimond & aux siens.

Le jeune d'Ortis, dont le caractère étoit impérieux, ne reçut pas trop bien cette sage leçon, & loin d'en profiter, il ne faisoit rien qui pût plaire à Cécile. Il avoit assez d'esprit pour sentir les raisons de son père; mais sa hauteur naturelle l'empêchoit d'être aux petits soins d'un enfant qu'il regardoit déjà comme lui appartenant. Forcé, cependant, d'obéir à son père, il rendoit visite à Cécile; mais il la traitoit avec empire, lui jetoit tout ce qui servoit à l'amuser, lui reprochoit sa dissipation & ne prenoit plaisir qu'à la mortifier.

Cécile, quoique fort jeune, avoit l'esprit avancé; elle s'irritoit de ce manque d'égards, & s'en plaignoit souvent à son père. Lisimond, dont l'humeur sympa-

thisoit avec celle du Marquis, loin de faire attention aux déplaisirs de sa fille, la plaisantoit, & finissoit par lui ordonner d'être plus douce, de s'accoutumer à obéir à un homme qu'il avoit destiné à devenir son maître.

Les choses en étoient en ces termes, lorsque Lisimond mourut : loin de changer ses dispositions, il fit venir une de ses parentes, la chargea d'élever sa fille, & lui recommanda de tout faire pour l'unir au marquis d'Ortis.

Cécile n'avoit que douze ans : d'Ortis en avoit dix huit ; & le Baron se proposoit de les marier dans deux ans. Le Marquis n'aimoit pas Cécile ; mais ses biens le tentoient, ce qui l'obligeoit à lui rendre quelques devoirs ; c'étoit d'un air si froid, que cette jeune personne redoubla d'aversion pour lui. Dorimene, c'est le nom de la parente qui avoit soin de son éducation, étoit une de ces femmes bornées, qui, prévenues des plus lourds préjugés, ne croient pas qu'il soit permis d'aller au-delà de la volonté d'un père, quelque chose qu'il en puisse arriver. Elle avoit une fille fort jolie, fort spirituelle & aussi bonne que belle. Ce fut dans le sein de Doris que Cécile déposa ses petits

chagrins. Doris la consolait , lui faisoit espérer que son sort changeroit avec le tems , & , quoiqu'elle n'eût elle - même aucun espoir , elle ne laissoit pas que d'en faire concevoir à sa jeune amie.

Le Marquis ne voulant ni rompre avec Cécile , à cause de son bien , ni s'attacher à elle , obtint de son père la permission de voyager pendant une couple d'années. Ses adieux furent aussi froids qu'ils pouvoient l'être ; il partit avec son gouverneur & deux domestiques. Près de trois ans se passèrent sans qu'il parlât de revenir ; son père , ennuyé de cette façon d'agir , crut qu'en lui envoyant le portrait de Cécile , dont les charmes croissoient à chaque instant , il se porteroit plus aisément à terminer une affaire qui lui étoit si avantageuse. On exigea de Cécile qu'elle se fît peindre ; elle obéit , quoiqu'avec répugnance. Obsédée par le Baron qui faisoit l'amour pour son fils , & beaucoup mieux que lui ; gênée par Dorimene qui ne cessoit de lui imposer des devoirs , elle menoit une vie très-désagréable , & n'avoit de consolation que dans l'entretien de Doris.

Un jour qu'elles se promenoient dans le parc , suivies de loin par quelques-unes

28 MERCURE DE FRANCE.

de leurs femmes , elles apperçurent un jeune homme qui marchoit lentement à quelque distance , & qui avoit les yeux si fort attachés sur une boîte magnifique qu'il tenoit , que le bruit qu'elles faisoient , n'avoit pu le tirer de la profonde rêverie à laquelle il sembloit s'abandonner.

Une figure charmante, un air distingué, un je ne sais quoi , fixèrent les yeux de Cécile sur cet aimable inconnu. La comparaison qu'elle fit de lui au marquis d'Ortis, lui arracha quelques soupirs. Elle regarda languissamment Doris, voulut parler , & n'en eut pas la force. Doris, dont l'humeur étoit très-agréable , la railla de cet attendrissement ; & , lui prenant la main , la força d'avancer pour tâcher de voir quelle étoit cette boîte dont l'inconnu étoit si fort occupé. Cécile , dont l'esprit & la raison devançoient l'âge , lui résista ; & , honteuse de la foiblesse qu'elle avoit montrée, le força de se retirer. Leur petite contestation fit lever les yeux à l'inconnu ; mais à peine eut-il envisagé Cécile , qu'il fit un grand cri & resta immobile.

Cet événement étonna les deux amies , & Cécile , sans rien dire à Doris , se mit

à fuir de toute sa force du côté du château. Doris, effrayée d'un départ si précipité, courut après Cécile; mais l'inconnu l'abordant, la supplia de vouloir l'écouter un instant. Tout ce qui avoit l'air aventure amusoit Doris; ainsi elle n'eut garde de le refuser. Elle se disposoit à lui donner audience, lorsque quatre hommes sortirent d'une espèce de charmil- le; trois d'entr'eux attaquèrent le cavalier, pendant que le quatrième se saisit de Doris.

Le Comte de Césan (c'est le nom de l'inconnu) étoit brave; sans s'étonner du nombre des assaillans, qu'il jugeoit avec raison devoir être des voleurs, il les reçut en homme accoutumé à vaincre. Il s'adossa contre un arbre, & en fit tomber un à ses pieds. Son valet, qui le cherchoit depuis quelque tems, accourut au bruit, & secondant son maître, le défit du second; le troisième blessa considérablement le Comte; il eut le même sort que ses compagnons & mordit la poussière. Celui qui tenoit Doris la lâcha alors, & s'enfuit. Le Comte fit quelques pas vers elle; mais le sang qu'il perdoit l'ayant affoibli, il tomba presque à ses pieds sans aucune apparence de vie. Doris n'étoit

guère en meilleur état ; cependant , la frayeur lui donnant des forces, elle courut au château , en criant au secours.

Le retour précipité de Cécile , son trouble avoient surpris Dorimene. Elle lui demanda ce qu'elle avoit , & pourquoi Doris n'étoit pas avec elle. Cécile ne savoit que répondre ; elle balbutioit : son trouble augmentoit. Dorimene impatiente la prit par la main , la força de retourner sur ses pas , & , se faisant suivre par quelques-uns de ses gens , elle prenoit déjà le chemin du parc , lorsque Doris accourant toute éperdue , la supplia d'envoyer du secours à son libérateur. Dorimene voulut la faire expliquer ; mais Doris la pressant toujours, sans rien particulariser, elle l'obligea à faire ce qu'elle souhaitoit. Doris, plus tranquille après cet ordre , fit un signe à Cécile , & raconta à sa mère , que se promenant avec Cécile , le hasard les ayant éloignées de leurs femmes , quatre hommes les avoient saisies , elle & sa compagne , & qu'elles avoient été délivrées par la valeur d'un inconnu , qui étoit resté lui même mourant sur la place.

A ce récit, dont une partie étoit véritable, Cécile pâlit , & Dorimene, intéressée à la conservation du libérateur de sa fille,

doubla le pas pour voir en quel état il étoit : elles ne furent pas long tems sans le rencontrer , porté par leurs gens. Le mouvement lui avoit rendu la connoissance , mais il étoit si foible qu'il respiroit à peine. Cécile détourna la tête à cet aspect ; ses yeux se remplirent de larmes , qu'elle eut de la peine à cacher à ceux qui l'environnoient. Dorimene fit porter le Comte de Césan dans un appartement bas , donna ordre d'appeler des chirurgiens , & ne voulut s'en fier qu'à elle même , pour ce qui regardoit cet aimable blessé.

Cécile & Doris se retirèrent à leur appartement , où elles ne furent pas plutôt que Doris regardant Cécile avec cet air gai , content , qui lui étoit si ordinaire : vous êtes bien pitoyable , ma chère Cécile , lui dit-elle ; l'état où je vous vois , (Cécile pleuroit) me prouve l'extrême sensibilité dont le Ciel vous a partagée. Que feriez-vous de plus , si d'Ortis étoit à la place de l'inconnu ? — Rien , ma chère Doris ; & peut être... elle se tut , baissa les yeux & soupira. C'est - à - dire , reprit l'enjouée Doris , que vous souhaiteriez bien que d'Ortis fût assez courageux pour défendre les Dames , fût-ce aux dépens de ses jours,

32 MERCURE DE FRANCE.

& même... — Arrêtez, Doris ; songez que le Marquis sera dans peu mon époux ; qu'il ne m'est pas permis de faire des vœux contre lui , & que c'est m'offenser de me soupçonner... — Arrêtez vous-même , belle prêcheuse , je ne vous offense point ; je n'ai garde de vous détourner d'aimer & de rendre des devoirs à votre futur époux. Je suis même ravie que votre inclination s'accorde avec le testament de votre père. Cela étant , je n'ai plus rien à dire , & je aurai vous taire une découverte importante que j'ai faite depuis un quart-d'heure. Mon Dieu , Doris , reprit cette belle affligée , que vous êtes cruelle ! Pourquoi insultez vous à mon malheur ? — Parce que vous n'êtes pas sincère , ma chère Cécile. Mais cessons la plaisanterie , perdez le fâcheux souvenir de votre futur mari , & apprenez que je suis au fait & du portrait renfermé dans la boîte du Comte , & du cri qui vous a obligée de fuir avec tant de vitesse. — Ah ! si vous le savez , de grace Doris ; éclaircissez mes doutes ; dites-moi... — Rien , à mon tour. Non , vous ne saurez rien , que vous ne m'ayez avouée ce qu'à la vérité je devine , mais ce que je veux tenir de votre amitié. — Eh ! que faut il donc avouer ? — Rien , vous dis-je.

—Doris ! —Cécile ! —Oh, c'en est trop ! ou trop peu ! —On vint les interrompre : Dorimene les attendoit pour se mettre à table ; elles descendirent. Le souper fut court ; on parla peu. Le Baron d'Ortis, qui venoit d'arriver, fit ce qu'il put pour ramener la gaîté, mais il ne put y parvenir. Doris demanda des nouvelles du blessé ; on lui répondit qu'on ne pouvoit encore asseoir de jugement certain ; & dans l'instant Dorimene passa dans l'appartement du comte de Césan, & laissa les deux amies avec le baron d'Ortis. Cécile n'étoit pas à elle : le danger de son inconnu l'occupoit toute entière ; sa vie lui étoit chère, en un mot, elle l'aimoit sans oser se l'avouer.

Le baron d'Ortis lui montra une lettre de son fils qui lui annonçoit un prompt retour. Sur cela, il dit mille jolies choses à Cécile, excusant son fils sur le silence affecté qu'il gardoit avec elle, car il ne lui avoit pas écrit une seule fois, & ne s'en étoit pas même informé. Cette négligence la touchoit sensiblement, quoiqu'elle ne l'aimât pas ; mais le regardant comme un homme à qui elle étoit destinée, elle auroit voulu qu'il l'eût forcée à lui rendre justice & à l'aimer. Le mépris qu'il lui mar-

B v

34 MERCURE DE FRANCE:

quoit lui en inspira tant pour lui, qu'elle se promit bien de renoncer à tout plutôt que de l'épouser. La vue de comte de Césan la fortifiant dans ce dessein, elle répondit assez froidement aux galanteries du Baron, & se retira, sous prétexte d'avoir besoin de repos.

Les discours du Baron l'avoient éclairée sur ses secrets sentimens; elle s'aperçut avec effroi qu'elle aimoit, & qu'un instant avoit suffi pour l'enchaîner à jamais. Cette connoissance lui fit verser des larmes. Doris les vit couler, ne douta point de leur cause; mais voulant obliger Cécile à se confier à elle, elle ne lui dit rien, & feignant de vouloir se coucher, elle se retira. Cécile rêva quelques instans, renvoya ses femmes & se résolut enfin de tout avouer à Doris. Elle fut chez elle à petits pas, la croyant déjà couchée. Doris, qui s'attendoit à cette visite, ne fit pas semblant de la voir, tira une boîte de sa poche, l'ouvrit & feignit de la regarder avec attention. Cécile la reconnut pour celle qu'elle avoit vue dans les mains du Comte, & poussée par un mouvement de curiosité, elle s'avança promptement, la prit des mains de son amie. Quelle fut sa surprise, en voyant son portrait, le même

qu'on l'avoit forcée d'envoyer au-marquis d'Ortis! Elle se laissa aller sur un fauteuil, regardant tantôt Doris, tantôt son portrait. Doris eut pitié d'elle, l'embrassa tendrement, en lui disant que, graces au Ciel, elle ne seroit jamais unie au Marquis. Sans lui donner le tems de répondre, elle lui dit qu'un des leurs ayant trouvé cette boîte dans le parc, la lui avoit apportée; que la reconnoissant pour être au marquis d'Ortis, elle avoit fait questionner le laquais du Comte; que ce domestique avoit répondu que son maître avoit gagné ce bijou au jeu, qu'il le conservoit avec soin, & qu'il passoit des jours entiers à le contempler. Vous voyez, continua Doris, que voilà un grand acheminement à votre bonheur. Le Comte vous aime; si votre peinture l'a enflammé, jugez ce que fera l'original. Mais Doris, vous n'y pensez pas, je ne puis être qu'à d'Ortis; mon père, —Eh bien, votre père? quand il vivoit, il avoit des droits sur vous; il est mort, ses droits sont renfermés dans le tombeau. —Et ce testament? —On le cassera. Mais, j'oublie que je vous offense! d'Ortis a des droits incontestables sur vous; d'ailleurs vous l'aimez. —Non, il en est indigne, ce dernier trait acheve de me

révolter contre lui. Je consentirois plutôt à épouser le tombeau, que d'être unie à un homme qui me méprise assez pour jouer mon portrait. — Achevez la confidence, ma chère Cécile ; vous aimez le comte de Césan. — Ce qu'il a fait pour vous m'intéresse à ses jours. — Vous êtes bonne amie ! je vous dois beaucoup, & je doute que je puisse m'acquitter aisément d'une obligation pareille. — Oh ! vous le pouvez, reprit vivement Cécile. — Et de quelle manière ? — En inspirant de l'amour au Marquis. — La chose est merveilleuse, bien imaginée. Eh ! comment m'y prendre, s'il vous plaît ? — Rien de plus aisé, ma chère. Le Marquis est vif, inconfidéré ; ma froideur achèvera de le révolter, votre enjouement servira à le dépiquer, & j'espère que par ce moyen nous serons toutes deux contentes. — Mais, Cécile, vous n'y pensez pas. Songez que je n'ai qu'un bien très modique ; que le votre est considérable, & que, sans vous flater, vous possédez mille avantages dont je ne pourrois le dédommager. — Tous ces avantages, s'il étoit vrai que j'en eusse, disparoîtroient bientôt aux yeux d'un homme épris. La seule chose que je vous conseille, ma chère Doris, c'est de ne lui jamais donner votre

portrait, de peur que vous ne voyagiez peut être plus loin que moi.

Ces deux aimables personness'entreten-
rent de cette façon une partie de la nuit.
Elles se couchèrent enfin , & le sommeil
ne leur présenta que des idées agréables.
Cécile, à son réveil , pria son amie de s'in-
former de l'état du blessé , n'osant le faire
elle même, de peur de déceler le tendre
intérêt qu'elle y prenoit. Doris passa à l'ins-
tant dans l'appartement de sa mère : elle
n'y étoit déjà plus , & sitôt que le jour
avoit paru , elle étoit passée dans celui du
Comte. Cet excès d'attention intrigua les
deux cousines ; elles cherchoient à péné-
trer le motif qui faisoit agir Dorimene.
Elles étoient encore dans cette inquiétude,
lorsqu'elle rentra. Vous vous êtes levées
bien tard, Mesdemoiselles , leur dit elle
d'un air chagrin , vous vous souciez très-
peu des gens qui ont hasardé leur vie pour
sauver votre honneur. Apprenez, pour sui-
vir-elle, que le Comte est fort mal , qu'il
s'agit beaucoup pour retrouver une boîte
qu'il perdit hier , & dont personne ne peut
lui donner de nouvelles. J'entends, pour-
suivit elle avec chaleur, que vous lui ren-
diez des soins , que vous ayez les plus
grands égards pour lui , tant qu'il sera dans

cette maison : votre air d'indifférence ne me satisfait nullement.

Nos deux amies se retirèrent fort contentes de cet ordre , qu'elles se promirent bien de suivre exactement. L'après-midi, elles accompagnèrent Dorimene à la chambre du Comte. En y allant Cécile étoit interdite ; elle trembloit comme si , de cette entrevue , eût dépendu son sort. Le comte avoit le visage tourné de leur côté ; il reposoit. Quelle fut sa surprise, sa joie, lorsqu'en s'éveillant il vit devant lui , dans sa chambre , cet aimable objet, qui seul remplissoit son ame ! Il pâlit, voulut parler , articula quelques mots ; Cécile rougit , baissa les yeux ; Doris sourit & Dorimene, sans examiner personne, obligea le Comte à garder le silence. Elle lui dit qu'elle lui amenoit de quoi amuser ses yeux jusqu'à ce qu'il lui fût permis de prendre part à la conversation. Césaire la remercia par signe , ainsi qu'elle le lui avoit ordonné ; mais ses yeux , au défaut de sa bouche, marquèrent à Cécile combien il étoit touché du plaisir de la voir.

Près d'un mois se passa de cette façon, sans que le Comte pût trouver un moment favorable pour parler à Cécile. Il commença à se lever ; Dorimene , qui étoit

toujours la même pour lui, en avoit tous les soins imaginables. Son dessein étoit de l'engager à jeter les yeux sur Doris ; elle s'étoit informé de sa famille, de son bien, & , satisfaite sur tous ces articles, elle cherchoit à découvrir quels étoient ses sentimens. Une après - midi que Dorimene indisposée avoit envoyé les deux amies tenir compagnie à Césan, cet amant prit ce tems pour rompre un silence que son cœur désavouoit, mais qu'il avoit cru jusqu'alors nécessaire. Il s'approcha de Cécile qui brodoit auprès d'une fenêtre, & là osa lui parler des sentimens qu'elle lui avoit inspirés : la priant d'user de franchise, & de vouloir lui dire naturellement si le marquis d'Ortis avoit été assez heureux pour toucher son cœur. Doris qui vit que l'entretien s'engageoit, s'éloigna sur un léger prétexte, & fut à l'autre croisée, d'où elle observoit les deux amans. Cécile qui ne haïssoit pas le Comte, & qui cherchoit à se venger du Marquis, lui répondit adroitement ; & , sans le désespérer ni s'engager à rien, elle le mit dans le cas de lui raconter l'aventure du portrait.

J'étois, lui dit-il, à Londres ; j'y rencontrai le Marquis ; son entretien me plût ; je me proposai de le voir assidument pen-

40 MERCURE DE FRANCE.

dant mon séjour en Angleterre. Nous nous liâmes, je fus de toutes ses parties, il fut des miennes. Il aime le jeu; je l'y accompagnois par complaisance. Un jour qu'il jouoit malheureusement, il m'emprunta quelque argent, &, l'ayant perdu, il proposa de jouer votre portrait. J'ouvris la boîte qui le renfermoit, je fus frappé d'un trait inévitable. L'amour me punit dans ce moment d'avoir négligé son culte. Ma passion fut si forte dès cet instant, que je proposai au Marquis de me vendre la peinture. Les joueurs ne savent guère ce qu'ils font; d'Ortis me répondit qu'il me céderoit la peinture & la boîte, si je voulois lui prêter de quoi fournir la main qu'il vouloit faire. Je ne balançai pas, je le pris au mot & lui donnai ce qu'il me demandoit. Il le perdit encore, &, tout furieux de son malheur, il voulut qu'un coup de dez décidât de l'argent qu'il me devoit, & d'un portrait que j'aurois acheté des deux tiers de mon bien. La fortune & l'amour me favorisèrent. Je vous laisse à penser, belle Cécile, quelle fut ma joie. Je lui demandai de qui étoit ce portrait; il me répondit froidement que c'étoit d'une jeune personne qu'il comptoit épouser à son retour en France. Il me dit votre nom, &

ce qui vous engageoit tous deux à former des liens si contraires à votre inclination. Je fus charmé de cette indifférence qu'il conservoit pour vous ; je ne le regardai pas comme un rival redoutable , & je n'eus rien de plus pressé que de revenir dans ma patrie , pour tâcher de découvrir quelle province vous habitiez. Je ne savois quelle bizarrerie empêchoit d'Ortis de m'en instruire , quelques instances que je lui fisse à ce sujet. J'ai parcouru tout le royaume sans trouver l'objet qui m'efflanmoit. Je suis venu passer quelque tems à la terre d'un de mes patens ; ma seule occupation étoit de me promener en regardant cette peinture , & de me plaindre du sort qui me séparoit de l'original. Telle fut ma vie jusqu'au jour fortuné où je vous rencontrai. J'étois bien éloigné de me croire si près de vous. Votre présence m'a fait jeter un cri d'étonnement : vous m'avez fui , cette action m'a fait revenir à moi même ; j'ai apperçu Doris , j'allois la supplier de vouloir m'instruire de votre demeure , lorsque des coquins sont venus l'attaquer ; j'ai été assez heureux pour la défendre , & je mets mes blessures au rang du bonheur le plus grand , puisqu'elles m'ont procuré l'avantage de pouvoir vous dire

42 MERCURE DE FRANCE.

que je vous adore , & que vous seule pouvez faire ma félicité. Parlez , adorable Cécile , prononcez mon arrêt ; s'il n'est pas favorable , je cesserai de vous importuner , & je vous délivrerai d'un amant odieux.

En parlant ainsi le Comte se jeta aux genoux de Cécile ; ses yeux fixés sur ceux de cette belle , s'efforçoient d'y lire le sort qu'elle lui destinoit. Il fut impossible à Doris de porter la discrétion plus loin ; elle s'approcha des deux amans. Sa présence enhardissant la timide Cécile , cette belle personne tendit la main à son amant : levez vous , Comte , lui dit-elle , si votre bonheur dépend de mes sentimens pour vous , soyez content. Je vous dirai plus , je les partage , & si la fortune favorisoit mes vœux , les vôtres seroient remplis.

Le Comte enivré , transporté , baisa mille fois la main de son amante. Sa joie étoit trop grande pour qu'il pût l'exprimer ; mais son silence portoit trop bien l'expression de l'amour , pour qu'il eût besoin d'avoir recours à de vaines paroles. Cécile ressentait le trouble enchanteur qui caractérise si bien une première passion. Tout chez elle , tout à ses yeux portoit la douce empreinte du sentiment qui

l'animoit. Revenue à elle, elle força son amant à se relever, & lui dit : l'aveu que je viens de vous faire est contre l'exakte bienséance. Je le fais : votre sincérité a excité la mienne, puissé-je ne m'en repentir jamais ! l'espoir de vous être unie ne m'a point engagée à cette démarche. Je ne serai jamais au marquis d'Ortis, il est vrai ; mais comme le testament de mon père le met en possession de tous mes biens, ne croyez pas que, pauvre, dénuée de tout ce qui devoit m'appartenir, je veuille exiger de vous une main que peut-être vous repentiriez-vous un jour de m'avoir donnée. Non, Comte, l'intérêt ne guida jamais mes actions ; je vous aime, je l'avoue ; cet amour ne m'obligera point à faire rien d'indigne de vous & de moi.

Le Comte enchanté alloit lui répondre, lorsque la porte s'ouvrant, ils virent entrer les d'Ortis père & fils. Quel coup de foudre pour ces amans, quelle surprise pour Doris ! le baron d'Ortis prenant son parti en homme sage, s'avança vers Cécile, lui présenta son fils, fit un compliment à Doris, & par une suite de cette dissimulation dont on se sert souvent avec tant de succès, il se récria beaucoup sur le plaisir qu'il ressentoit de voir

44 MERCURE DE FRANCE.

le Comte en si bon état. Cécile, dont l'embarras croissoit à chaque instant, proposa bientôt à la compagnie de passer dans la chambre de Dorimene. Le Comte étoit dispensé de cette visite; il ne sortoit point encore de la chambre. Il auroit bien voulu dire un mot à Cécile; mais il étoit observé, & tout ce qu'il put faire fut de prier Doris de lui être favorable. Elle le lui promit; & de si bon cœur, qu'il lui en fit des remerciemens très-vifs, dont une partie furent entendus par le Marquis, qui donnoit la main à Cécile, mais dont les yeux étoient attachés sur Doris. Il lança un regard terrible sur ce prétendu rival, qui, charmé du quiproquo, lui répondit par un sourire.

Dorimene, qui étoit prévenue de l'arrivée du Marquis, avoit, de concert avec le Baron, tout arrangé pour que le contrat fût dressé le même soir. Elle en parla à Cécile, qui hésitoit à répondre, lorsque d'Ortis prenant la parole, dit à Dorimène, avec l'air de l'enjouement, qu'il la supplioit de ne point presser la charmante Cécile; qu'il ne la vouloit devoir qu'à elle-même, & qu'il la supplioit de ne rien précipiter. Ce discours, auquel on ne s'attendoit nullement, surprit tous ceux qui

l'entendirent ; ils s'entreregardèrent , & furent étonnés de trouver tant de délicatesse dans un homme qui paroissoit en avoir si peu. Doris seule ne fut pas la dupe de cette façon d'agir ; les yeux du Marquis l'avoient trop bien instruite pour s'y méprendre. Dorimene insista , le Baron loua son fils , & obligea cette Dame à remettre l'affaire à quelque tems.

Le reste du jour se passa en attentions continuelles de la part du Marquis ; il étoit toujours à côté de Cécile , la prévenoit en tout , & lui tenoit les discours les plus flatteurs , & , sans la façon dont il regardoit Doris , on l'eût cru fortement épris des charmes de Cécile. L'heure du souper arriva : Dorimene , qui avoit des raisons pour ménager le Comte de Césan , fit un compliment aux d'Ortis , & les pria de trouver bon qu'on soupât dans la chambre du Comte. Elle ajouta à cette prière un récit de ce qui s'étoit passé , & exagéra tant le service rendu aux deux cousines , qu'elle redoubla la jalousie du Marquis.

On passa chez le Comte qui reçut les complimens forcés du Marquis avec l'air de la tranquillité. A table , les coups-d'œil ne furent pas épargnés. Le Marquis s'étoit mis auprès de Cécile , parce que Doris

46 MERCURE DE FRANCE.

étoit proche du Comte , & qu'il vouloit les examiner tous deux. A l'heure de sere-tirer , le Comte fut assez adroit pour glis-ser un billet dans la main de Cécile ; ren-trée dans son appartement , elle le lut & y trouva ces mots.

B I L L E T.

« Tout s'arrange au gré de mes désirs ;
» le Marquis aime Doris , & me croit son
» rival. Graces à sa prévention, je puis tra-
» vailler à faire mon bonheur sans qu'il
» soupçonne la part que vous aurez à mes
» démarches. Daignerez-vous , belle Cé-
» cile , m'assurer par un mot de réponse
» que vous partagez les sentiment du

» Comte DE CÉSAR. »

Cécile montra ce billet à son amie , qui la força d'y répondre & se chargea de le remettre au Comte. Lorsque ses dépêches furent faites , Cécile regardant Doris avec un air charmant , eh bien , lui dit-elle , comment trouvez - vous le Marquis ? je devrois , lui répondit Doris , vous faire attendre ma réponse pour vous punir de votre dissimulation ; cependant , comme je suis la sincérité même , je vous avoue-rai ingénument que je ne suis point fâ-

chée d'avoir fait sa conquête; que si ses affaires prenoient un certain cours, je ne mettrois pas d'obstacles à votre félicité; enfin j'épouserai volontiers le Marquis; mais je ne lui donnerai jamais mon portrait. Cette conclusion fit éclater de rire Cécile. Elle essaya de continuer l'entretien. Mais Doris ne voulut plus rien entendre, & elle fut obligée de la laisser tranquille,

Quelques jours se passèrent sans que les affaires changeassent. Un soir qu'on se promenoit dans le parc, le Comte, qui étoit allé jusques là, ne put revoir l'endroit où il avoit rencontré Cécile, sans lui lancer des regards expressifs. La compagnie se partagea, le Baron étoit avec Dorimene, lui parloit avec chaleur; le Marquis donnoit la main à Doris, & trouva le moyen de l'écarter pour lui parler de l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Le Comte ne laissa pas perdre un instant si précieux; il conjura sa maîtresse de permettre qu'il offrît au Baron & au Marquis les conditions les plus avantageuses pour qu'ils voulussent se désister de leurs prétentions. Il accompagna cette prière de tant de protestations que Cecile en fut ébranlée; elle souscrivit à tout ce qu'il

48 MERCURE DE FRANCE.

lui proposa , l'assurant néanmoins que si les d'Ortis ne vouloient point d'accommodement , elle étoit résolue à se retirer dans un couvent , seul endroit où elle pût vivre avec la modique pension qui lui seroit adjugée. Ce fut en vain que le Comte essaya de lui faire changer de pensée , elle persista , & cette conversation , qui avoit des charmes pour tous deux , les mena si loin , que , ne pensant plus au reste de la compagnie, ils ne virent qu'eux, leur amour & leur désintéressement. Imaginant être seuls , ils se dirent mille jolies choses ; Cécile rendit son portrait au Comte , qui le baisa mille fois ; Cécile s'aperçut enfin qu'il étoit tard ; elle voulut se lever , & ayant tourné la tête elle vit à quatre pas d'elle Dorimene , le Baron , le Marquis & Doris qui les écoutoient. Jamais confusion n'a été plus forte que celle de Cécile. Son premier mouvement fut de prendre la fuite ; mais Dorimene l'arrêtant , lui dit : pourquoi vous troubler ainsi ? Vous n'êtes pas ici la seule qui désobéissiez à vos parens ; si la compagnie vous plaît , vous pouvez , ajoutez-elle , en lui montrant Doris & le Marquis, vous pouvez consulter avec vos amis, de quelle manière vous vous y prendrez
pour

pour annuler le testament d'un père respectable à tous égards. Puisque vous m'avez entendue , Madame , lui repartit cette belle fille , vous connoissez mes sentimens. Je laisse au Marquis les biens que mon père lui a destinés , de tels avantages me touchent peu. J'aime le Comte , je ne m'en défends pas ; mais comme je l'aime plus pour lui que pour moi , je ne prétends pas faire notre malheur à tous deux , en m'unissant à lui , étant sans bien : aussi lui ai-je dit que le couvent seroit mon seul refuge. Et moi , je ne le souffrirai jamais , interrompit le Baron ; mon fils n'épousera point ce qu'il aime , s'il ne renonce au bien de l'adorable Cécile , à moins qu'il ne veuille m'obliger à faire pour elle , ce que feu Lisimond fit injustement pour lui.

Dorimene , qui n'avoit parlé de cette sorte que pour suivre ce qu'elle appelloit son devoir , fut bien aise de cette générosité réciproque. Elle ne pouvoit trouver pour sa fille un parti plus sortable que le marquis d'Ortis. Le Baron , qui s'étoit apperçu de l'amour de son fils pour Doris , n'avoit pas balancé à rompre les nœuds qui l'attachoient à Cécile , dont le penchant pour le Comte n'avoit pu échap-

per à sa pénétration. Son parti fut bientôt pris; il parla à Dorimene qui, sévère, comme elle étoit, s'étoit fait prier plus d'une fois. Tout s'appaîsa enfin, & nos quatre amans s'étant rejouis, se félicitèrent de l'aventure qui, en les accordant sur le chapitre de l'intérêt, leur épargnoit bien de la contrainte & de l'inquiétude.

Dès le lendemain on travailla aux préparatifs des deux mariages qui devoient se célébrer le même jour. Les contrats furent dressés & signés aussi-bien que la renonciation des d'Ortis, & en peu de tems tout fut mis au point de l'épouser. La veille de ce grand jour il y eut un superbe festin au château. Jamais le Marquis n'avoit été aussi gai, aussi complaisant; il étoit le premier à plaisanter sur l'avanture du portrait, qui, selon lui, étoit de ces coups du sort qu'on ne peut ni prévoir, ni empêcher. Le Comte, enivré d'amour, pensoit avec ravissement, à l'instant qui alloit l'unir pour toujours à une personne qu'il adoroit. Doris seule parut rêveuse; on lui en fit la guerre, elle se défendit assez mal, & prétexta une légère indisposition. Elle se retira de bonne-heure. Cécile la suivit: inquiète de la tristesse de son amie, elle n'omit rien pour

DECEMBRE. 1772. 51

en découvrir la cause. Doris lui promit de le lui dire le lendemain , & la conjura seulement de vouloir changer de chambre. Cecile étonnée lui accorda sa demande & se retira , non sans penser à cet air de mystère qui l'inquiétoit & l'affligeoit. Elle passa une partie de la nuit à rêver ; vers le matin elle s'assoupit , & fut réveillée à cinq heures par des cris aigus.

Elle se leva précipitamment , courut à sa fenêtre , & vit le Marquis qu'on rapportoit percé de deux coups d'épée. Doris en pleurs le suivoit. Elle descendit , trouva Dorimene les yeux étincelans de courroux , le Baron au désespoir , & toute la maison en combustion. Ce fut en vain que Cécile chercha des yeux le Comte de Césan ; il étoit retourné chez son parent , où il se plaignoit de la rigueur de son sort.

Le marquis d'Ortis n'avoit pas plutôt été assuré de la possession de Doris , que ses charmes avoient disparu à ses yeux. Cécile avoit pris dans son cœur la place qu'elle auroit dû y occuper depuis longtemps. Rêvant nuit & jour aux moyens qu'il emploieroit pour ravir Cécile à la tendresse du Marquis , il n'en trouva pas de meilleur que de l'enlever la nuit qui de-

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

voit précéder celle de leur hymen commun. Il donna ses ordres à un valet-de-chambre sur qui il se confioit, &, fût du succès, il ne s'appliqua qu'à feindre des sentimens qu'ils n'avoit plus. Le hasard voulut que Doris entendît les ordres qu'il donnoit à son valet. Quelle douleur pour elle de se voir si indignement trahie ! elle aimoit le Marquis ; elle dévora sa douleur, & força Cécile à changer de chambre avec elle, résolue de se laisser enlever ; jugeant qu'après cette équipée, le Marquis, la reconnoissant, rentreroit en lui-même & lui sauroit gré de lui avoir épargné un crime. Elle attendit, dans des tranfes mortelles, l'heure à laquelle se devoit faire ce coup. Vers les quatre heures, elle entendit marcher dans sa chambre, & se sentit mettre un mouchoir devant la bouche. Elle laissa faire tout ce qu'on voulut. On lui jeta quelques hardes sur le corps, on l'emporta dans une chaise qui l'attendoit dans la cour. Ses pleurs la suffoquoient ; la douleur, l'amour, la rage, tout se réunissoit pour la tourmenter. L'espoir de ramener son infidèle fut seul capable de la retenir. Elle partit enfin : en traversant le parc, ils rencontrèrent le Comte qui s'y promenoit. Le jour étoit

déjà grand, il reconnut la chaise du Marquis, il fut à sa rencontre; l'autre furieux de se voir déconvert, courut sur lui l'épée haute, lui disant qu'il falloit périr ou lui céder Cécile, sans laquelle il ne pouvoit vivre. Ils se bâtirent en désespérés. Le Comte, après la plus forte résistance, perça le Marquis de deux coups & fut à la chaise en tirer sa prétendue maîtresse. Son étonnement fut des plus grands, en ne voyant que Doris qui faisoit tous les efforts pour en sortir. La faute qu'il croyoit avoir commise, ne le laissa pas hésiter sur le parti qu'il avoit à prendre. Il s'approcha du blessé, qui ne fut pas moins surpris que lui, de voir Doris au lieu de Cécile. Ce trait servit à lui dessiller les yeux. Il se tourna vers elle, la conjura de lui pardonner l'outrage qu'il lui avoit fait, & força le Comte de s'éloigner jusqu'à ce qu'il eût appris aux personnes intéressées de quelle manière leur combat s'étoit fait. Il s'évanouit en achevant ces mots. Le Comte suivit son conseil; les gens du Marquis le rapportèrent au château, & la triste Doris, en proie à des mouvemens indéfinissables, suivit ce parjure amant, les yeux baignés de larmes.

Le Marquis ne fut pas plutôt revenu de

sa foiblesse, que l'honneur le pressant de justifier le Comte, il le fit dans des termes si honorables pour ce dernier, & montra un si grand repentir, qu'il arracha des larmes de tous ceux qui étoient présens. Le Baron, qui sentit la vérité du récit de son fils, après l'avoir vu penser, & s'être assuré qu'il n'y avoit rien à craindre pour ses jours, monta à cheval & fut au château où s'étoit retiré le Comte. Je viens, lui dit-il en l'embrassant, réparer autant qu'il est en moi le crime de mon malheureux fils; je fais tout, je viens vous prier d'oublier une faute dont il n'est que trop puni.

Le Comte lui répondit obligeamment. Ils revinrent au château de Cécile, où ils furent reçus aussi bien que les circonstances le permirent. Le Baron exigea que les nœces du Cécile se fissent; on lui obéit, mais on en supprima l'éclat.

Le Marquis se rétablit de ses blessures, il chercha à faire oublier ses incartades à Doris. Le parti de cette belle fille étoit pris; rien ne put la faire changer. Elle ne voulut pas s'unir avec un époux de ce caractère; au bout de quelque tems, elle s'enferma dans un monastère où elle prit le voile, malgré les sollicitations de sa mère & de son volage amant. Pour d'Ortis, au désespoir de ses folies, il passa

DECEMBRE. 1772 35
sa vie, qui fut assez longue, à se repentir
de s'être repenti trop tard.

Par Mlle Matné de Morville.

*FRAGMENTS d'une Epître à Horace ,
par M. de Voltaire.*

TOUJOURS ami des vers, & du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire ;
Mais il me répondit par un plat secrétaire
Dont l'écrit froid & long, déjà mis en oubli,
Ne fut jamais prôné que par L. A. M * * .
Je t'écris aujourd'hui ; voluptueux Horace ,
A toi , qui respiras la mollesse & la grace ;
Qui , facile en tes vers & gai dans tes discours ,
Chantas l'oïiveté, les vins & les amours ,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

.
Ton maître était un fourbe , un tranquille assassin ;
Pour voler son tuteur il lui perça le sein.
Il trahit Cicéron , père de la patrie.

.
De son rival Ovide il proscrivit les vers ,
Et fit transfir sa muse au milieu des déserts.

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

Je fais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.

F * * * exigeait des soins moins complaisans,
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens.
De son goût délicat la finesse agréable
Fesait, sans nous gêner, les honneurs de sa table.
Nul-Roi ne fut jamais plus fertile en bons mots.
Contre les préjugés, les fripons & les fors.
M * * * gâta tout. L'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola, je partis avec lui.
Je cherchai la retraite : on disait que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère :
Oui, la retraite pèse à qui ne fait rien faire ;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.

Tibur valut pour toi la cour de l'Empereur.
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement proménés
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin se cachant dans la nue
D'un long amphithéâtre enferment ces côtes
Où le pâtre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre Etats divers arrêtent ma pensée.
Je vois, de ma terrasse à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,

Qui vient couper mes bleds pour payer ses im-
pôts ;

Des riches Gênois les campagnes riantes ;
Des Bernois valeureux les cités florissantes ;
Enfin cette Comté Franche aujourd'hui de nom ,
Qu'avec l'or de Louis conquit le Grand Bourbon.

Et, du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis , mais tout bas , heureux un peuple libre !
Je le suis en secret dans mon obscurité :

Ma retraite & mon âge ont fait ma sûreté.

D'un pedant d'A * * * j'ai confondu la rage ;

J'ai ri de sa sottise, & , quand mon héritage
Voyait dans son enceinte arriver à grands flois

De cent pays divers les belles , les héros ,

Des rimeurs , des savans , des têtes couronnées ,

Je laissais du vilain les fureurs acharnées

Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.

Mais sages voluptés n'ont point de repentirs.

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ou-
vrage.

Mon séjour est charmant , mais il était sau-
vage.

Depuis le grand édit , inculte , inhabité ,

Ignoré des humains dans sa triste beauté ,

La nature y mourait : je lui portai la vie ,

J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie

Rassembla des Colons par la misère épars.

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

J'appellai les métiers qui précèdent les arts.

.

Ce monde , tu le fais , est un mouvant tableau ,
Tantôt gai , tantôt triste , éternel & nouveau ,
L'empire des Romains finit par Augustule.

.

Tout passe , tout périt hors ta gloire & ton nom ;
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.
Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage ,
Notre langue un peu sèche & sans inversions
Peut-elle subjuguier les autres nations ?
Nous avons la clarté , l'agrément , la justesse ;
Mais égalérons-nous l'Italie & la Grèce ?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté ?
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différens tu sens monter ta lyre.
J'entends ta Lalagé , je vois son doux sourire ,
Et je pardonne même à ton Ligurinus ;
Je te suis chez Mécène & ris de Carius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange ,
Sous tes traits redoublés enterré dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces serpens ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.
Un vil tas de grimauts , de rimeurs subalternes
. . . quelque fois a trouvé des prôneurs.

:

Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.

C'est-là que glapissant leurs vers qu'ils m'attribuent,

Ils me font méconnoître aux laquais qui les luent.

.

Ainsi lorsqu'un pauvre homme au fond de sa chaudière,

En dépit de Tislot, finissait sa carrière,

On vit avec surprise une troupe de rats,

Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du l'arnasse,

Jouïssons, écrivons, vivons, mon cher Horace.

J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur

Ayant joué son rôle en excellent acteur,

Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,

Voulut qu'on l'applaudît quand il finit sa pièce.

J'ai vécu plus que toi : mes vers dureront moins ;

Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins

A suivre les leçons de ta philosophie,

A mépriser la mort en savourant la vie ;

A lire tes écrits pleins de grace & de sens,

Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence ;

C vj

A jouir sagement d'une honnête opulence ;
 A vivre avec soi-même , à servir ses amis ;
 A se moquer un peu de ses fors ennemis ;
 A sortir d'une vie ou triste ou fortunée ,
 En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.

Aussi lorsque mon poulx inégal & pressé
 Fesait peur à Tronchin près de mon lit placé ,
 Quand la vieille Atropos, qu'on nous dit si cruelle,
 De ses ciseaux tranchans menaçait ma cervelle ,
 Il a vu de quel air je prenais mon congé ;
 Il fait si mon esprit , mon cœur était changé.
 H. . . me faisait rire avec ses pasquinades ,
 Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

• • • • •
 Profitons bien du tems , ce sont là tes maximes.

Cher Horace , plains-moi de les tracer en rimes.
 La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux ,
 Enfans demi-polis des Normands & des Goths.
 Elle flatte l'oreille ; & souvent la césture
 Plaît , je ne fais comment , en rompant la mesure.
 Des beaux vers pleins de sens le lecteur est char-
 mé.

Corneille , Despréaux & Racine ont rimé ;
 Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène pro-
 pose

D'abaisser son cothurne & de parler en prose.

*A Monseigneur le Duc d'ENGHIEN ,
 âgé de quatre mois , Souscripteur du
 Mercure de France.*

AIMABLE rejetton , l'amour & l'espérance
 De l'auguste sang de Bourbon ;
 Les dieux , les demi-dieux , amis de ta Maison ,
 Viennent célébrer ta naissance.

Vois les tous à l'envi caresser ton enfance.
 Mars , présageant tes grands destins ,
 Veut apprendre à tes faibles mains
 A soulever déjà l'Egide de la France.

Le front encor orné des superbes lauriers
 Cueillis dans les champs de la gloire
 Par tes dignes ayeux , modèles des guerriers ;
 A ton berceau , Minerve amène la victoire.

A ce grand nom d'ENGHIEN signalé dans Ro-
 croi ,
 Dans Fribourg , dans Senef , immortelles jour-
 nées ,
 La Victoire te dit : « Enghien , prépare-toi ,

62 MERCURE DE FRANCE.

» Ton nom dans tous les tems soumit les desti-
» nées. »

Mais préfère à ces dieux , ministres des malheurs ,
Les Graces , les Vertus , compagnes de ta mère ,
Et permets que leur main légère
Te couvre , en folâtrant , de guirlandes de fleurs.

Sois héros par la bienfaisance.
Ton père & ton ayeul , à l'exemple des Dieux ,
T'apprendront le grand art de faire des heureux.
Voilà , voilà l'emploi digne de ta naissance.

MERCURE , docile à tes vœux ,
Te présente les Arts , enfans de l'Harmonie ;
Noble enfant , mêle aussi tes jeux
Aux doux amusemens de ces dieux du génie.

*Par Lacombe , libraire ,
auteur du Mercure.*

*ÉPI TRE à M. Gastaldi , médecin de la
ville d'Avignon.*

APPOLLON aima Coronis ,
Coronis ne fut point sauvage ,

Des fœux dont ils étoient épris
 Esculape fut l'heureux gage ;
 Ainsi le dieu des médecins
 Est aussi le dieu des poètes ;
 Delà viennent nos droits divins
 De conter gentilles fleurçttes ,
 Et de vaincre les faux dçdains
 De ces prudes, êtres mutins ,
 Qui , par tempçrçment coquettes ,
 Par dçcence font les lutins.
 Chez les belles tout est caprice ,
 Leurs vapeurs , leurs appas , sans cesse l'artifice
 A la foiblesse est ajoutç.
 Des maux qu'elles n'ont pas il faut qu'on les guç-
 risse ,
 A leurs appas d'emprunt il faut qu'on applaudisse
 Ainsi qu'à la propriété ;
 D'où je conclus qu'avec justice
 Elles doivent avoir toujours à leur service ,
 Un poète pour les chanter ,
 Un médecin pour les flatter.
 O toi , qui fais si bien leur plaisir ;
 Toi , chez qui la science a les traits du plaisir ,
 Alors que leur santé s'altère

64 MERCURE DE FRANCE.

Ton aspect fait la rétablir !

Oui , l'espérance salutaire ,

Remède triomphant , & le seul nécessaire ,

Aux regards du malade à ta voix vient s'offrir ,

Et chez toi l'art de plaire est celui de guérir.

Loin des docteurs systématiques

Qui fondent leur savoir sur la mort des humains ,

Pour épier le mal dans les routes obliques

La Prudence te met son flambeau dans les mains ;

Elle te fait haïr ces rêveurs fanatiques

Qui , pour une formule , abrègent nos destins ,

Qui faisant à la mort des signes despotiques ,

Prétendent nous sauver & sont nos assassins.

Jamais des mots scientifiques ,

Des sentences énigmatiques

N'ont transformé ton art en celui des devins.

Sans imiter ces politiques

Qui , loin de nos regards , vont chercher des chemins ,

Les remèdes connus te paroissent certains.

Ainsi ce sage que le Tasse

Nous peint comme l'ami des neuf savantes sœurs ,

Par des herbes qu'on peut rencontrer sur sa trace

De Godefroy mourant dissipa les douleurs.

Aimable ! sans afféterie

Tu fuis la triste simétrie

De ces graves docteurs plus sombres que la nuit ,

Qui grossissent la maladie ,

Et semblent offrir l'effigie
 De la pâle mort qui les suit.
 Vif & prudent, tu hais & tu rejettes
 La suffisance & les propos flatteurs,
 De ces médecins des toilettes
 Qui d'une gaîté folle étalant les couleurs,
 Traînent l'attirail des coquettes
 Aux pieds du lit funèbre où pleurent les douleurs :
 Qui, parlant toujours seuls de leurs cures secret-
 tes
 En faveur de leur art semblent faire un *factum*,
 Et dont les airs & les sornettes
 Ont les vertus de l'opium ;
 Adonis en rabat, oracles des caillottes
 Dont ils tâtent le pouls en contant des fleurettes,
 Et pour le séjour de la mort
 En souriant donnent un passeport.
 Pour toi qui toujours t'abandonnes
 Au soin de prolonger nos jours ;
 Tu n'as qu'un moyen sûr d'en abrégier le cours,
 C'est par les repas que tu donnes ;
 C'est dans ces festins élégans
 Où la sobriété ne peut être admise
 Que la gaîté, les yeux rians,
 Des plaisirs grave la devise
 Et verse le nectar aux grâces, aux talens,
 Qui font badiner les rubans
 De la folie à table assise,

66 MERCURE DE FRANCE.

Tandis que , couronné des pampres de Bacchus
L'amour se mêle à notre orgie ,
Et que le dieu de la liqueur chérie
Se pare en folâtrant des roses de Vénus ;
Nous te répétons en chorus
Epris d'une si douce vie ,
Si tu chasses les maux & prolonges les jours ,
Ceux qu'on passe avec toi tu les fais trouver
courts.

*Par M. Sabatier , professeur d'éloquence
au collège de Tournon.*

A Monsieur P E R R O N E T.

ARTISTE aussi savant qu'utile ,
Auteur d'un chef-d'œuvre nouveau ,
Perronet , ton art difficile
A ta célébrité vient de mettre le sceau.
Ta gloire à jamais établie ,
Va transmettre ton nom à la postérité ;
Puisse le Ciel , soigneux d'éterniser ta vie ,
Lui donner la stabilité
De l'ouvrage de ton génie !

Par M. Maguelin.

*VERS présentés à Gustave III, Roi de
Suède, des Goths & des Wandalés, &c.
à l'occasion de l'établissement de l'ordre
de Wasa.*

QUAND l'aveugle destin faisant parler ses droits
Appelle sous le dais les héritiers des Rois,
Ils ne sont affectés que de l'éclat du trône ;
Mais vous, lorsqu'à vos pieds on posa la cou-
ronne,

Il fut, pour votre cœur, un sentiment plus cher.
Près de ces monts épars sous des astres de fer,
Rampent des malheureux courbés par la froidure,
Esclaves enchaînés au trône de l'hiver,
Hommes qu'au bout du globe oublia la nature !
Voilà sur quels objets sont tombés vos regards.
Bientôt, par des secours portés de toutes parts,
Vous les vengez du sort sévère :

Tel que le vieux *Janus* parcourant ses guérets,
Vous allez sous le chaume adoucir leur misère,
Vous voulez pénétrer leurs maux les plus secrets :
Leurs besoins sont nombreux, vos bontés sont
extrêmes,

Vous leur donnez des mœurs au fond de leurs fo-
rêts,

Et vous formez un corps de nouveaux *Triptolé-
mes*

68 MERCURE DE FRANCE.

Pour élever , chez eux , des temples à *Cérès*.
Déjà de ces héros la voix s'est fait entendre ;
La douce humanité repose au milieu d'eux :
Le plus grand des *Wasa* , s'élevant de sa cendre ,
Encourage avec vous leur efforts généreux. —
Précédez-les. — Sortez de la route vulgaire !
De la philosophie ouvrez le sanctuaire ,
Volez à ses autels ! saisissez ce flambeau
Que *Rome* avoit éteint , que ralluma *Voltaire* ;
Répandez son éclat jusqu'au cercle polaire ;
Au fanatisme horrible arrachez le couteau !
Récompensez en Dieu , ne punissez qu'en père ,
Vous serez. . . . quelle est mon erreur ?
Vous êtes tout ! nul penchant ne vous guide
Que la vertu n'ait mis en votre cœur ;
Du mérite opprimé votre sceptre est l'Egide ,
Vos trésors sont l'appui de la veuve timide ,
Et vos états l'asyle du malheur.

NB. Le Roi de Suède a reçu ces vers avec bonté,
& a daigné me faire savoir que mon hommage ne
lui a pas déplû.

Par M. L. Renard.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du second volume du mois de Novembre 1772, est *Miroir*; celui de la seconde est le *Lit*; celui de la troisième est le *Jour*; celui de la quatrième est *Papier*. Le mot du premier logogryphe est *Aiguille* (à coudre) où se trouvent *ai*, *gui* (de chêne) *ligue*, *glu*, *Aigle*, *Julie*, *Ali*, *geai*, *ail*; celui du second est *Pistolet*, où l'on trouve *lit*, *pie*, *sol*, *épi*, *ôte*, *pet*, *lot*, *isle*, *toit*, *stile*, *poste*, *toise*, *toile*, *pise*, *pôle*, *pilote*, *stilet*; celui du troisième est *Choufleur*, où on trouve *chou*, *fleur*.

É N I G M E.

POUR la peine de me connoître,
Lecteur, Je ne peux rien t'offrir:
Mais, en occupant ton loisir,
Je métamorphose mon être.
Tu peux par-tout me découvrir.
En système philosophique,
Je sers à définir
La vie & le plaisir.
Je suis toujours problématique.

Triste enfant de l'oisiveté,
 De l'indigence & de la pauvreté,
 Souvent, par un effet contraire,
 Changeant de forme & de façon,
 Le sage dit avec raison
 Qu'il faut user de moi plutôt que n'en rien faire.
 Quelque fois je suis important.
 En amour, ainsi qu'à la guerre,
 De moi le grand succès dépend
 Pour couvrir ou percer un dangereux mystère.
 Par les Dames je suis chéri,
 On me donne souvent le surnom de joli.
 Dans la condition de l'humaine nature
 Tout s'empresse à me ressembler,
 En vain contre moi l'on murmure
 Dans mon centre on voit tout enfin se rassembler.

A U T R E.

PLUS je montre de vîde & plus je paroîs grand,
 A la campagne, à la cour, à la ville
 Je me trouve inutile;
 Tout le genre humain cependant
 A mes appas rend hommage souvent,
 Et, qui plus est, le quadrupède
 Soumis à ma puissance avec plaisir me cède;
 Sans que j'aie aucun tort,
 Ainsi qu'aucun mérite,

Je plais ou déplais fort
 A ceux que je visite ;
 De la santé j'annonce l'entretien
 Aussi-bien que la maladie ,
 Quelque fois la mélancholie ,
 Et cependant je ne suis rien.

Par Madame Anfrye.

A U T R E.

U T I L E dans le monde , on me craint , on m'é-
 vite ,
 Il est plus d'un mortel que mon nom mit en fuite ;
 Quelquefois je sépare amis , époux , parens ,
 Et l'espoir incertain allége leurs tourmens :
 Les biens , les dignités , l'esprit & la naissance
 Chez moi , sur l'indigent , ont peu de préférence.
 En me quittant l'un a la gaîté dans le cœur ,
 Par un triste contraste , un autre a la douleur ;
 Pour me nommer , lecteur , que ce souhait te
 serve ,
 Du sort de ce dernier que le Ciel te préserve.

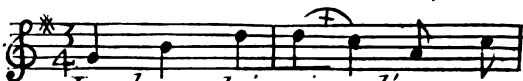
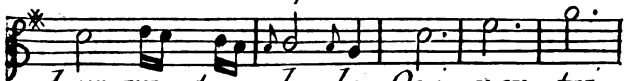
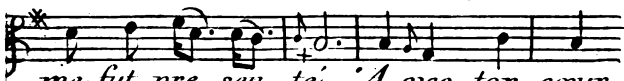
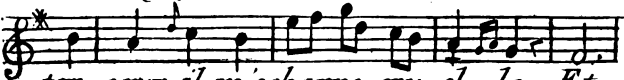
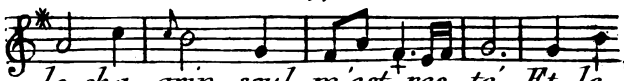
Par M. de Lozières , fils , à Argentan.

L O G O G R Y P H E.

Sœur cadette de la beauté,
 Je suis quelque fois sa rivale,
 Mon éclat n'a rien d'emprunté : —
 Par mes agrémens je l'égle.
 Comme elle , j'inspire l'amour,
 Aussi bien qu'elle je fais plaire ;
 Faut-il m'exposer au grand jour ?
 Commençons par mon caractère :
 D'abord j'ai ce je ne sais quoi
 Qui séduit sans que l'on y pense ,
 Et favorise l'espérance
 Du Berger ainsi que du Roi.
 Tantôt triste , ou piquante ou vive ,
 Tantôt fine , tantôt naïve ,
 Je me varie à tout moment.
 Si j'exprime le sentiment ,
 Mon pouvoir devient invincible ;
 Si je m'égaie , un mouvement
 Suffit seul pour troubler le cœur le plus paisible
 Et fixer un volage amant.
 Il me reste de ma structure
 A te faire ici le tableau ;
 C'est une immense architecture
 Qui ne t'offre rien que de beau.
 Décompose cette machine

Qui

LE REGRET

*Ariette.**Par Madame la Comtesse de Vidampierre.*Decembre.
1772.*Le doux plai sir d'une ar**deur mu tu el le Qui par toi**me fut pre sen té' A vec ton cœur,**il m'e chappe cru el le Et**le cha grin seul m'est res té'. Avec**ton cœur il m'echappe cru el le Et**le cha grin seul m'est res té', Et le**cha grin seul m'est res té'.*

Qui doit aux Grecs son origine,
 Tu verras cet enfant sauvé par Thermatis,
 Et législateur d'un pays;
 Deux héros d'un roman qui nous vient d'Angle-
 terre,
 Dont l'un eut le malheur de n'avoir point de père;
 Un juge des enfers, particules, pronom,
 Le surnom d'un apôtre, une ville en renom,
 Une négation, un comté d'Italie,
 Un plaisir dont l'excès conduit à la folie.
 Ce n'est pas tout encor, je présente à tes yeux
 Un fleuve, une cité, célébrés par le Tasse;
 Une jeune beauté : ce qu'il faut que tu fasses
 Si tu veux bien chanter les dieux.

Par Mlle Fanny de Tours.

A U T R E.

CHERCHEZ en moi, lecteur, dans un moment
 d'ennui,
 Le nom commun d'un fruit & d'une chose vile;
 Retranchiez une lettre, & vous aurez celui
 D'un animal & d'une ville.

*Par Mlle Renotte de l'Hermenault
 en Poitou.*

D

A U T R E.

MON tout est fait pour l'opulence;
L'art, par qui je fus inventé,
Sçut joindre à la solidité
L'ornement, le goût, l'élégance.
Ma tête est un être vivant,
Et dans mes pieds tu dois trouver un élément;
Mais, par un sort à qui rien ne ressemble,
Cette tête & ces pieds ne peuvent vivre ensemble.

*Par M. B***.*

A U T R E.

LECTEUR, si tu les veux très-courts;
Je puis te satisfaire;
Lis-moi de suite, ou bien lis à Rebours,
De tous sens je serai ta mère.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

* *Le Bonheur*, poëme en six chants, avec des fragmens de quelques épîtres, ouvrages posthumes de M. Helvétius. A Londres.

Ce poëme est précédé d'un essai sur la vie & les ouvrages de M. Helvétius. C'est dans son genre un morceau achevé, écrit avec la précision ingénieuse & la sage énergie d'un littérateur philosophe, qui ne dit que ce qu'il veut dire & qui est également sûr de ses idées & de ses expressions, avantage fort rare aujourd'hui. Cet éditeur, comme il y en a peu, paraît être à la fois un homme de très-bonne compagnie & un écrivain du premier ordre.

Il nous rappelle d'abord les philosophes qui ont écrit sur le bonheur. « Les plus célèbres, dit-il, sont Fontenelle & Maupertuis parmi les modernes. Fontenelle, qui n'a été long-tems qu'un bel esprit, n'était pas encore philosophe quand il a fait son traité. Il ne savait pas alors géné-

* Cet Article est de M. de la Harpe.

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

» raliser ses idées ; il répand dans son ou-
 » vrage quelques vérités utiles & fine-
 » ment apperçues ; mais il arrange son
 » système pour son caractère , ses goûts
 » & sa situation. Dans ce système , les
 » âmes sensibles ne trouvent rien pour
 » elles : il apprend peu de choses sur la
 » manière de rendre le bonheur plus gé-
 » néral , & nous dit seulement comment
 » Fontenelle était heureux. Maupertuis ,
 » esprit chagrin & jaloux , malheureux ,
 » parce qu'il n'était pas le premier hom-
 » me de son siècle ; Maupertuis , avec le
 » secours de deux ou trois définitions
 » fausses , en donnant nos desirs pour des
 » tourmens , le travail pour un état de
 » souffrance , nos espérances pour des
 » sources de douleur , nous représente
 » comme accablés sous le poids de nos
 » maux. Selon lui , l'existence est un mal ;
 » & , en parlant du bonheur , il paraît ten-
 » té de se pendre.

Il caractérise ensuite l'ouvrage de
 Monsieur H * * , & son jugement nous
 dispensera d'en porter aucun. « On y
 » trouve de grandes idées , des tableaux
 » sublimes , de la verve , de l'énergie ,
 » une foule d'images & de vers heureux.
 » Si le plan ne se trouve pas exactement
 » rempli , s'il y a des négligences dans les

» détails , quelques tours , quelques ex-
 » pressions profaïques , si l'harmonie n'est
 » pas toujours assez variée & assez vraie ,
 » ces défauts sont expiés par des beautés
 » de la première classe. Les mêmes dé-
 » fauts se trouvent dans le poëme de Lu-
 » crèce , rempli d'ailleurs d'une fausse
 » philosophie ; & cependant ce poëme a
 » franchi avec gloire le long espace de
 » vingt siècles. »

Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans cette excellente préface , ce sont les détails qui regardent la personne de M. H*. On ne peut pas y mettre plus de grâce & d'intérêt. Ils attachent & par eux mêmes & par la manière dont ils sont racontés. C'est rendre un service très-agréable à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas cet ouvrage , d'en rapporter ici quelques traits. Ils honorent également & la mémoire de M. H* & les talens de son éditeur ; on ne peut trop multiplier les modèles de la vertu & du goût.

« Claude - Adrien Helvétius naquit à
 » Paris au mois de Janvier 1715 , de
 » Jean-Adrien Helvétius & de Gabrielle
 » d'Armancourt. La famille des Helvé-
 » tius , originaire du Palatinat , y fut per-
 » sécutée du tems de la réforme , & s'éta-

78 MERCURE DE FRANCE.

» blit en Hollande , ou plusieurs d'entre
 » eux ont possédé des emplois honorables.
 » Le bifayeul de M. Helvétius , premier
 » médecin des armées de la République ,
 » mérita qu'elle fît frapper des médailles
 » en l'honneur des services qu'il lui avait
 » rendus. Le fils de cet homme illustre
 » vint à Paris fort jeune. Il y fut connu
 » sous le nom de Médecin Hollandais ;
 » & nous lui devons l'Ipécacuanha ; il
 » avait appris l'usage de cette racine d'un
 » de ses parens , gouverneur de Batavia ;
 » il s'en servit avec beaucoup de succès à
 » Paris & dans nos armées. Louis XIV ,
 » dont les graces étaient si souvent ce que
 » doivent être les graces des Rois , c'est-
 » à dire des récompenses , lui donna des
 » lettres de noblesse , & la charge d'Ins-
 » pecteur général des hôpitaux. Il mou-
 » rut à Paris en 1727 , regretté des pau-
 » vres & des gens de bien.

« Le jeune Helvétius son fils eut de
 » bonne-heure le goût de la lecture. Il est
 » vrai qu'il n'aima d'abord que les contes
 » de Fées & des livres où régnait le mer-
 » veilleux. Mais il leur associa bientôt la
 » Fontaine, & même Despréaux, dont les
 » ouvrages charment les hommes de
 » goût , mais ne devraient pas charmer

» l'enfance. On venait de le mettre au
 » collège, lorsqu'il lut l'Iliade & Quinte-
 » Curce. Ces deux lectures changèrent
 » son caractère. Il était fort timide; il de-
 » vint audacieux : son goût pour l'étude
 » fut suspendu pendant quelque tems. Il
 » voulait entrer au service & ne respirait
 » que la guerre.

» Parvenu à la rhétorique, le P. Porée,
 » son régent dans cette classe, s'aperçut
 » que cet écolier était très sensible aux
 » éloges. En louant ses premiers efforts,
 » il lui en fit faire de plus grands. Les
 » amplifications étaient à la mode au col-
 » lége. Le P. Porée trouva dans celles
 » d'Helvétius, plus d'idées & d'images
 » que dans celles de ses autres disciples.
 » De ce moment, il lui donna une éduca-
 » tion particulière. Il lisait avec lui les
 » meilleurs auteurs anciens & modernes,
 » & lui en faisait remarquer les beautés
 » & les défauts. Ce Père n'écrivait pas
 » avec goût; mais il avait d'excellens
 » principes de littérature. C'était un bon
 » maître & un excellent modèle. Il avait
 » sur-tout le talent de connaître la mesure
 » d'esprit & le caractère de ses élèves, &
 » la France lui doit plus d'un grand hom-
 » me dont il a deviné & hâté le génie. . .

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

„ Le jeune Helvétius comblé d'éloges
„ dans les exercices publics de son collé-
„ ge, voulut réussir dans tout ce qui pou-
„ vait être loué. Il avait d'abord détesté
„ la danse & l'escrime. Il excella depuis
„ dans ces deux arts. Il a même dansé à
„ l'opéra sous le nom & le masque de Ja-
„ villier, & a été très applaudi. . . .

„ Il était encore au collège, lorsqu'il
„ connut le livre de l'entendement hu-
„ main. Ce livre fit une révolution dans
„ ses idées. Il devint un zélé disciple de
„ Locke, mais disciple, comme Aristote
„ l'a été de Platon, en ajoutant des dé-
„ couvertes à celles de son maître. Il porta
„ dans l'étude du droit l'esprit philoso-
„ phique que Locke avait inspiré. Il cher-
„ chait dès lors les rapports des loix avec
„ la nature & le bonheur des hommes. . . .

„ Il avait cherché au sortir de l'enfance
„ à se lier avec les hommes célèbres dans
„ les lettres. Marivaux était de ce nom-
„ bre. Cet homme qui a mis dans ses ro-
„ mans tant d'esprit, de sentiment & de
„ verbiage, était souvent agréable dans
„ la conversation. Il méritait des amis par
„ la délicatesse de son ame & la pureté de
„ ses mœurs. M. Helvétius lui fit une
„ pension de deux mille francs. Mari-

» vaux , quoiqu'un excellent homme ,
 » avait de l'humeur & devenait aigre dans
 » la dispute. Il n'était pas celui des amis
 » de M. Helvétius pour lequel celui - ci
 » avait le plus de goût. Mais, du moment
 » qu'il lui eut fait une pension , il fut ce-
 » lui de ses amis pour lequel il eut le plus
 » d'attentions & d'égards.

» Le fils de Saurin , de l'académie des
 » sciences , n'avait encore donné aucun
 » des ouvrages qui lui ont fait de la répu-
 » ration. Mais il était connu des gens de
 » lettres comme un esprit étendu , juste &
 » profond qui avait des connaissances va-
 » riées , de la vertu & du goût. Il n'avait
 » alors pour subsister qu'une place qui ne
 » convenait point à son caractère. Il reçut
 » de M. Helvétius une pension de mille
 » écus qui lui valut l'indépendance , le
 » loisir de cultiver les lettres & le plaisir
 » de sentir & de publier qu'il devoit son
 » bonheur à son ami. Ce digne ami ,
 » lorsque M. Saurin voulut se marier , l'o-
 » bligea d'accepter les fonds de la pension
 » qu'il lui faisait. Il cherchait par - tout
 » le mérite pour l'aimer & le secourir.
 » Quelque soin qu'il ait pris de cacher ses
 » bienfaits , nous pourrions présenter une
 » liste d'hommes connus qu'il a obligés.

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

» Mais nous croirions manquer à sa mémoire , si nous osons nommer ceux qui
» ont eu la faiblesse de rougir de ses le-
» cours.

» Fontenelle. était alors à la tête de l'em-
» pire des lettres. L'étendue de ses lumiè-
» re , la sagesse de sa conduite , la va-
» riété de ses talens , l'enjouement de
» son esprit , la facilité de son commer-
» ce , le rendaient agréable à plusieurs
» sortes de sociétés. Son indifférence
» même était utile à sa considération.
» Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être
» pas ses ennemis le voyaient avec plaisir.
» Il avait de plus le mérite d'un grand
» âge , & celui d'avoir vu ce siècle bril-
» lant dont notre siècle aime à s'entrete-
» nir. Sa mémoire était remplie d'anec-
» dotes intéressantes qu'il rendait plus in-
» téressantes encore par la manière de les
» placer. Ses contes & ses plaisanteries fai-
» saient penser. Les femmes , les hom-
» mes de la cour , les artistes . les poètes ,
» les philosophes aimaient sa conversa-
» tion. M. Helvétius faisait sa cour à Fon-
» tenelle. Il allait chez lui , comme un
» disciple qui venait proposer ses doutes
» avec modestie. C'était avec lui qu'il ai-
» mait à parler des Hobbes & de Locke.

» Ce qu'il apprit sur tout de Fontenelle ,
 » c'est le talent , aujourd'hui trop négligé ,
 » de rendre avec clarté ses idées.

» Montesquieu n'étoit alors que l'au-
 » teur des lettres Persanes. Mais dans cet
 » ouvrage frivole en apparence , & dans
 » la conversation , M. Helvétius avait ap-
 » perçu le guide des législateurs ; Mon-
 » tesquieu devina aussi quel homme se-
 » rait un jour son ami. Je ne sais , disait-
 » il , si Helvétius connaît sa supériorité ;
 » mais , pour moi , je sens que c'est un
 » homme au-dessus des autres.

» La Henriade , poëme épique d'un
 » genre tout nouveau , des tragédies qui
 » balançoient celles de nos grands maî-
 » tres , l'histoire de Charles XII si supé-
 » rieure à toutes les histoires écrites en
 » France , des pièces fugitives qui fai-
 » saient oublier cette foule de riens
 » agréables si communs dans le siècle de
 » Louis XIV , une philosophie lumineuse
 » répandue sur plusieurs genres , beaucoup
 » de génie , plusieurs sortes de mérite ,
 » attiraient sur M. de Voltaire les regards
 » de la France & de l'Europe. Personne
 » n'a plus excité que lui l'admiration &
 » l'envie. La partie du public qui ne se
 » rend pas l'écho d'hommes de lettres ja-

84 MERCURE DE FRANCE.

» loux , les jeunes gens qui , dans leurs
» lectures , cherchent de bonne foi , du
» plaisir ou des modèles , étaient ses ad-
» mirateurs. Le reste à-peu près compo-
» fait le nombre de ses ennemis. Son
» amour pour les lettres , son art de louer
» dont il n'a fait que trop d'usage , sa po-
» litesse , son envie de plaire , ne pou-
» vaient calmer la rage de l'envie. Il
» cherchait à s'y dérober dans la retraite
» de Cirey. M. Helvétius alla l'y cher-
» cher. Il lui confia ses secrets les plus
» chers , c'est-à-dire , le dessein & les deux
» premiers chants de son poëme du Bon-
» heur. Il trouva un critique plus éclairé
» que tous ceux qu'il avait consultés jus-
» qu'à ce moment , & un ami zélé pour
» sa gloire.»

Nous devons sur tout remettre sous les yeux du lecteur ce que M. de Voltaire écrivait à M. Helvétius sur Boileau ; c'est une excellente réponse à ceux qui ne sentent pas tout le mérite de cet écrivain , parce qu'il n'a pas l'espèce de mérite qui n'était pas nécessaire à ses ouvrages. « Je
» conviens , dit-il , avec vous qu'il n'est
» pas un poëte sublime ; mais il a très-
» bien fait tout ce qu'il voulait faire. Il
» a mis la raison en vers harmonieux &

» pleins d'images. Il est clair, conséquent,
 » facile, heureux dans ses expressions : il
 » ne s'élève guères, mais il ne tombe pas;
 » & d'ailleurs ses sujets ne comportent
 » pas cette élévation dont ceux que vous
 » traitez sont susceptibles. Vous avez
 » senti votre talent comme il a senti le
 » sien. Vous êtes philosophe; vous voyez
 » tout en grand. Votre pinceau est fort
 » & hardi; la nature vous a mieux doué
 » que Despréaux; mais vos talens, quel-
 » que grands qu'ils soient, ne feront rien
 » sans les siens. Je vous prêcherai donc
 » éternellement cet art d'écrire que Des-
 » préaux a si bien connu & si bien ensei-
 » gné; ce respect pour la langue, cette
 » suite d'idées, ces liaisons, cet art aisé
 » avec lequel il conduit son lecteur, ce
 » naturel qui est le fruit du génie. En-
 » voyez-moi, mon cher ami, quelque
 » chose d'aussi bien travaillé que vous
 » imaginez noblement.

» Quelques hommes d'esprit, mais dont
 » les idées n'étaient pas fort étendues,
 » disaient souvent à M. Helvétius que la
 » métaphysique, & en général la philo-
 » sophie, ne pouvait être traitée en vers.
 » Il n'était pas fait pour les croire; mais
 » quelquefois il avait des doutes. M. de

» Voltaire le rassurait. Soyez persuadé,
 » lui disait-il, que la sublime philoso-
 » phie peut fort bien parler le langage des
 » vers. Elle est quelquefois poétique dans
 » la prose du P. Mallebranche. Pourquoi
 » n'acheveriez-vous pas ce que Malle-
 » branche a ébauché? C'était un poète
 » manqué; & vous êtes né poète.

» M. de Voltaire avait raison. Est-ce
 » que Lucrèce chez les Romains, & Pope
 » chez les Anglais, n'ont pas fait deux
 » poèmes philosophiques & pourtant ad-
 » mirables?

» Il avait un secrétaire nommé Bau-
 » dot, d'un esprit chagrin, caustique &
 » inquiet. Sous le prétexte qu'il avait vu
 » M. Helvétius dans son enfance, il se
 » permettait de le traiter toujours comme
 » un précepteur brutal traite un enfant.
 » Un des plaisirs de ce Baudot était de
 » discuter avec son maître la conduite,
 » l'esprit, le caractère, les ouvrages de
 » ce maître indulgent. La discussion ne
 » finissait jamais que par la violente sa-
 » tyre. M. Helvétius l'écoutait avec pa-
 » tience; & quelquefois, en le quittant,
 » il disait à Mde Helvétius: Mais est-il
 » possible que j'aie tous les défauts &
 » tous les torts que me trouve Baudot?

» Non, sans doute : Mais enfin , j'en ai un
 » peu : & qui est-ce qui m'en parlerait ,
 » si ie ne garde pas Baudot ?

» Il passait la plus grande partie de l'an-
 » née à sa terte de Voré. Bon mari & bon
 » père , content de sa femme & de ses
 » enfans , il y goûtait tous les plaisirs de
 » la vie domestique. Le bonheur de cette
 » famille était remarqué de ceux même
 » qui étaient le moins faits pour le sen-
 » tir. Une femme du monde disait , en
 » parlant d'eux : ces gens là ne pronon-
 » cent point comme nous les mots de
 » mon mari , ma femme , mes enfans.

» M. Helvétius s'était préparé depuis
 » long-tems une autre source de bonheur.
 » A peine avait il été possesseur de sa terre
 » de Voré , qu'il s'y était livré à son ca-
 » ractère de bienfaisance.

» Il y avait dans cette Terre un Gentil-
 » homme nommé M. de Vasseconcelle.
 » Il ne possédait qu'un petit bien chargé
 » de redevances au Seigneur ; & depuis
 » long-tems il ne les avait pas payées.
 » M. Helvétius , en achetant la Terre ,
 » achetait aussi les droits sur les sommes
 » qu'on devait à Voré. Les gens d'affai-
 » res , pour faire leur cour au nouveau
 » seigneur , ne manquèrent pas d'exiger

88 MERCURE DE FRANCE.

» avec rigueur tout ce qui lui était dû. Il
» était arrivé depuis quelques jours, lorsqu'on lui annonça M. de Vasseconcelle.
» Celui-ci dit à M. Helvétius que l'état
» de ses affaires ne lui avait pas permis,
» depuis plusieurs années, de payer ce
» qu'il devait au Seigneur de Voré; qu'il
» n'était pas en état dans ce moment de
» donner le tout; mais qu'il s'engageait
» pour l'avenir à payer exactement l'année
» courante & les arrérages d'une année.
» Il ajouta que si on exigeait davantage,
» & si on continuait les procédures,
» on le ruinerait sans ressource. Il pria
» M. Helvétius de donner ordre à ses gens
» d'affaires de cesser leurs poursuites. Je
» fais, lui dit M. Helvétius, que vous
» êtes un galant homme, & que vous n'êtes
» pas riche. Vous me payerez à l'avenir
» comme vous le pourrez; & voici
» un papier qui doit empêcher mes gens
» d'affaires de vous inquiéter. Il lui donna
» une quittance générale. M. de Vasseconcelle se jette à ses genoux en s'écriant : Ah ! Monsieur, vous sauvez la
» vie à ma femme & à cinq enfans. M.
» Helvétius le relève en l'embrassant, lui
» parle avec l'intérêt le plus noble & le
» plus tendre, & lui fait accepter une

» pension de 1000 liv. pour élever ses
» enfans.

» Si les fermiers effuyaient quelque
» perte, si l'année n'était pas féconde, il
» leur faisait d'abord des remises, & sou-
» vent leur donnait de l'argent. Il avait
» fixé dans ses terres un chirurgien, hom-
» me de mérite. Il avait établi une phar-
» macie bien fournie de tout, & dont les
» remèdes étaient distribués à tous ceux
» qui en avaient besoin. Dès qu'un payfan
» tombait malade, il recevait de la viande,
» du vin, & tout ce qui convenait à son
» état. M. Helvécius allait le voir sou-
» vent, il le consolait, il avoit soin qu'il
» fût bien servi; quelquefois il le servait
» lui-même. Il avait une manière assez
» sûre de terminer les procès; il payait
» d'abord le prix de la chose contestée. Il
» était l'ami zélé & attentif du petit nom-
» bre de payfans qui montraient des
» mœurs & de la bonté; il était flatté
» d'avoir pour convives des vieillards,
» des femmes décrépites qui avaient toute
» la grossièreté de leur état, mais qui
» étaient justes & faisaient du bien.

» Il a fait souvent jouir ses amis d'un
» spectacle délicieux, celui de son arrivée
» à la campagne. Femmes, vieillards,

90 MERCURE DE FRANCE.

» enfans venaient l'entourer , l'embrasser,
» poussaient des cris & versaient des lar-
» mes de joie. A son départ, son carrosse
» était long-tems suivi de ses vassaux ou
» seulement de ses voisins.

» Il excitait le travail dans routes ses
» terres ; & il voulait exciter l'industrie à
» Voré , parce qu'elle pouvait seule don-
» ner aux habitans une aisance que leur
» refuse la stérilité du terrain. Il essaya de
» faire faire du point d'Alençon. Mais
» jusqu'à présent cet essai n'a pas réussi ;
» il a été plus heureux dans une autre en-
» treprise. Après avoir été trompé par des
» agens infidèles, ou peu intelligens , il
» a enfin établi une manufacture de bas
» au métier qui fait de jour en jour de
» nouveaux progrès.

» Il passait toutes ses matinées à médi-
» ter & à écrire. Le reste du jour , il cher-
» chait de la dissipation. Il aimait la chasse ;
» mais , pour la rendre plus agréable , il
» n'imaginait pas d'y multiplier le gibier.
» Il est vrai qu'il n'aimait pas à le voir
» détruire par d'autres que par lui. Cepen-
» dant il étoit entouré de braconniers. Il
» fit faire des défenses sévères ; mais les
» gardes, qui le connaissaient, ne portaient
» pas fort loin la sévérité. Un jour , un

» paysan vint chasser jusques sous les fe-
 » nêtres du château. M. Helvétius en fut
 » irrité, & ordonna que cet homme fût
 » veillé de près, & arrêté à la première
 » occasion. Dès le lendemain on lui amè-
 » ne le coupable. M. Helvétius fort en co-
 » lère, se lève & court au chasseur que
 » deux gardes traînaient dans la cour du
 » château. Après l'avoir regardé un mo-
 » ment : mon ami, lui dit-il, vous avez
 » de grands torts avec moi : si vous aviez
 » besoin de gibier, pourquoi ne m'en
 » avoir pas demandé ? je vous en aurais
 » donné. Après ce peu de mots, il fit ren-
 » dre la liberté au paysan, & lui fit don-
 » ner du gibier.

» Cependant Mde Helvétius, indignée
 » de l'insolence des braconniers, assurait
 » son mari que tant qu'il ne les punirait
 » pas, ils continueraient leurs chasses. Il
 » en convint & promit d'user de rigueur.
 » Il ordonna à ses gardes de faire payer
 » l'amende à quiconque tirerait sur ses
 » terres, & de le désarmer. Peu de jours
 » après ces ordres, ils arrêtent un paysan
 » qui chassait, lui ôtent son fusil, & le
 » conduisent en prison, dont il ne sortit
 » qu'après avoir payé l'amende. M. Hel-
 » vétius, informé de cette aventure, va

92 MERCURE DE FRANCE.

» trouver le paysan , mais en secret , dans
 » la crainte d'effuyer les reproches de
 » Mde Helvétius. Après avoir fait pro-
 » mettre à ce braconnier qu'il ne parlerait
 » pas de ce qu'il allait se passer entr'eux ,
 » il lui paye le prix de son fusil & lui rend
 » la somme à laquelle l'amende & les
 » frais pouvaient se monter. Mde Hel-
 » vétius, de son côté , n'était pas tran-
 » quille. Elle disoit à ses enfans : Je suis
 » la cause que ce pauvre homme est ruiné :
 » c'est moi qui ai excité votre père à faire
 » punir les braconniers. Elle se fait con-
 » duire chez celui qui lui faisait tant de
 » pitié ; elle demande à quoi se monte la
 » somme de l'amende & des frais , & le
 » prix du fusil. Elle paye le tout , & le
 » paysan reçut l'argent sans manquer au
 » secret qu'il avait promis à M. Helvé-
 » tius. »

Nous ne citerons du poëme que le mor-
 ceau qui le termine. Elidor & Netzanire,
 unis par le penchant le plus tendre, déplo-
 rent les malheurs de l'Univers ravagé par
 Ariman, génie malfaisant, & l'ennemi du
 bonheur ; ils se consolent par l'amour &
 par la vertu.

Quel spectacle d'horreur ! s'écriait Elidor ;
 Tout change , tout périt : mais nous vivons encor.

Nous vivons , nous aimons : ô Puissance cé-
leste !

Tu me conserves tout ; Nerzanire me reste ;
Entier à mon amour dans ce palais de fleurs ,
Dont l'art & le plaisir ont mêlé les couleurs ,
J'oublie & les mortels , & leurs maux & moi-
même.

Il n'est point de douleur près de l'objet qu'on
aime.

Je mêle tour-à-tour, sur ces lits odorans ,
Les voluptés de l'ame aux voluptés des sens.
Jure-moi , quand la mort à la suite de l'âge ,
S'approchant à pas lents de ce paisible ombrage ,
Dans la tombe avec toi viendra m'ensevelir ,
Qu'elle me surprendra dans les bras du plaisir.
De cet espoir si doux ton amour est le gage ;
Goûtons-le. Tu le fais , lui répond Nerzanire ;
Pour toi , jusqu'à ce jour , j'ai vécu , je respire.
L'Univers ne m'est rien. Hélas ! pour mon bon-
heur ,

Je n'ai rien désiré qu'un désert & ton cœur.
Mon ame , pour toi seul , à l'amour accessible ,
Au malheur des humains n'en est que plus sensi-
ble.

Il semble que l'amour dont mon cœur est ému ,
Exalte encore en moi l'amour de la vertu.
Tu vois de toutes parts la terre ravagée.
Ah ! mon cher Elidor , elle n'est point vengée.

94 MERCURE DE FRANCE.

Du Dieu que nous servons renversant les autels
Ariman à son joug a soumis les mortels.
Sa rage en cet instant qui paraît adoucie ,
Pour les rendre au malheur les rappelle à la vie.
Des vices qu'il inspire il a fait leurs bourreaux ;
Il veut que chacun soit l'artisan de ses maux ;
Pour les multiplier , il laisse à l'ignorance ,
Le soin de féconder leur funeste semence.
Du pouvoir d'Ariman affranchis les humains :
Que leurs indignes fers soient brisés par tes mains ;
Il faut par ta présence adoucir leurs misères ,
Secourir les mortels ; ces mortels sont nos frères.
Sois pour eux sur la terre un Dieu consolateur.
Pour t'éloigner de moi s'il en coûte à ton cœur ,
Crois qu'il en coûte au mien , & sois sûr que d'avance ,
J'éprouve en ce moment tous les maux de l'absence.
Mais n'importe , je veux qu'en mon cœur agité ,
L'amour quelques instans cède à l'humanité.

Histoire de la Maison de Bourbon , par
M. Deformaux , historiographe de la
Maison de Bourbon , bibliothécaire de
S. A. S. Mgr le Prince de Condé ,
Prince du Sang , de l'Académie royale
des inscriptions & belles - lettres , des
Académies de Dijon & d'Auxerre , vol.

DECEMBRE. 1772. 95

in-4°. ; de l'imprimerie royale. A Paris, chez Monory libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Française.

On ne publie encore que le premier volume de cette histoire. Dans un discours préliminaire qui peut lui servir d'introduction, l'historiographe nous offre un tableau de la gloire & de la majesté de la Monarchie Française très-propre à entretenir notre juste vénération pour l'auguste Famille qui a le plus contribué à la prospérité de cette Monarchie. Nous détacherons quelques traits de ce tableau. Ils ne peuvent manquer d'intéresser un peuple qui s'est toujours signalé par son rendre & inviolable attachement pour ses Rois. La Monarchie Française si ancienne, si auguste, fondée en 480, n'a été gouvernée depuis treize siècles que par trois dynasties. L'historien nous trace ici le caractère distinctif de ces dynasties. Robert *le Fort* fut le chef de la troisième. L'origine de ce héros a exercé un grand nombre de savans. Les uns le font descendre de l'immortel Witikind, qui défendit si long tems sa patrie opprimée par les armes de Charlemagne; d'autres lui donnent pour ayeux les Rois de Lombardie; ceux-

96 MERCURE DE FRANCE.

ci soutiennent qu'il étoit fils d'un Prince Saxon, Comte des Ardennes; ceux-là font remonter son origine à St Arnoul, maire du palais des Rois d'Austrasie, & depuis Evêque de Metz, qui fut la tige de la seconde branche de nos Rois. Il en est enfin qui prétendent, avec plus de vraisemblance, que Robert le Fort descendoit des anciens Ducs de Bavière de la Maison des Welchs. Au reste, que Robert soit issu des Comtes d'Ardenne, des Rois de Lombardie ou de Saxe, de la seconde branche de nos Rois ou des anciens Ducs de Bavière, il est constant qu'il passoit pour un Prince dont la haute origine se perdoit dans la nuit des siècles. C'est de lui & de Ranulphe, Duc de Guienne, qu'un auteur contemporain disoit, & *inter primos ipsi priores*. Mais, ajoute l'historien, quelque illustre que fût la naissance de Robert le Fort, est-il rien qui ait jamais approché de la gloire & de l'éclat de sa postérité? Les Arsacides, si renommés dans l'histoire ancienne, n'ont régné sur les Parthes que quatre cens soixante quatorze ans; les Seleucides en Syrie, les Lagides en Egypte, ont disparu après trois siècles de splendeur; les Sassanides, ces puissans monarques de la Perse, après avoir lutté quatre siècles

siècles contre les Romains, succombèrent sous les armes victorieuses des Arabes; il faut remonter jusqu'aux annales les plus reculées de la Chine, pour trouver une race qui puisse entrer en comparaison avec celle de Robert le Fort. La race Chinoise, qui est connue sous le nom de *Chéva* ou de *Chew*, commença à régner onze cens vingt-deux ans avant l'Ere Chrétienne; elle a donné 35 Monarques dans l'espace de huit cens soixante-treize ans : mais outre que la Chine, dont cette famille a porté le sceptre, étoit beaucoup moins étendue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, l'ancienne histoire de cet empire est elle appuyée de monumens certains & dignes de foi ? On ne la croit guère moins fabuleuse que celle des Chaldéens, des Egyptiens & de tous les peuples qui se vantent de la plus haute antiquité. Le parallèle des Maisons qui règnent aujourd'hui en Europe avec la Maison de France, seroit plus plausible; la plûpart ont porté le sceptre plus longtemps que les dynasties qui ont fleuri avant l'établissement du Christianisme; elles ont donné de plus grands & de meilleurs Rois; mais les plus illustres de ces Maisons ne sont sorties de la nuit des tems, que lorsque celle de France remplissoit

98 MERCURE DE FRANCE.

déjà le premier trône de l'Europe. Haute antiquité, illustration inouïe, grandes actions, conquêtes mémorables, établissemens sages & magnifiques, tout concourt à établir la grandeur & la prééminence de cette auguste Race. La plupart des Rois de la troisième dynastie, braves, humains, bienfaisans, éclairés, politiques, législateurs, protecteurs nés des Rois malheureux, des arts & des sciences, ont été les pères de la patrie & les ornemens de l'Univers.

Un ancien disoit, *c'est un Dieu qui a inspiré la légion aux Romains* : Ne pourroit on pas dire à plus juste titre, c'est un Dieu qui a inspiré aux Francs la loi salique, cette loi fondamentale & sacrée, en vertu de laquelle la Nation Françoisse est peut-être la seule Nation de l'Univers qui puisse se vanter de n'avoir jamais obéi qu'à ses concitoyens ? Tel est l'heureuse constitution de l'Etat, que la Maison de France, dominante dans son chef depuis plus de 800 ans, ne peut être soumise à aucune famille nationale ou étrangère, sans le renversement de toutes les loix divines & humaines : *Nil majus generatur ipso, nec viget quidquam simile aut secundum.* Ce n'est pas seulement à la patrie que la

DECEMBRE. 1772. 99

race de Robert *le Fort* a donné des Rois; elle a rempli & remplit encore les premiers trônes de l'Europe. On compte aujourd'hui, parmi ses descendans, en y comprenant Eudes & Robert, qui ont régné avant Hugues Capet, trente-cinq Rois de France, vingt-trois Rois de Portugal, treize Rois de Sicile, onze Rois de Navarre, quatre Rois d'Espagne & des Indes, quatre Rois de Hongrie, de Croatie & d'Esclavonie, deux Rois de Pologne, un Roi d'Ecosse; sept ou huit Empereurs de Constantinople; & près de cent Ducs de Bourgogne, de Bretagne, d'Anjou, de Lorraine, de Bourbon & de Brabant, qui ne le cédoient en puissance & en éclat, qu'aux Têtes couronnées; quatre Princesses du Sang ont porté les sceptres de Hongrie, de Pologne, de Navarre & des Pays Bas, dans les Maisons de Luxembourg, de Jagellon, d'Arragon & d'Autriche; enfin plusieurs Familles vassales & sujettes de la Maison de France ont régné en Angleterre, en Castille, en Ecosse, en Chypre, à Jerusalem, à Naples & à Constantinople : *Tu regere Imperio populos, ó Galle, memento.* Mais de toutes les branches de cet arbre fécond qui a ombragé presque tous les trônes de l'Europe, nulle

E ij

100 MERCURE DE FRANCE.

n'a été plus fertile en Héros & en grands Rois que celle de Bourbon : c'est aux Bourbons que la France , depuis près de deux siècles , doit son éclat , ses succès & sa prospérité.

L'historien , pour donner une juste idée du génie & de la valeur , ainsi que des travaux & de la fortune de Rois Bourbons , nous fait jeter les yeux sur la France gouvernée par les Rois Valois , & la France gouvernée par Henri IV & ses successeurs : quel étonnant contraste ! d'un côté , on voit une nation brave & belliqueuse , mais pauvre , ignorante , inquiète , indocile , sans arts , sans industrie , sans commerce & sans manufactures , aussi accoutumée aux guerres intestines qu'aux guerres étrangères ; des Rois , à la vérité intrépides & généreux , mais presque tous malheureux & imprudens ; de l'autre on admire une Nation sensible à l'honneur & à la vraie gloire , fidelle , appliquée , active , infatigable , pleine de douceur & d'aménité , non moins illustre dans les arts que redoutable les armes à la main ; des maîtres magnanimes , éclairés & bien-faisans. Si l'acquisition d'une ville , située sur la frontière d'un puissant état , lui est plus avantageuse que la conquête d'une

province ou même d'un royaume éloigné, que ne doit on pas aux Monarques qui ont réuni à la couronne, les comtés de Foix & d'Armagnac ; les provinces de Rouergue , de Périgord , de Bigorre , de la Basse - Navarre , de Béarn , de Bresse , de Roussillon , d'Artois ; une partie de la Flandre , du Hainault , du Cambresis , de Luxembourg , l'Alsace entière , la Franche-Comté , la Lorraine & le Barrois ? A la gloire d'avoir aggrandi d'un tiers la Monarchie , les Bourbons en ont ajouté une autre plus solide , celle de l'avoir embellie , policée & éclairée. Si l'on y voit aujourd'hui une capitale , de grandes villes , des arséniaux , des ports , des forteresses , des canaux , de grands chemins , des ponts , des temples , des palais & des monumens de toute espèce , dignes de la grandeur & de la magnificence des Romains ; si les plaisirs dont nous jouissons aujourd'hui sont plus nobles , plus variés , plus touchans , que ceux même de nos anciens Monarques ; si de tous les pays du monde , la France est celui où les sages desirer le plus de vivre à cause des charmes inexprimables de la société ; à qui devons - nous ce bonheur si rare , & dont peut-être ne sentons-nous pas assez

102 MERCURE DE FRANCE.

le prix , si ce n'est aux Rois Bourbons , protecteurs des arts qui diminuent le poids & adoucissent l'amertume de la vie ?

« En travaillant à la félicité de leurs
» sujets , ces héros , continue l'historien ,
» sont devenus les bienfaiteurs du genre
» humain : les arts encouragés & perfec-
» tionnés en France , sous leurs auspices
» se sont communiqués à toutes les Na-
» tions voisines , & ont reflué jusqu'aux
» extrémités du Nord & de l'Amérique ;
» les découvertes en tout genre & les
» connoissances se sont multipliées , les
» mœurs se sont adoucies ; la férocité ,
» l'esprit de faction & d'audace , les grands
» crimes , le brigandage , les révolutions
» sanglantes , fruits amers & terribles de
» l'ignorance & du fanatisme , ont moins
» souillé & déshonoré l'histoire des Na-
» tions ; les devoirs ont été mieux con-
» nus , les loix & les trônes plus respec-
» tés , le genre humain a enfin respiré :
» heureux , si le caractère de sagesse qu'on
» voit briller aujourd'hui chez presque
» tous les Souverains de l'Europe , pouvoit
» achever de leur deffiller les yeux & les
» détourner de ces guerres trop fréquen-
» tes & trop inutiles qui désolent notre

» hémisphère. L'un des plus grands spec-
 » tacles de l'histoire est cette heureuse
 » époque, qui commence à Henri IV &
 » s'étend jusqu'à nos jours. Les annales
 » anciennes & modernes n'en vantent
 » point de plus mémorable & de plus di-
 » gne des regards de la postérité : tout
 » contribue à son éclat ; la grandeur & la
 » variété des monumens, la sagesse des
 » loix, les meilleures institutions, la
 » magnificence & l'utilité des établisse-
 » mens, cette excellente forme de police,
 » si capable d'assurer l'ordre & la paix de
 » la société, les progrès des lumières &
 » de la raison ; enfin, la durée des règnes
 » de Louis XIV & de Louis XV, dont
 » les fastes des Nations n'offrent aucun
 » exemple. Louis XIV a porté la couron-
 » ne pendant soixante-douze ans ; il a vu
 » renouveler trois générations d'hom-
 » mes & de Rois ; son auguste successeur
 » est entré dans la cinquante-septième
 » année de son règne, & si le Ciel exauce
 » les vœux de ses sujets & de tous les
 » peuples qui connoissent le prix de la
 » bonté, il deviendra le plus ancien des
 » hommes, comme il l'est déjà des Rois.
 » Un nouveau lustre s'est répandu sur cet-
 » te Maison chérie du ciel & de la terre.

E iv

» L'Espagne, l'Amérique Méridionale,
 » les Deux - Siciles, Parme & Plaisance,
 » l'île de Corse, sont devenues le patri-
 » moine des Bourbons; les maîtres & les
 » pères de tant de Nations, plus unis enco-
 » re par les liens d'une estime réciproque
 » que par ceux du sang, ont jeté les fon-
 » demens du bonheur public, par un pacte
 » de famille, dont l'objet est de main-
 » tenir la paix & la concorde dans l'Euro-
 » pe Chrétienne. »

L'historien, après nous avoir ainsi tracé
 en peu de mots les exploits immortels des
 Bourbons, depuis qu'en vertu des loix
 fondamentales de l'Etat, ils ont été appelés
 à la couronne, rappelle à notre mémoire
 les Princes de cette Maison qui ont bien
 mérité de la patrie. C'est l'histoire de ces
 grands hommes, trop peu approfondie,
 trop noyée jusqu'ici dans les histoires gé-
 nérales, que M. Deformeaux entreprend
 de donner au Public. L'historiographie
 s'attachera non-seulement à décrire leurs
 exploits, mais encore à développer leur
 caractère, leur génie, leurs vertus & leurs
 défauts; il n'avancera rien sans citer les
 sources, & rappellera toutes les anecdotes
 intéressantes, qui paroîtront dignes de foi.
 Voici le plan qu'il s'est proposé de suivre

afin de répandre dans cet ouvrage, tout l'ordre & toute la clarté dont il est fufceptible. Après avoir préfenté la gencalogie de l'augufte Maifon, il entre dans le détail; chaque vie d'un chef des Bourbons forme un article, fous lequel l'hiftorien rappelle les actions des Princes collatéraux qui ont vécu dans le même tems. Il y joindra les exploits des bâtards, dont plufieurs, à force de courage & de fervice, fe font élevés aux premières dignités de l'état. L'ouvrage eft divifé en deux parties; la première comprend l'hiftoire de la Maifon depuis faint Louis, père des Bourbons, jufqu'à Henri IV, affermi fur le trône par la paix de Vervins; cette époque renferme l'efpace de trois cens ans. La feconde partie eft confacrée aux branches de Bourbon-Condé, de Bourbon-Conti & de Bourbon-Soiffons, collatérales de la branche régnante, depuis Henri II, prince de Condé, jufqu'à nos jours. On voit donc qu'il ne s'agit point ici des Rois de la Maifon de Bourbon; leur hiftoire devient celle de France, d'Efpagne, de Naples & de Parme.

Le premier volume de l'hiftoire de la Maifon de Bourbon, qui vient d'être publié, eft orné de gravures exécutées par

E v

les meilleurs artistes. Ce volume va jusqu'à l'année 1447. L'historiographe s'est élevé au ton de son sujet, & n'a rien négligé pour rendre son ouvrage digne de fixer les regards de notre auguste Monarque bien aimé, qui a bien voulu en accepter la dédicace.

Connoissances préliminaires de la Géographie, dédiée à la jeune Noblesse de Bretagne; un vol. in-8°. de 232 p. sans l'épître dédicatoire, un avis à la jeune Noblesse, & l'avertissement; par M. Dubour Leval, géographe, maître de mathématiques & d'hydrographie à Rennes, chez la V. Vatar; prix, 2 liv. 10 s. broché, & 3 liv. rel.

Les ouvrages ordinaires de géographie commencent par quelque traité de la sphère, indiquent les noms des lieux en les accompagnant plus ou moins de divers traits d'histoire : celui-ci traite d'abord des principes de mathématiques, qui servent de fondement à cette science, qui, proprement dite, ne consiste qu'en cinq choses, le nom de chaque lieu, sa figure, son étendue, sa situation & sa distance, auxquelles on peut ajouter l'art de représenter ces lieux sur les globes &

les cartes & celui de s'y conduire par leur secours & celui des autres & de la boussole ; ce qu'on trouve de plus dans les traités de géographie appartient à l'histoire qu'on a toujours mêlée avec la géographie, sous prétexte d'en écarter la sécheresse ; mais l'auteur prétend que cet usage nuit beaucoup au progrès de la géographie dont il veut qu'on soit instruit avant de passer à l'histoire, & il dit dans l'avertissement que les jeunes gens, plus frappés des faits que des lieux, ne retiennent de ceux-ci tout au plus que le nom. Une expérience de dix-sept années lui a toujours confirmé cette vérité dans les occasions où sa complaisance pour le préjugé l'a contraint de s'y accommoder.

Le chapitre trois de cet ouvrage qui en contient sept autres, traite des ordres d'architecture & des fortifications, assez pour faire comprendre la magnificence ou l'importance des édifices & des places dont on doit lire la description.

Cet ouvrage est aussi des plus utiles à ceux qui se destinent à la navigation.

Le chapitre premier traite des raisons & proportions, & de la racine quarrée ; on y suppose que les étudiants savent les quatre premières règles de l'arithmétique.

168 MERCURE DE FRANCE.

Le chapitre second, de la géométrie, des tables, des logarithmes, de la trigonométrie.

Le chapitre quatre, du monde en général, de la terre, de l'eau, de l'aiman, de l'atmosphère, des météores, de la lumière, du feu, du ciel.

Le chapitre cinq, de la sphère céleste, du mouvement propre du soleil avec les tables de ce mouvement, & leur usage; du mouvement de la lune, du nombre d'or, & de l'épacte; du cycle solaire & de la lettre dominicale; des éclipses du soleil & de la lune; des taches du soleil, de la lune & des autres planètes, des comètes, des étoiles, tables des constellations & moyens de les connoître, tables de l'ascension & de la déclinaison des principales étoiles, & leur usage; usage de la sphère armillaire; du globe artificiel céleste, du planisphère, des cartes célestes.

Chapitre six, du mouvement de la terre; usage de la sphère de Copernic; table de la grandeur, de la distance & de la révolution des planètes & méthode de déterminer cette distance.

Chapitre sept, du globe terrestre considéré mathématiquement; table de la longueur des degrés de longitude sur dif.

férens parallèles , des climats , des habitans de la terre considérés par la diversité des ombres , par leur situation respective par rapport aux points cardinaux ; usage du globe terrestre artificiel ; questions astronomiques résolues par le calcul.

Chapitre huit , de la géographie , des cartes géographiques , méthode de les construire , des mesures , usages des cartes , des parties de la terre & de l'eau , de l'Europe , de l'Asie , de l'Afrique , de l'Amérique , des parties de l'eau , du flux & reflux de la mer , des îles , des presqu'îles , des isthmes , des détroits , des écueils , des gouffres , des courans , des dunes & falaises , des bancs , des montagnes , des caps , des mines , des cavernes , précipices & abîmes ; des forêts , des déserts , des lacs , des fontaines , des fleuves , des torrens , des canaux , des digues ; les villes capitales , connoissances préliminaires de la France ; de la Bretagne ; avec une table de la longitude & de la latitude des principales villes du monde ; une table de l'établissement des marées dans les principaux ports , & la manière d'en déterminer l'heure pour chaque jour , & une table des courans & des vents réglés.

110 MERCURE DE FRANCE.

Comme ce traité finit où commencent les autres ouvrages de ce genre, il doit être étudié le premier, & il est impossible d'ignorer les principes qu'il contient, & se flatter de savoir la géographie d'une manière raisonnée.

Le Guide de la Correspondance, contenant l'ordre général du départ & de l'arrivée des couriers des postes, dans toutes les principales villes de France & du pays étranger; au moyen duquel on peut facilement connoître, en quelque ville que l'on soit, les jours & heures du départ des lettres, & ceux de leur arrivée au lieu de leur destination : présenté à MM. les Administrateurs généraux des postes & messageries de France. Ouvrage utile & nécessaire à tous Banquiers, Négocians, &c. & généralement à toutes les personnes qui sont en commerce de lettres. Par M. Guyot, de la Société littéraire militaire, & directeur général au bureau général des postes; volume in 4°. de 74 planches gravées en taille douce. On y a joint la carte de France, dressée avec la plus grande exactitude, à l'usage du Guide des lettres; Prix, relié en carton proprement, 15 liv. A Paris,

DECEMBRE. 1772. 111

chez J. P. Costard, libraire, rue St Jean-
de Beauvais.

Les tables du départ & de l'arrivée des lettres dans les principales villes du royaume de France, que cet ouvrage présente, sont dressées avec beaucoup de soin, d'exactitude & de netteté ; elles doivent être jointes au *Dictionnaire des Postes*, publié par le même auteur. Ces deux ouvrages réunis mettront le Public, & particulièrement les Négocians, en état d'entretenir entre eux une correspondance plus réglée & mieux suivie, & de profiter de plus en plus de l'avantage qu'ils peuvent retirer de l'ordre, de la célérité & de l'exactitude établis pour le service des postes.

L'Evangile analysé, selon l'ordre historique de la concorde, avec des dissertations sur les lieux difficiles, 4 vol. in-12. Les actes des Apôtres & les épîtres de St Paul analysés; 4 vol. in-12. en tout 8 vol. A Toulouse, chez Duplex & Laporte, libraires acquéreurs du fonds de feu M. Birosse, rue St Rome, à la Bible d'or.

Ces différens ouvrages, dont il s'est fait

712 MERCURE DE FRANCE.

plusieurs éditions, sont du P. M. Mauduit, Prêtre de l'Oratoire, mort en 1709. L'auteur, dans le premier ouvrage, ne fait point l'analyse de chaque Évangéliste, mais celle de la concorde, & entre les concordes il a choisi celle qu'Antoine Arnaud publia en 1654.

Le Père Mauduit regardoit l'analyse comme la voie la plus avantageuse pour expliquer la doctrine de St Paul & des autres Apôtres dont il nous reste des écrits raisonnés. L'auteur établit d'abord la question dont il s'agit dans chaque épître; il distingue après cela les preuves, il en tire les conséquences: il propose ou développe les objections & fournit les réponses.

Oraisons choisies de Cicéron, traduction revue par M. de Wailly, avec le latin à côté, sur l'édition de M. l'Abbé Lallemant, & avec des notes; 3 vol. in-12. A Paris, chez J. Barbou, rue des Mathurins.

M. de Wailly, auteur d'une grammaire françoise très-estimée, bien persuadé que le premier mérite d'une traduction, destinée principalement à ceux qui veulent se perfectionner dans l'étude des langues, est

d'être exacte, fidelle & précise, n'a rien négligé pour donner ces qualités à la traduction que Villefort avoit faite des oraisons de Cicéron. Il n'y a presque point de pages de cette version où M. de Wailly n'ait fait des changemens propres à faciliter aux jeunes gens l'intelligence du texte.

Ces trois volumes d'oraisons choisies renfermoient autre fois les *Catilinaires*. L'éditeur les a retranchées, & y a substitué les oraisons de Cicéron contre *Cecilius*, pour sa maison, & la première *Philippique*. Il s'est porté d'autant plus volontiers à faire ce changement, que ces *Catilinaires* ont été traduites par l'Abbé d'Olivet, dont les traductions sont généralement estimées. Ces *Catilinaires* & les *Philippiques* de Demosthènes forment un quatrième volume qui se joint aux trois premiers, & ces quatre volumes se vendent 12 liv. reliés en veau.

Le *Cornelii Screvelii Lexicon græco-latium*, &c. se trouve à l'adresse ci-dessus. Le même libraire a mis sous presse une nouvelle traduction de *Justin* avec le texte à côté, par M. l'Abbé Paul qui a donné il y a deux ans, une traduction estimée du *Velleius Paterculus*, volume in 12. chez Barbou.

114 MERCURE DE FRANCE.

Coutumes des Duché, Bailliage & Prevôté d'Orléans, & ressorts d'iceux ; avec une introduction générale auxdites coutumes, & des introductions particulières à la tête de chaque titre, corrigées & augmentées, dans lesquelles les principes des matières contenues dans le titre, sont exposés & développés. Le texte est accompagné de notes. Par M. Pothier, conseiller au présidial d'Orléans; vol. in-4°. Prix, 15 liv. relié. A Paris, chez Debure père, libraire, quai des Augustins; à Orléans, chez la V. Rouzeau-Montaut, imprimeur du Roi.

Cet ouvrage sur la Coutume d'Orléans fut publié pour la première fois en 1760, en deux volumes in-12. Il y a dans cette nouvelle édition des introductions utiles, & qui peuvent tenir lieu de traités sur la matière qui fait l'objet de chaque titre.

L'éloge historique de l'auteur, mort au mois de Février 1772, à l'âge de 73 ans, est placé à la tête de l'ouvrage. M. Pothier consacra toute sa vie à l'étude de la jurisprudence. Un goût particulier le porta d'abord vers le droit Romain. Il le posséda même à fond, & il fut à cet égard un des plus sçavans jurisconsultes du

royaume. La chaire de professeur en droit François de l'Université d'Orléans étant venue à vacquer en 1749, M. Pothier fut choisi par M. le Chancelier d'Aguesseau, pour remplir cette place, sans l'avoir demandée ; & depuis ce tems il s'attacha particulièrement à cette partie du droit. Il y avoit déjà plusieurs années qu'il avoit établi chez lui une conférence de droit, qui s'y tenoit toutes les semaines, & à laquelle assistoient plusieurs jeunes conseillers & avocats pour s'instruire & se perfectionner dans la science des loix ; mais, devenu professeur en droit françois, il voulut ranimer encore de plus en plus l'étude du droit, en établissant tous les ans un prix pour celui des étudians qui se distingueroit le plus dans un exercice sur le droit françois, & un autre prix destiné pour un exercice sur le droit romain ; ce prix étoit une médaille d'or de la valeur d'environ cent francs, tant pour l'exercice du droit françois que pour celui du droit romain. Il avoit aussi établi des médailles d'argent de même forme & de même grandeur pour ceux qui, après le premier, se distinguoient dans les mêmes exercices.

On pourroit être étonné que M. Pothier, occupé comme il l'étoit par le tra-

116 MERCURE DE FRANCE.

vail de sa chaire, & par l'exercice de ses fonctions de juge, & distrait continuellement par des visites de personnes, qui venoient à chaque instant le consulter, ait pu trouver un tems suffisant pour travailler aux ouvrages qui sont sortis de sa plume. Les seules réponses aux questions qu'on lui proposoit par écrit de toutes parts, auroient été capables d'occuper en entier tout autre que lui; car il avoit un grand commerce de lettres: on étoit même sûr d'avoir une réponse de lui quand on lui écrivoit; & il est impossible que ces lettres ne lui aient fait perdre un tems considérable. Mais il avoit une mémoire étonnante & une grande facilité de travail; & avec cela un tel amour pour la jurisprudence, qu'on ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir que de lui proposer des questions à ce sujet. Toujours prêt à répondre sur celles qu'on vouloit lui proposer, il les écoutoit avec patience; &, quoiqu'il s'exprimât souvent avec difficulté, il avoit l'art de rendre ses réponses sensibles & à la portée de tout le monde, de manière que l'on devenoit presque jurisconsulte avec lui.

On a donné à la suite de cet éloge historique, les titres des différens traités que

DECEMBRE. 1772. 117

M. Pothier a publiés, & de ceux qui se sont trouvés en manuscrit après sa mort.

Le libraire ci-dessus nommé vient de publier les *Traités de la possession & de la prescription* par ce jurisconsulte ; vol. in-12. M. Pothier examine dans un premier chapitre la nature de la possession, ses différentes espèces & ses différens vices. Il fait voir dans un second chapitre qu'on ne peut par la seule volonté, ni par le seul laps de tems, se changer à soi-même le titre & la qualité de sa possession. Le troisième chapitre traite des choses qui sont susceptibles ou non de possession & de la quasi-possession ; & de celles qui ne sont pas susceptibles de possession. Le quatrième chapitre a pour objet la manière dont s'acquiert la possession, la manière dont elle se retient, & les personnes par lesquelles nous pouvons l'acquérir & la retenir. Il est question dans le cinquième chapitre, des différentes manières dont se perd la possession ; & dans le sixième & dernier, des droits & des actions qui naissent de la possession.

Le Mentor moderne, ou instructions pour les garçons, & pour ceux qui les élèvent, en 12 vol. in-12. par Madame

118 MERCURE DE FRANCE.

le Prince de Beaumont. A Paris, chez
Claude Hérissant, imprimeur-libraire,
rue Neuve Nôtre-Dame.

On ne publie encore que les quatre premiers volumes de ces instructions. Ils répondent à l'objet que s'est proposé M^{de} le Prince de Beaumont, de procurer aux instituteurs de la jeunesse une méthode qui facilite l'instruction & la rende moins sèche & moins rebutante pour les enfans. Il est un art de se plier au génie des écoliers & de simplifier l'étude, & l'auteur du *Mentor moderne* nous offre des exemples de cet art dans différens genres. Les père & mère doivent prendre d'autant plus de confiance dans les conseils de cette sage institutrice, que ces conseils sont le fruit de quarante années d'expérience couronnées du succès.

Code de Médecine militaire pour le service de terre ; ouvrage utile aux officiers, nécessaire aux médecins des armées & des hôpitaux militaires, en trois parties. La première traite de la santé des gens de guerre ; la seconde, des hôpitaux militaires ; & la troisième, des maladies des gens de guerre. Par M.

Colombier, docteur - régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, membre de celle de Douay & de Rheims, ancien chirurgien-major du régiment de Commissaire - Général de la Cavalerie. A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue St Jean de-Beauvais ; 5 vol. in-12.

Aujourd'hui que les expériences & les observations se sont multipliées, des médecins amis de l'humanité, ont recueilli celles qui pouvoient être utiles aux différentes classes de citoyens, & les ont publiées. La Médecine militaire a aussi occupé la plume des gens de l'art ; mais il manquoit un traité qui rassemblât tout ce qui concerne l'homme de guerre considéré dans l'état de santé ou de maladie. Le *Code de Médecine militaire* remplit cet objet, & quoique ce code soit très abrégé, il est de tous les écrits relatifs à la santé des gens de guerre, le plus étendu & le plus détaillé. Il est écrit avec beaucoup de méthode & de clarté. Il contient d'ailleurs plusieurs observations particulières à l'auteur. Ces observations sont appuyées sur des faits qui ne sont point inconnus aux officiers, & que M. Colombier, qui

120 MERCURE DE FRANCE.

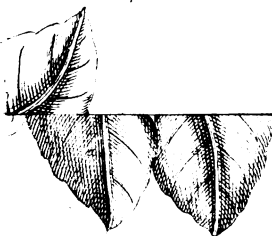
s'est trouvé dans les différentes positions qu'il décrit, a lui-même suivis avec les lumières que donnent les connoissances & la pratique de la médecine. Cet ouvrage, instructif pour les gens de l'art, sera également utile aux officiers chargés par devoir de veiller sur la santé de leurs soldats. Une malheureuse expérience ne leur a déjà que trop appris que les maladies détruisent encore plus de gens de guerre que les armes des ennemis.

Histoire de Photius, Patriarche schismatique de Constantinople, suivie d'observations sur le Fanatisme. A Paris, chez Edme, libraire, rue St Jean-de-Beauvais; vol. in-12.

Photius est bien connu dans la république des lettres par ses différens écrits, & sur-tout par sa bibliothèque, dans laquelle il donne une connoissance sommaire & générale de tous les livres qu'il avoit lus; connoissance qui est accompagnée d'une critique sage, éclairée & quelquefois enjouée. Mais Photius abusa de son savoir & de ses talens dans la dialectique pour satisfaire son ambition démesurée. C'est à cette ambition & au desir qu'avoit Photius de s'élever au plus haut point d'une
autorité

Pl

Decad. 5.



Exo

Ar

Cap

autorité indépendante , de se faire un grand nom & de s'immortaliser dans l'esprit des hommes, que l'on doit attribuer, suivant la plûpart des historiens, le schisme des Grecs. Le nouvel historien s'est principalement appliqué à nous rapprocher les faits qui peuvent nous mettre cette vérité dans un plus grand jour. Il s'est moins attaché à nous peindre , dans Photius , l'écrivain éloquent , le sçavant éclairé , le littérateur érudit que l'homme ambitieux & criminel , le schismatique inquiet , le perturbateur séditieux , l'ennemi de la Cour de Rome. La suite des contestations d'Ignace & de Photius pour le Patriarchat de Constantinople , forme donc la principale partie de cette histoire. Les observations sur le fanatisme , imprimées à la suite , ont déjà été publiées. Ces observations pourront paroître peu intéressantes , puisqu'elles tendent à nous prouver cette vérité très-claire par elle-même , qui est que toute religion a besoin d'un culte extérieur. Qui doute en effet qu'il faut à la plûpart des hommes des objets qui frappent leurs sens , réveillent leur attention & leur présentent continuellement des exemples & des modèles de piété envers la Divinité ?

F

L'Esprit de la Fronde, ou Histoire politique & militaire des troubles de France pendant la minorité de Louis XIV. A Paris chez Moutard, Libraire de Madame la Dauphine, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

Il ne paroît encore que les deux premiers volumes de cette Histoire intéressante par les objets qu'elle traite & par la manière dont ils sont traités. Un de ses principaux avantages est de réunir sous un même point de vue les détails curieux, épars dans les mémoires du tems. L'auteur donne à la tête de son ouvrage une idée juste de tous ces Mémoires, qui sont les sources où il a puisé. Il écrit en citoyen & en homme sage & impartial, & rien peut-être n'est plus propre que cette Histoire à faire connoître les excès déplorables où se laisse emporter une nation, lorsqu'elle s'écarte une fois de l'obéissance dûe aux puissances légitimes. Nous en parlerons avec plus de détail lorsque l'auteur aura fini & publié tout son ouvrage, dont le style a de l'intérêt & de la vivacité, mais où l'on désireroit quelquefois plus de naturel & de correction.

DECEMBRE. 1772. 123

*Le Monde primitif, analysé & comparé
au Monde moderne.*

Les sçavans des pays étrangers n'ayant pu jouir du bénéfice des trois mois annoncés pour la souscription de cet ouvrage, & ayant désiré qu'elle fût prorogée en leur faveur, l'auteur avertit par ce programme, qu'il en étend la durée jusques à la fin de cette année 1772, pour le premier volume; & qu'alors celle-là étant absolument fermée, il en ouvrira une seconde de six mois, aux conditions qui seront indiquées alors pour deux autres volumes *in 4^o*. qui auront pour objets, l'un, les *Principes* sur l'origine du langage & de l'écriture, avec nombre de planches; & l'autre, la *Grammaire universelle*.

On avertit en même tems le Public, que l'on distribuera, au commencement du mois de Novembre prochain, & à compte de la souscription, le plan général & raisonné de toutes les portions qui entrent dans ce grand ouvrage; & qu'à la clôture de la souscription actuelle, & dans le courant de Janvier, on délivrera encore une portion considérable du premier volume, qui contiendra l'explication, 1^o.

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

du second fragment de Sanchoniaton, ou l'histoire de Saturne; 2°. de l'histoire de Thor, ou Mercure, son secrétaire; 3°. de l'histoire d'Hercule & de ses douze travaux : morceaux qui font un tout inséparable.

Le Public sera ainsi mieux en état de juger de l'ouvrage, dont on proroge ici la souscription.

Le reste du volume se distribuera au plûtard au mois de Mars 1773, avec les noms de MM. les Souscripteurs.

Nous ajouterons ici par déférence pour le Public, qui a désiré d'être instruit du nombre de volumes qu'auroit cet ouvrage, que s'il reçoit favorablement les trois que nous venons d'indiquer, ils seront suivis de trois autres qui auront pour objet la *Mythologie & l'Histoire des premiers Peuples*.

Et par rapport aux *diccionnaires*, qui font une portion séparée des objets précédens, qu'ils seront renfermés dans quatre volumes.

Lorsque nous avons dit que ces volumes seroient de 500 pages, qui, par le grand format qu'on a pris, contiennent la valeur d'un nombre beaucoup plus considérable, on n'a pas entendu s'en tenir

strictement à ce nombre , mais seulement indiquer qu'il n'y en auroit aucun au-dessous. Lorsqu'il en faudroit beaucoup plus pour compléter une matière , on ne s'y refusera pas , principalement dans les volumes sans planches.

Chaque volume sera délivré broché ; mais le port sera aux frais de MM. les Souscripteurs.

On souscrit , à Paris , chez l'auteur , Court de Gebelin , rue Poupée , maison de M. Boucher , secrétaire du Roi ; Boudet , imprimeur libraire , rue St Jacques ; Valleyre l'aîné , imprimeur-libraire , rue de la vieille Bouclerie ; V. Duchesne , libraire , rue St Jacques ; Saugrain , libraire , quai des Augustins.

La nature considérée sous tous ses différens aspects , ou Lettres périodiques sur les animaux , les végétaux & les minéraux : ouvrage intéressant & utile , dans lequel on traite de l'homme , considéré physiquement , moralement & médicalement ; on y parle des différens animaux , de l'art-vétérinaire , de l'agriculture , du jardinage , de la botanique , de la minéralogie , & généralement de toutes les parties de

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

L'Histoire Naturelle & Economique.
Celle du Royaume y est spécialement traitée. C'est dans cet ouvrage périodique que l'auteur consigne principalement les Mémoires qui lui sont fournis journellement à ce sujet. On prie les médecins, les physiciens, les savans, les cultivateurs, de faire part à l'auteur de leurs observations, de leurs expériences, de leurs découvertes.. Il les recevra avec reconnoissance, & il en rendra le compte le plus favorable.

Il paroîtra, à commencer de Janvier 1773, tous les quinze jours, un cahier de ces Lettres, composées chacune de trois feuilles, avec un supplément à la fin de l'année, ce qui fera en tout vingt cinq cahiers, ou cinq volumes de cinq cahiers chacun pour l'année entière.

Le prix de l'abonnement de l'année est de quatorze livres pour Paris, & de dix-huit livres pour toute la France, port franc.

On souscrit à Paris chez Lacombe, Libraire, rue Christine, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

Ceux qui désireront faire insérer quel-

ques articles concernant les objets de cet ouvrage périodique, ou y faire annoncer des livres nouveaux, sont priés de les adresser, francs de port, à M. Buch'oz, médecin, auteur de ces feuilles, rue de Touraine fauxbourg Saint-Germain à Paris, ou au Libraire ci-dessus indiqué.

Tablettes royales de Renommée, ou Almanach général d'indication des fix Corps marchands, artistes célèbres & fabricans de la ville & faubourgs de Paris, & autres villes du royaume & pays étrangers, contenant des notions sommaires & exactes sur la création, les droits & privilèges de chaque Corps, les statuts & réglemens auxquels ils sont respectivement assujettis, les noms, état & domicile actuel de ceux qui les composent; les différentes fabriques, manufactures & machines de nouvelle invention; la description des principales villes commerçantes du royaume & pays étrangers; leurs productions & commerce particulier; les différentes monnoies étrangères, poids & mesures, & leur rapport en cette capitale; les formalités que doivent observer les tireurs-accepteurs & por-

Fiv

128 MERCURE DE FRANCE.

teurs de lettres de change , les remèdes & secrets approuvés , & autres objets propres à l'accroissement du commerce, à la perfection des arts & à la célébrité des artistes , &c. &c. &c. volume *in-8°*. dédié & présenté à Mgr le Dauphin, pour la première fois , en 1772 ; prix, 6 liv. A Paris, chez l'auteur, rue St Honoré, hôtel d'Aligre, pour ceux qui ont souscrit: chez Desnos, & la V. Duchesne, rue St Jacques; Guillin, quai des Augustins.

Cet ouvrage est d'un usage continuel ; c'est un de ces livres qu'il faut avoir toujours sous la main pour y chercher des renseignemens & des indications dont on a sans cesse besoin. Le rédacteur a eu soin de mettre quelques mots d'éclaircissement à la tête des différentes divisions ; & , dans les articles particuliers, il y a souvent des notices pour caractériser le genre de talent & d'utilité des artistes ou des marchands.

Calendrier intéressant pour l'année 1773 ,
ou Almanach phylico - économique ,
contenant une histoire abrégée & raisonnée des indictions qu'on a coutume d'insérer dans la plupart des calen-

DECEMBRE. 1772. 129
driers : ou recueil exact & agréable de
plusieurs opérations physiques amusantes
& surprenantes, qui mettent tout
le monde à portée de faire plusieurs
secrets éprouvés utiles à la société. A
Bouillon ; & à Paris, chez Lacombe,
libraire, rue Christine.

Ce nouveau Calendrier renferme une
très-grande quantité de secrets, de mé-
thodes & de recettes utiles & agréables,
qu'on chercheroit en vain ailleurs, & que
personne ne connoît : on y lira aussi des
morceaux historiques aussi utiles qu'inté-
ressans, & tous relatifs au sujet de l'ou-
vrage.

Ce calendrier coûtera 24 sols relié en
veau, & 18 sols broché, à ceux qui vou-
dront le recevoir par la poste, franc de
port, pour la France.

Le bon Jardinier, almanach pour l'année
1773, contenant une idée générale des
quatre sortes de jardins ; les règles pour
les cultiver ; la manière de les planter,
& celle d'élever les plus belles fleurs ;
nouvelle édition considérablement au-
gmentée. Prix, 36 sols broché. A Pa-
ris, chez Guillyn, libraire, quai des
Augustins.

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

La réputation de cet Almanach est faite, & il doit plaire à tous les amateurs du jardinage par la précision & la netteté avec lesquelles toutes les connoissances propres au jardinage y sont rassemblées.

Histoire universelle & raisonnée des Végétaux, présentés sous tous les différens aspects possibles ; ou Dictionnaire physique, naturel & économique, de toutes les plantes qui ornent la surface du globe : contenant leurs noms botaniques & triviaux dans toutes les langues de l'Europe, leurs classes, leurs familles, leurs genres & leurs espèces ; les endroits où on les trouve le plus communément ; leur culture ; les animaux auxquels elle peuvent servir de nourriture ; leur analyse chymique ; la façon de les employer pour nos alimens, tant solides que liquides ; leurs propriétés, non-seulement pour la médecine des hommes, mais encore pour celle des animaux ; les doses & la manière de les formuler, accompagnées de quelques observations pratiques & médicinales, qui constatent l'efficacité de plusieurs d'entr'elles dans les maladies même les plus rebelles ; enfin les différens usages pour lesquels on peut s'en servir dans les arts & métiers, dans la teinture, la peinture, l'art du parfumeur, la charpente, &c. &c. &c. auquel seront jointes une bibliothèque raisonnée de tous les livres botaniques, l'explication des différens termes usités dans cette partie de l'histoire naturelle ; une notice de tous les systèmes, la liste des professeurs & jardins botaniques de l'Euro-

pe. Par M. Pierre-Joseph Buc'hoz, docteur en médecine & en philosophie, médecin botaniste de Monseigneur le Comte de Provence, & médecin de quartier surnuméraire de la Maison, agrégé au collège royal & à la faculté de médecine de Nancy, associé des académies de Mayence, de Châlons, d'Angers, de Dijon, de Béziers, de Caën, de Bordeaux & de Metz, correspondant de celles de Rouen & de Toulouse, ci-devant avocat au parlement de Metz, médecin ordinaire de feu Sa Majesté le Roi de Pologne, démonstrateur de botanique & médecin consultant du collège royal de Nancy. A Paris, chez, Lacombe, libraire, rue Christine; 1773, approbation & privilège du Roi.

On a suivi pour cette histoire générale la forme de dictionnaire comme la plus commode : toutes les sciences sont rédigées en dictionnaire dans ce siècle, pourquoi la botanique en seroit-elle exclue? elle en est même plus susceptible qu'aucune autre science.

Après avoir donné dans chaque article les noms génériques & triviaux du chevalier von Linné, on rapporte les noms officinaux & botaniques, on y ajoute les noms françois, anglois, hollandois, italiens, espagnols, allemands, arabes, africains, asiatiques & américains, quand ces différens noms ont pu être connus; le *nomenclator botanicus* de M. Oeder a été pour cet effet d'un grand secours; on donne ensuite la description de la plante suivant les caractères de MM. Tournefort & Linné; on parcourt les différentes espèces du même genre; on rapporte leurs caractères spécifiques; on expose sous quelle classe du système de MM. Tournefort & Linné, on peut

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

ranger chaque genre ; de plus on indique les différens endroits de la terre où on peut les trouver.

L'auteur expose en outre la culture de chaque plante en faveur de ceux qui veulent , pour ainsi dire , la naturaliser ; il a recours pour cet effet aux meilleurs livres qui ont paru sur l'agriculture & le jardinage.

Mais il ne suffit pas, dit l'auteur, de faire connoître une plante à nos lecteurs, si nous ne faisons mention en même tems des différens animaux auxquels elle peut servir de nourriture ; aussi avons-nous grand soin d'entrer dans ce détail , toutes les fois que l'occasion s'en présente ; & lorsque ces animaux se trouvent être de nature à pouvoir nuire aux plantes , nous indiquons les moyens qu'on peut employer pour les détruire ; c'est précisément dans cet endroit de l'article où nous parlons des insectes , & des dommages qu'ils apportent souvent aux plantes fruitières & potagères ; nous passons delà à l'analyse chimique de la plante , mais nous ne la donnons qu'autant qu'elle pourroit mériter une attention particulière, par les différentes substances qui se trouveroient dans certaines , telles que le camphre , le sucre , &c.

Nous examinons ensuite si la plante dont il s'agit, peut-être utile en médecine, de quelle façon on doit l'employer, si c'est à l'intérieur ou à l'extérieur , & pour quelle maladie elle convient , à quelle dose on peut la porter , & sous quelles formules on peut la prescrire ; nous rapportons en outre les différens cas dans lesquels on l'emploie , & quels effets il en peut résulter , c'est même la partie la plus intéressante de chaque article ; nous avons souvent fait usage des végétaux dans notre pratique médicinale , & nous en expérimentons

journallement les plus grands succès ; nous ne pouvons allez recommander de les employer ; sans altérer notre tempérament , ils ne cessent de produire les plus heureux effets ; nous nous appliquons sur-tout à faire connoître les plantes que la nature a fournies à chaque pays pour le traitement des maladies qui y règnent. Pourquoi aller chercher dans les pays lointains des remèdes moins efficaces que les indigènes par l'espèce d'analogie que ceux-ci peuvent avoir avec les tempéramens de ceux qui en feroient usage , & par la perte des vertus de ceux-là , occasionnée presque toujours par l'exhalaison & les vapeurs qui s'élèvent de la mer , & par le long laps de tems qui s'écoule avant que de pouvoir nous parvenir ?

Mais parmi les plantes , il ne s'en trouve qu'un certain nombre qui conviennent pour les médicamens , d'autres s'emploient comme alimens , d'autres sont destinées à embellir notre séjour & à orner nos jardins , & il y en a enfin qui sont de la plus grande utilité dans les arts. Nous considérons dans cet ouvrage toutes les plantes sous ces différens aspects , nous indiquons d'abord la manière de préparer celles qui peuvent nous servir comme alimens , soit dans ce continent , soit dans l'autre , ce qui nous donne lieu d'entrer dans quelques détails sur différens arts concernant ces objets , tels que la boulangerie , la cuisine végétale , l'art de la distillation & du confiseur ; tous ces arts nous sont , du moins pour la plûpart , d'une utilité première ; c'est aussi des plantes dont on se sert pour la construction de nos bâtimens , de nos vaisseaux , de nos machines , pour la fabrique de nos meubles , pour nos habillemens , en un mot il n'y a aucun art qui ne soit obligé d'y recourir ;

134 MERCURE DE FRANCE.

nous considérons donc les plantes relativement à tous leurs usages économiques, & nous n'omettons rien de ce qui peut faire connoître à nos concitoyens tous les présens que nous offre journellement le souverain Etre, tant pour notre subsistance, que pour celle des autres êtres animés qu'il a soumis à notre empire.

Combien ne se trouve-t'il pas de plantes dans nos campagnes, que nous foulons aux pieds, & qui, cultivées dans nos jardins, pourroient en devenir le plus bel ornement? Nous les tirons, pour ainsi dire, du mépris où elles sont, & nous engageons à chaque instant nos amateurs à en faire une culture particulière dans leurs parterres; nous leur indiquons en conséquence celles qui pourroient y mieux figurer; une belle suite d'orchides ne l'emporte-t'elle pas sur les plus belles fleurs de nos jardins? Aussi commence t'on déjà à s'appliquer à leur culture; nous en avons vu un très-beau gradin à Saint-Germain, chez M. Troche-reau.

D'où les Dames peuvent-elles tirer de meilleurs parfums, d'essences plus exquises, de fards moins dangereux, d'eaux cosmétiques plus sûres, que des plantes? C'est dans ces mêmes plantes qu'elles trouvent ce qu'il y a de plus flatteur dans leurs ajustemens, &, suivant Boileau, une jeune bergère, sans charger sa tête de superbes rubis, & sans mêler l'éclat du diamant à l'or, trouve toujours en un champ voisin des ornemens infiniment plus beaux & plus précieux; ce sont les vrais apprêts de la nature: les artistes les plus fameux s'appliquent même à imiter les belles couleurs & la forme variée qui se rencontrent dans la plupart d'entr'elles; nous tâchons d'en faire connoître

tout le mérite dans ce dictionnaire ; en un mot nous ne négligeons rien pour rendre cet ouvrage utile , agréable & universel ; mais nous l'avons écrit d'un style simple ; un cultivateur n'est pas fait pour parler dans les tribunes , il doit s'énoncer dans un langage vulgaire , & se faire comprendre même des personnes les plus rustiques ; c'est pour tous les hommes en général que nous travaillons , nous devons donc écrire de façon à nous en faire entendre.

Tel est le plan particulier de chaque article de ce dictionnaire ; il n'est pas uniquement rédigé pour les médecins & les botanistes , comme on se l'imagine communément au sujet de ces sortes d'ouvrages à l'inspection du titre ; mais les cultivateurs , les artistes , & généralement tous les individus de la société y trouveront de quoi se satisfaire : comme ces articles néanmoins se trouvent rangés alphabétiquement , & qu'on pourroit nous reprocher de n'avoir suivi aucune méthode ; pour y obvier , nous faisons suivre ce dictionnaire d'une table générale des plantes , suivant le système de M. le Chevalier Linné , le seul que nous avons adopté , ainsi que nous l'avons déjà observé , comme étant le plus clair & le plus intelligible de tout les systèmes.

Nous avons ajouté à ce dictionnaire plusieurs autres tables alphabétiques pour le rendre encore d'une plus grande utilité que n'ont coutume d'être des ouvrages de cette nature ; la première de ces tables est destinée aux différens synonymes botaniques & triviaux des plantes , selon les différentes langues , avec un renvoi aux articles qui en traitent. La seconde contient l'énumération de toutes les maladies pour lesquelles nous indiquons des remèdes

136 MERCURE DE FRANCE.

dans le cours de cet ouvrage , avec une notice succincte de ces maladies , & la note de l'article où nous en avons traité , de même que des formules auxquelles nous renvoyons notre lecteur. La troisième présente le catalogue exact des maladies des bestiaux , auxquelles les plantes de cet ouvrage peuvent aussi convenir , avec des renvois , ainsi que dans les tables précédentes. La quatrième a pour objet tout ce qui peut avoir rapport à l'agriculture & au jardinage. Dans la cinquième nous rapportons toutes les plantes alimentaires. La sixième renferme celles qu'on emploie pour les arts & métiers. Dans la septième nous faisons mention des plantes qui peuvent servir d'ornemens dans nos bosquets & nos parterres. Dans la huitième nous donnons la liste des plantes analysées. Dans la neuvième nous rapportons aussi des recettes autres que les médicales , contenues dans ce dictionnaire. Et la dixième sera la table , aussi en forme de liste , de tous les différens endroits du monde entier où se trouvent les plantes , avec des renvois aux articles , ainsi que pour les tables précédentes.

Mais comme il est nécessaire d'entendre les différens termes des arts , pour avoir une intelligence parfaite de ce qui est énoncé dans chaque article , nous avons cru devoir les expliquer dans une espèce de petit dictionnaire qui sert de suite à celui-ci , ou plutôt qui en est le complément ; nous y donnons par ordre alphabétique l'explication , l'étymologie , la définition de chacun de ces termes ; au moyen de ce nouvel ouvrage , réuni à celui-ci , les personnes mêmes les moins versées dans la botanique , la médecine , l'agriculture , le jardinage , les arts , comprendront sans peine ce

qui se trouve détaillé dans le corps général de cette histoire, & pour ne rien omettre de ce qui pourroit intéresser les curieux dans la science des végétaux, nous rapportons en outre l'exposition de tous les systèmes connus en botanique, nous donnons en même-tems à la suite de cet ouvrage une bibliothèque raisonnée & chronologique des principaux livres de botanique qui ont paru depuis les tems les plus reculés, avec une liste alphabétique des auteurs anciens; quant aux vivans, nous en donnons encore la liste; nous la faisons même suivre des deux autres, dont l'une indique tous les professeurs actuels, & l'autre les jardins botaniques de l'Europe, avec leurs plans; nous terminons enfin cet ouvrage par une nouvelle édition du *Flora Gallica*, que nous avons déjà donné, & pour lequel nous avons reçu une infinité d'additions de la plupart des Botanistes de la France, & par un catalogue des plantes qui se trouvent au Jardin Royal de Paris & à celui de Trianon; ces différens objets forment le sujet de la première partie de cette histoire générale, que nous divisons en deux parties; la première est uniquement destinée au discours, & la seconde comprend les planches gravées d'après nature; celle-ci se distribue déjà, il en paroît actuellement trois centuries, & elle continuera à se distribuer pendant le courant de cette année & les suivantes; quant à la première, nous la faisons aussi paroître à-présent, sous format *in fol.* pour ceux qui font l'acquisition des planches, & *in-8°.* en faveur de ceux qui se contentent seulement du discours. Nous avons fait précéder la distribution des planches, comme formant la partie de l'ouvrage la plus longue, la plus dispendieuse, & la plus difficile à exécuter, pour ne

138 MERCURE DE FRANCE.

point occasionner de retard dans une entreprise de cette nature ; tout le monde sait que dans tous les ouvrages de gravures le retard provient uniquement de la part des artistes.

Parmi les planches que nous distribuons , il se trouve celles de l'herbier d'Amboine ; nous en avons fait l'acquisition dans l'intention - où nous étions depuis près de vingt ans , de publier ce vaste ouvrage ; nous avons cru ne pouvoir mieux faire que d'y faire entrer ces planches , sur lesquelles les plus grands Naturalistes ont porté un jugement des plus favorables , même M. Adanson dans ses familles des plantes : elles sont d'ailleurs aussi belles & aussi entières que si elles n'avoient jamais été tirées ; & cela n'est pas surprenant , le nombre d'exemplaires qu'on a publié de l'herbier d'Amboine est peu considérable ; pour donner plus de relief à ces planches , nous y ajoutons les noms triviaux de M. le Chevalier Linné , ceux de Rumphe & d'autres auteurs célèbres , ainsi que la plûpart des noms françois & du pays ; nous en faisons de même à l'égard des planches neuves que nous y ajoutons , & nous pouvons assurer qu'elles y sont très-multipliées ; nous les faisons graver d'après nature , & d'après la collection peinte qui se trouve dans le cabinet des estampes du Roi , collection la plus belle du monde entier ; nous avons choisi les meilleurs graveurs pour les exécuter ; le sieur Fessard , qui s'est toujours appliqué depuis plus de vingt ans à graver des plantes & des animaux , & qui excelle dans ce genre de gravures , est un de ceux que nous avons employés par préférence ; Madame Pinard la Merian de nos jours , & la digne élève de Mlle Basseporte , a bien voulu aussi honorer cette collection de ses dessins , & même de ses gra-

vures ; nous ne pouvons assez lui en marquer notre reconnoissance ; & comme différentes personnes nous ont témoigné l'envie qu'elles auroient de se procurer nos planches enluminées ; pour se conformer à leurs goûts , nous avons pris la résolution de choisir , parmi nos différentes planches gravées , les plus curieuses , & uniquement celles dont nous aurions les originaux peints pour les faire enluminer , & les faire distribuer par cahier de vingt cinq , sous format grand *in-folio* ; nous avons grand soin que l'enluminure de ces planches soit bien exécutée , de façon même à s'y méprendre , tant les plantes qui s'y trouveront , représenteront la nature par leur forme & leur couleur !

Nous donnons à la suite des planches , des listes alphabétiques , systématiques , & en toutes langues , de toutes celles qui y sont gravées , avec un renvoi à l'article de la première partie qui traite de chacune d'elles ; nous terminons cette préface , en invitant nos lecteurs à avoir quelque indulgence pour nous en le lisant , & à pardonner à notre zèle pour le bien de l'humanité , les fautes dans lesquelles nous aurions pu tomber ; la plupart des ouvrages que nous avons déjà mis au jour , & que le Public a bien voulu agréer dans le tems , nous font tout espérer de ses bontés ; avant que d'entrer en matière , nous en donnons la liste ; nous y joignons encore le catalogue de la plupart des livres que nous avons consultés.

Conditions & prix de la vente.

Il y aura dans ce dictionnaire plusieurs volumes de *discours* , on ne peut en fixer le nombre ; chaque volume *in-fol.* ne sera que de cinquante feuil-

les d'impression, & ceux *in-8°*. en auront vingt-cinq; le prix de l'*in-fol.* sera de douze liv., & celui de l'*in-8°*. cinq livres. On fera paroître le premier volume au mois de Mai 1773.

Quant aux *planches*, on en peut juger par celle-ci jointe. Il en paroît déjà trois centuries, chaque centurie se vend trente livres; la quatrième paroîtra au premier Juin prochain.

Ceux qui voudront se procurer un recueil choisi de plantes enluminées, *in-fol.* grand papier, paieront trente-six liv. par cahier de vingt-cinq; tous les cinq mois, il en paroîtra un cahier. Le premier est actuellement en vente, le second le fera aussi au premier Juin prochain.

On pourra se procurer les différentes parties de cet ouvrage chez le libraire ci-dessus indiqué.

On a fait précéder le discours par les planches à cause des difficultés de la gravure; mais on donnera une instruction pour les arranger dans l'*in-fol.* ou dans des recueils particuliers.

LETTRE de M. Dorat à M. de la Harpe.

Je vous remercie, Monsieur, du compte que vous avez bien voulu rendre de la réponse d'A-bailard, ou plutôt de la notice que vous en avez donnée. Vous avez dit que l'ouvrage n'étoit point assez plein, assez approfondi, & je pense absolument comme vous; mais vous n'avez point dit, parce que vous l'ignoriez sans doute, qu'il n'est pas conforme dans l'édition que vous citez à celui qui se trouve dans mes œuvres. Je n'ai

pas conservé vingt vers du croquis informe qu'on a réimprimé sans mon aveu. Il ne pouvait échapper qu'à la précipitation d'un âge trop avide de jouir, pour avoir la patience de corriger. Si par hasard vous vous donnez la peine de lire cette réponse, telle que je l'ai refaite, vous verrez que j'avois senti il y a six ou sept ans ce que vous me conseillez aujourd'hui. Au reste rien n'est plus indifférent au Public, & que l'inattention de l'éditeur, & que la petite erreur où elle vous a jeté. Une héroïde eût-elle été corrigée vingt fois, telles gens vous soutiendront toujours que, vû le genre, c'est un ouvrage incorrigible.

Le but de ma lettre est moins ce qui me regarde que l'intérêt de l'amitié. Je ne vous dissimulerai point que j'ai lu avec quelque peine les remarques sévères que vous avez faites sur la lettre d'Héloïse. Vous avez trop de talent vous-même, pour être importuné par celui d'un autre, & ce n'est, j'en suis bien sûr, que l'amour du vrai, & le zèle pour les progrès du goût qui vous anime; mais de grace, comment avec celui qu'on vous connaît, & que vous avez tant de fois prouvé, avez-vous l'air d'en refuser à M. Colardeau? Sans le goût ferait-il quelque fois trente ou quarante vers de suite, où le censeur le plus clairvoyant ne trouve rien à reprendre? Sans le goût aurait-il ce je ne sçais quoi qui intéresse, qui s'insinue dans l'ame avant que l'esprit puisse le définir, & ce secret heureux, cet art qui répond à tout, cet art si peu commun de se graver dans la mémoire? Vous m'avouerez du moins que c'est une bonne sûreté contre la critique. Je puis me tromper, j'en suis très capable, mais il me semble que la lettre d'Héloïse est un de ces morceaux protégés par

142 MERCURE DE FRANCE.

l'approbation générale. On ne peut l'attaquer sans affliger une foule de lecteurs, qu'on vient troubler dans leurs plaisirs. Savez-vous bien que Racine, l'élégant Racine, & le correct Boileau lui-même ne tiendraient pas contre l'équité inflexible de vos examens? M. Colardeau a des inégalités sans doute : eh ? qui n'en a pas ? Mais il plaît, & c'est presque tout. J'ai entrepris quelque fois de le lire avec des yeux d'Aristarque, & je vous avoue qu'il m'a toujours désarmé. Il est du petit nombre de ceux à qui les Muses ont souri dès leur naissance, & les fautes, selon moi, sont moins les torts du poète que la dette de l'humanité.

La Fontaine, ce bon la Fontaine que vous aimez, que nous aimons tous, il fourmille d'incorrections, on le sçait, on le dit tout bas. Eh ! bien, dites, auriez-vous le courage, auriez-vous la force de critiquer la Fontaine ?

Il respire la grace avec la négligence ;

Il viole par fois l'art d'aligner les mots :

Mais l'enchanteur me trompe, & je suis sans défense ;

Une grace à mes yeux éclipse vingt défauts

Ces sortes de génies ressemblent à certaines femmes qui ont une physionomie piquante avec quelques traits défectueux ; leur ensemble enivre avant qu'on ait eu le tems de les détailler. Eh ! pourquoi chercher à perdre une illusion aimable ? Quand le cœur jouit, qu'est-ce que la raison peut avoir à dire ?

Quoiqu'il en soit, j'espère que vous me ferez gré de ma franchise ; la vôtre m'en répond. M. Colardeau fait des vers, il en fait mieux que moi, & je le dérends, cela n'est pas trop littéraire, j'en suis confus, mais cela est juste, & doit à ce titre avoir des droits sur vous. *Vos stances* sont charmantes. Je les ai relues avec un nouveau plaisir. Vous chantez la concorde aussi bien que vous faites la guerre, &c.

REPONSE de M. de la Harpe à la lettre précédente.

Je suis bien fâché, Monsieur, de n'avoir pas eu sous les yeux l'édition de vos œuvres où se trouve la réponse d'Abailard avec les corrections que vous y avez faites. Je suis persuadé qu'elles n'y laissent rien desirer, & les morceaux que j'ai cités de votre première édition m'en sont garans. Oui, Monsieur, quand on a le talent d'écrire, on a le courage de corriger, ou plutôt c'est en sachant beaucoup corriger que l'on fait bien écrire. C'est à vingt ans que l'on croit toujours voir la perfection sous sa plume ; on la voit bien loin, quand on commence à s'en approcher de plus près. Tous nos grands maîtres en poésie, les Despréaux, les Racine, les Voltaire ont revû leurs ouvrages à plusieurs reprises avec une attention sévère, tandis que les plus médiocres écrivains exaltés dans quelques journaux, ou qui ont eu quelques représentations au théâtre, ne voient pas dans leurs productions un seul hémistiche qui

144 MERCURE DE FRANCE.

ne soit précieux. Cela est dans l'ordre. Quand on a de grandes possessions, on n'est point étonné qu'il y ait toujours à embellir, à refaire, à perfectionner. Mais quand un pauvre homme a décoré comme il a pu son habitation étroite & chétive, il ne faut pas lui dire du mal de sa maison.

J'ai bien du plaisir à pouvoir vous répéter encore que je trouve celle de M. Colardeau charmante, & c'est avec les meilleures intentions du monde, & pour la satisfaction générale, que j'y ai demandé le coup-d'œil du maître dans quelques endroits qui m'ont paru en avoir besoin. Vous, Monsieur, qui n'y portez que le coup-d'œil d'un ami, vous paraîlez croire que j'ai été un peu rigoureux. L'indulgence a toujours très-bonne grace & sied sur-tout à l'amitié. Moi qui n'ai point, comme vous, le bonheur d'être l'ami de M. Colardeau, & qui ne le suis que de ses vers, je me suis permis d'en remarquer les défauts avec la franchise honnête dont j'use envers tout le monde, & que je trouve très-bon que tout le monde ait avec moi. Nos devoirs n'étaient pas les mêmes ; vous n'avez vu qu'en ami, & j'ai dû voir en critique. La lettre d'Héloïse vous paraît *un de ces ouvrages protégés par l'approbation publique*. Je le crois comme vous. Aussi étais-je bien éloigné d'en attaquer le mérite. Il est inutile de vous rappeler mes expressions. Ce sont celles de la plus haute estime & souvent même de l'admiration. Daignez les relire, Monsieur, & vous ne pourrez pas en disconvenir. Mais c'est précisément sur le grand succès & sur le grand mérite de l'ouvrage que j'ai fondé l'obligation où était l'auteur de le rendre aussi parfait qu'il pouvait l'être. Il y a des gens que les défauts d'un ouvrage consolent de
les

ses beautés. Mais plus j'y vois de beautés, plus je voudrais en faire disparaître les défauts. C'est qu'en le lisant je ne cherche jamais que mon plaisir. Jugez, Monsieur, si j'ai pû me refuser à celui qu'ont dû me faire les beaux vers d'un écrivain aussi honnête & aussi distingué que M. Colardeau. Vous m'accusez de lui avoir *refusé du goût*. Non, Monsieur. Les morceaux achevés que je cite prouveraient contre moi qu'il en a beaucoup. Mais dans un moment où son goût a paru l'abandonner, j'ai cru pouvoir remarquer en général *combien le goût était nécessaire* au talent le plus heureux. D'ailleurs cette remarque ne se trouve point dans l'examen de la lettre d'Héloïse; mais dans celui de l'épître d'Armide, qui n'est pas, à beaucoup près, de la même supériorité.

Vous voulez sans doute, Monsieur, me faire donner le nom d'hypercritique, lorsque vous prétendez que *l'élégant Racine & le correct Boileau lui-même ne tiendraient pas contre l'inflexible équité de mes examens*. J'étudie ces grands maîtres avec autant de soin que de respect. Mais si nous y cherchions des fautes, ce seroit le moment de vous observer la différence qu'il faut mettre entre les imperfections, les inexactitudes, les négligences qui sont, comme vous le dites fort bien, *la dette de l'humanité*, & les fautes plus graves qui sont *les torts du poëte* & qui en font à son ouvrage. Il y a tel vers où vous pourriez desirer quelque chose, mais que cependant vous ne voudrez pas ôter, parce qu'il ne gâte rien, & que vous n'en êtes point choqué. Mais s'il blesse à un certain point la vérité & le bon goût, vous déciderez que ce vers ne peut pas rester, & alors l'auteur n'a pas dû le laisser. Je

G

vous invite à lire Britannicus dans cet esprit, Britannicus, ouvrage de dix-huit cent vers, où il y a vingt autres mérites que celui du style; marquez les vers qui vous paraîtront tels qu'on ait dû absolument les retrancher. Je doute que vous en trouviez trois, & à peine en rencontrerez-vous dix en tout où il y ait quelque imperfection. On peut faire la même épreuve sur toutes les bonnes tragédies de Racine, en exceptant Andromaque qui se sent encore un peu de sa jeunesse. Ah ! Monsieur, quand il s'agit de vers, c'est un terrible nom à prononcer que celui de Racine.

Vous parlez de la Fontaine. *Il fourmille d'incorrections; on le fait, on le dit tout bas.* On le dit tout haut. Ses contes en sont pleins, il est vrai. C'est, de tous les genres d'écrire, celui qui en permet le plus, parce qu'un de ses mérites est de ressembler à la conversation. D'ailleurs les fautes de la Fontaine, dans ses contes, tiennent souvent à la naïveté du vieux langage qu'il emploie avec autant de grace que de bonheur : mais avez-vous remarqué que ses fables, genre plus sévère & plus sérieux, sont, à un très-petit nombre près, des modèles de précision, d'élégance, de pureté & de correction ?

Convenons que lorsqu'on a deux ou trois cent vers à traduire, on n'a rien de mieux à faire que de les travailler avec le plus grand soin. Je ne fais pas plus de cas qu'un autre du purisme vétilleux qui énerverait le style; mais je fais grand cas du goût qui l'épure. *L'art d'aligner les mots* est petit; mais l'art d'avoir toujours le mot propre est aussi grand qu'il est rare.

Suivons de Despréaux les leçons respectables.

On gâte la pensée en négligeant les mots.

Si les Graces ont des défauts ,

C'est que leurs défauts sont aimables.

Ces vers ne valent pas les vôtres ; mais en insérant dans le Mercure votre prose & vos vers , je n'ai pas consulté mon amour propre. Vous m'avez bien rendu justice en croyant que je trouverois très-bon que vous me dissiez votre avis. Je vous en remercie, Monsieur. Vous pensez sans doute comme moi qu'un commerce pareil entre les gens de l'art , une discussion de bonne foi , renfermée dans les bornes de la modération & de la politesse , où les écrivains seraient les juges & les apologistes les uns des autres , honorerait les lettres autant qu'elles sont avilies par les scandales périodiques de ceux qui déchirent les grands talens pour avoir des lecteurs , & louent les auteurs médiocres pour avoir un parti. Les gens du monde ont souvent l'injustice de faire rejaillir sur la littérature la honte de ces excès & de ces abus , comme si des étrangers qui entrent dans nos possessions pour les piller , étaient en effet nos confrères. Je prêche la concorde & je fais la guerre , dites-vous. Eh ! qui ne la fait pas ? C'est que j'aurais voulu accorder deux choses presque inaliables , la vérité & la paix. Au surplus parmi ceux qui font la guerre , les uns la font comme des Housards , les autres , comme des Officiers François , &c.

S P E C T A C L E S.

C O N C E R T S P I R I T U E L.

LE jour de la Toussaint le Concert spirituel a exécuté des morceaux de musique très connus & déjà consacrés par les suffrages publics, des motets de M. Mondonville, de Mouret, &c. M. Bezozzia joué un concerto de hautbois, & M. Capron un concerto de violon, l'un & l'autre avec une supériorité qui a excité l'étonnement & l'admiration.

Dans le même concert, Mlle Dubois, âgée de 14 ans, élève de l'actrice de ce nom pensionnaire du Roi & de l'Académie royale de musique, a chanté *Cantate Domino*, motet à voix seule de Mouret. Une voix sonore, des cadences brillantes, & un bon goût de chant lui ont mérité les applaudissemens du Public, peu accoutumé à voir dans un âge si tendre, un talent si décidé.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de musique a continué les représentations des actes de *Pigmalion*, de *Tyrtée*, du *Devin du Village*.

Mlle Heinel a reparu dans le divertissement de l'acte de *Tyrtée*, où sa danse noble & imposante excite l'admiration & les plaisirs des Spectateurs. M. d'Auberval, M. Gardel, & Mesdemoiselles Guimard, Allard & Pessin terminent le divertissement du *Devin du Village* par un pas très-ingénieux & d'une excellente pantomime qui répand la gaité dans tout le spectacle. Mlle Rosalie chante & joue avec beaucoup de grace le rôle de Colette dans le *Devin du Village*. Elle a été très-applaudie : on doit aussi les plus grands éloges à l'organe enchanteur de M. le Gros, & au goût avec lequel il chante le rôle de Colin.

On va représenter *Adèle de Ponthieu*, tragédie lyrique, dont les paroles sont de M. le Marquis de St Marc, & la musique de MM. de la Borde, premier valet de

G iij

chambre du Roi, & le Berton, directeur de l'Opéra.

D É B U T.

Le mardi 17 Novembre, Mlle Virginie, d'une taille élégante & d'une figure agréable, a débuté sur ce théâtre par un air du ballet des Sens, qu'elle a chanté à la fin de l'acte de Pigmalion.

Le Public a paru satisfait du timbre de la voix de cette débutante, ainsi que de la manière aisée & agréable avec laquelle elle a chanté ce morceau qu'on avoit choisi comme le plus propre à développer la sensibilité de son ame & l'étendue de son organe.

On espère beaucoup du talent de cette jeune personne, par les soins qu'en a pris la célèbre Demoiselle Arnould, qui promet de les lui continuer. Il seroit à souhaiter, pour ce théâtre, que les talens distingués qui y sont attachés voulussent prendre la peine de former des élèves, ainsi qu'on le pratique à la Comédie Française & à la Comédie Italienne.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ordinaires du Roi ont donné, le lundi 23 Novembre, la première représentation de la reprise de l'*Anglomanie*, comédie en un acte, en vers, de M. Saurin de l'Académie Française. Cette pièce a été jouée pour la première fois, en Novembre 1765, sous le titre de l'*Orpheline léguée*; elle étoit alors en trois actes. L'auteur a cru devoir en resserrer l'action; il a en effet trouvé le secret de la rendre plus vive, plus piquante, plus comique. C'est un tableau excellent & fait de main de maître de la manie de ne rien trouver de bien & de bon que chez les Anglois. On connoît le testament du Corinthien Eudamidas qui légua sa fille orpheline à son ami pour avoir soin de son éducation & de sa fortune. Erasme s'est pareillement chargé d'élever & d'établir Sophie, qui lui a été léguée par son ami. Cet Erasme, philosophe par le cœur, & très-peu par l'esprit, se passionne pour tout ce qui est Anglois, quoiqu'il bégaiè la langue de cette Nation, & qu'il ne la connoisse que par les traduc-

tions françoises de leurs livres. Il a même des correspondances en Angleterre. Damis, neveu de Lisimon ami d'Erasme, est l'amant de Sophie; & comme il n'est pas connu, il profite de l'ignorance & de la folie du tuteur pour s'introduire chez lui en qualité de maître de langue angloise sous le nom de Blakmore. Ce maître parvient à plaire à sa maîtresse, mais il est fort embarrassé quand le tuteur veut lui faire lire & traduire une lettre angloise qu'il vient de recevoir. Cet amant est encore plus inquiet quand il apprend le dessein qu'Erasme a d'épouser sa pupile. Lisimon combat le ridicule de son ami de tout blâmer dans sa Nation & de tout louer ailleurs; il lui peint le véritable caractère du vrai philosophe qui est bien éloigné de ce goût exclusif & frondeur; il approuve son amour pour sa pupile comme un sentiment naturel & louable; enfin il lui explique la lettre angloise bien différemment que Blakmore. Cela donne quelque soupçon à Erasme sur le prétendu maître de langue. Il le fait venir. Lisimon reconnoît son neveu. Blakmore redevient Damis, & déclare son amour. Erasme, fort embarrassé, dit à sa pupile de choisir entre lui & le jeune homme. Elle sacrifie son inclination à sa reconnaissance, & donne

DECEMBRE. 1772. 153

sa main à Erasfe ; mais le généreux tuteur ne la reçoit que pour la rendre à son amant avec une dot considérable , & il est heureux du bonheur des deux amans. Cette comédie a paru écrite d'un style vif & fort ingénieux. Il y a des situations comiques & intéressantes. Elle fait assurément beaucoup d'honneur à M. Saurin. Elle a été supérieurement jouée. M. Préville représente le tuteur ; M. Brisard , Lisimon ; M. Molé , Blakmore ou Darnis ; Mlle Doligni , la pupile ; Mde Drouin , la sœur d'Erasfe ; Mlle Fanier , la Soubrette.

COMÉDIE ITALIENNE.

M. Narbonne a continué son début avec succès. Il a joué le rôle de *Richard* dans le *Roi & le Fermier* ; le *Huron* & *Julien* dans le *Sorcier*. Cet acteur s'annonce avec les plus heureuses dispositions. Il joue & chante avec beaucoup d'ame & de sensibilité. Quand son organe sera mûri par l'âge & par un exercice senti & raisonné ; quand son jeu sera réglé par la juste expression du sentiment , par la vue de,

G v.

154 MERCURE DE FRANCE.

bons modèles & par les sages conseils qui le dirigent, il fera les plaisirs & l'ornement du théâtre, & il sera compté dans le petit nombre des favoris de la nature & de ses fidèles interprètes.

On prépare à ce théâtre une pièce nouvelle de M. Laujon pour les paroles, & de M. Martini pour la musique. Ce sera le pendant du charmant intermède de *l'Amoureux de quinze ans*.

A C A D É M I E S.

I.

Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

DANS la séance publique de cette académie, du 13 Novembre, M. le Beau, secrétaire perpétuel, annonça que le prix avoit été remporté par M. l'Abbé le Blond, sous-bibliothécaire de la bibliothèque mazarine. C'est pour la quatrième fois qu'il est couronné. Ce savant n'étoit pas encore de l'académie lorsque sa pièce fut admise au concours, ainsi l'académie, en lui adjugeant le prix, n'a point violé les réglemens qui défendent à ses membres de

DECEMBRE. 1772. 155
concourir. Le sujet du prix étoit le culte
d'Apollon & de Diane. Il fut ensuite fait
lecture des éloges de M. Mazocchi & de
M. l'Abbé Belley. M. de Sigrais lut son
septième mémoire sur l'Esprit militaire
des Gaulois. M. de la Curne de Sainte-
Palaye lut un mémoire concernant un an-
cien manuscrit françois, intitulé, *les vœux
du Héron*, pour servir de supplément aux
mémoires sur l'ancienne chevalerie. M.
de Bréquigny termina la séance par la lec-
ture d'un mémoire sur Charles, fils aîné
de Charlemagne.

L'Académie desirant que les auteurs
qui composent pour les prix, aient le tems
d'approfondir les matières, propose dès-
à-présent, pour le sujet du prix qu'elle
distribuera à Pâques 1774, d'examiner :
*Quel étoit l'état de l'Agriculture chez les
Romains, depuis le commencement de la
République jusqu'au siècle de Jules César,
relativement au gouvernement, aux mœurs,
au commerce.* On n'entrera point dans le
détail des procédés de l'art.

Le prix fera toujours une médaille d'or,
de la valeur de 400 liv.

Toutes personnes, de quelque pays &
condition qu'elles soient, excepté celles
qui composent l'Académie, seront admi-

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

ses à concourir pour ce prix, & leurs ouvrages pourront être écrits en françois ou en latin, à leur choix.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils y joindront, dans un papier cacheté, & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualités, & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du prix.

Les pièces, affranchies de tout port, seront remises entre les mains du secrétaire de l'Académie, avant le premier Décembre 1773.

I I.

Académie royale des Sciences de Paris.

Cette académie a tenu sa séance publique le 14 Novembre 1772. Elle étoit présidée par M. le Marquis de Paulmy, qui rendit compte du retour de la frégate *la Flore*, sur laquelle étoient embarqués les Commissaires de l'Académie chargés de constater la méthode propre à déterminer les longitudes par le moyen des montres marines. M. de Fouchi, secrétaire perpétuel, a fait la lecture de l'éloge historique de M. Pitot.

DECEMBRE. 1772. 157

Cette lecture a été suivie de celle des mémoires suivans, qui avoient pour objet : l'analogie de l'inflammation du zinc avec le phosphore, par M. de Laffone : l'animal qui porte le musc, & ses rapports avec les autres animaux, par M. d'Aubenton ; nouvelle suite d'expériences au foyer des grands verres ardents de Tschirnau-
sem, par MM. Macquer, Brisson, Lavoisier & Cadet : expériences qui prouvent que les crapaux peuvent vivre long-tems, sans boire ni manger, ni même sans respirer, par M. Hérissant. Cette séance devoit être terminée par la lecture de deux autres mémoires, dont on n'a lu que le titre, faute de tems : mémoire sur le flux & le reflux de la mer, & spécialement sur les marées des équinoxes, par M. de la Lande : mémoire où l'on prouve que dans l'âge avancé on peut remédier à de mauvaises conformations ou les prévenir par l'usage des corps, tandis que ces habillemens sont nuisibles dans l'enfance, par M. Portal.

I I I.

Académie royale d'Architecture.

L'Académie Royale d'Architecture a ouvert ses leçons publiques le Lundi 16

158 MERCURE DE FRANCE.

Novembre : elles se continueront tous les Lundis & Mercredis, depuis onze heures du matin jusqu'à une heure après midi. M. Blondel, Professeur perpétuel de cette Académie, traite cette année de la distribution & de la décoration intérieure des appartements.

Les mêmes jours, ses leçons sont précédées, depuis neuf heures du matin, jusqu'à onze, de celles de Mathématiques, données par M. Mauduit, Lecteur & Professeur Royal au Collège Royal, Professeur de Mathématiques, de l'Académie Royale d'Architecture.

Les grands prix d'Architecture, composés par les Elèves de cette Académie ont été exposés & vus au Louvre dans la salle de ses assemblées, pendant l'Octave des Fêtes de la S. Louis. Le programme donné le 25 Mai de cette année consistoit dans le projet d'un Palais, pour un Prince du Sang, contenu dans un terrain de cent dix toises de face, sur deux cent soixante de profondeur. Les esquisses des plans, coupe & élévations de ce projet doivent être faites dans la même journée, & les Elèves ne sortent qu'après les avoir remis entre les mains du Secrétaire ou du Professeur. Des trente-quatre Elè-

DECEMBRE. 1772. 159

ves qui avoient mis aux esquisses, l'Académie en a choisi huit pour mettre au net, dans une plus grande proportion, les dessins conformes à ces mêmes esquisses & concourir aux grands prix. Les Elèves choisis sont les sieurs Lussault, Marquis, Renard, Girardin, Herbelot, Desprez, Contouli & le Mit. Ces deux derniers n'ayant pû rendre leurs dessins au jour prescrit par le Programme, il n'y a que ceux des six premiers qui ont été exposés & que le public a vu avec le plus grand plaisir.

Le Lundi 31 Août, l'Académie assemblée a décerné deux premiers prix, un second prix & un accessit. L'un des premiers prix a été accordé au sieur Claude-Thomas Lussault, élève de M. Sedaine; l'autre au sieur Jean-Auguste Marquis, élève de M. Mauduit: le second prix au sieur Jean-Baptiste Renard, élève de M. le Carpentier, (cet élève a été plus d'une fois couronné par l'Académie) & l'accessit au sieur Nicolas Claude Girardin, élève de M. Mauduit, lequel promet les plus grands succès.

Les Artistes ont vu avec la plus grande satisfaction, les dessins du sieur Desprez, élève de M. Desmaisons & l'un des con-

160 MERCURE DE FRANCE.

courants : dessins qui sont faits avec la plus grande facilité, pleins de génie & de goût, mais trop peu dans le genre exigé par le Programme.

Comme l'Académie n'avoit point accordé de prix, l'année dernière, elle a réuni la première médaille à celle de cette année & a réservé, pour l'année prochaine, un second prix & un accessit.

Dans la pièce qui précède la salle de l'Académie, le Public a vu aussi avec plaisir, les prix des mois de cette année & celui accordé extraordinairement aux élèves, en faveur de la révolution du siècle, à compter de l'établissement de l'Académie. Le projet de ce prix extraordinaire consistoit dans un monument érigé à la gloire de Henri IV, Louis XIII. Louis XIV & de Louis XV; satisfaite des efforts des élèves, l'Académie a accordé deux médailles, l'une au sieur Alexis - François Bonnet, élève de M. Blondel, l'autre au sieur Jean-Baptiste Renard.

Les dix autres consistoient chacun dans un projet particulier; sçavoir; celui d'une maison de plaisance, remporté par le sieur Jacques-Etienne Thiéry, élève de M. Mansard; le projet d'une maison

DECEMBRE. 1772. 161

pour des Dames de Charité, remporté par le sieur Nicolas Gelot, élève de M. de l'Epée; le projet d'une porte triomphale élevée à la gloire de Louis XV, par le sieur Desprez : le projet de la décoration intérieure d'une chapelle des mariages, par le sieur Thiéry; la décoration d'une porte à placard, à doubles vantaux & à double parement, avec ses développemens, destinée pour le fond d'une galerie de magnificence, avec le mémoire détaillée du prix estimatif de la main d'œuvre de ce projet, par le sieur Jacques Colson, élève de M. de Wailly; le projet d'une fontaine jaillissante, au milieu d'une place publique, par le sieur Thiéry; le projet d'une porte de ville libre, par le sieur Colson; la décoration d'un temple dédié à Apollon & aux Muses, pour être placé dans les jardins de propriété d'une maison de plaisance, par le sieur Louis - Etienne Desenne, élève de M. Moranzel; enfin le projet d'un maître-autel en baldaquin, par le sieur François le Febre, élève de M. Gabriel fils.

Dans la même salle, étoient aussi exposés les dessins des quatorze concourants, pour le prix d'émulation du mois d'Août

dernier. Les concourants étoient les sieurs Bonnet, Viel, Colson, le Grand, Bénard, Merveau-Dufresnois, Crucey, le Moine, Niquet, Francastel, Doucet, Archangé, Masse, Prêtrel. Les dessins avoient pour objet un temple de Neptune, placé à la tête d'une Cascade. L'Académie vient d'accorder le prix au sieur Jean-Louis Archangé, élève de M. de Regemortes.

Le Public, les Artistes & les Amateurs ont témoigné le plus grand empressement à venir voir ces différentes productions. Ils ont applaudi aux efforts des élèves en général, & en particulier aux succès de plusieurs. C'est à leurs suffrages, sans doute, & à leurs encouragemens, que les jeunes émules doivent la plus grande partie de leurs progrès. En effet, on peut dire que depuis quelques années, les élèves de l'Académie se sont signalés à l'envi les uns des autres, pour mériter de plus en plus la protection du Ministre éclairé qui préside aux beaux arts & les soins que se donne l'Académie pour en faire des hommes utiles, s'il est possible, à l'univers entier.

DECEMBRE. 1772. 163

I V.

Académie royale d'Écriture.

L'Académie royale d'Écriture a tenu sa séance publique le Mardi 17 Novembre dans la salle rue St Martin. Elle étoit présidée par M. de Sartine, conseiller d'état, lieutenant - général de police, & par M. Moreau, procureur du Roi, protecteurs de cette académie naissante, digne d'être encouragée & distinguée par l'utilité dont elle est pour l'éducation de la jeunesse, & par les services qu'elle rend à la société & à la justice.

Les Académiciens secrétaire, directeur & professeurs, ont lu différens mémoires qui ont été applaudis par une assemblée nombreuse; ils renfermoient en effet des détails historiques & curieux, & des plans parfaitement dirigés concernant l'art de l'écriture, l'art de la vérification, l'arithmétique, la grammaire.

M. Paillasson, secrétaire, a rendu compte de ce qui avoit été fait dans les séances de l'Académie, pendant le cours de l'année dernière.

M. Vallain, professeur d'écriture, a fait l'éloge & démontré l'utilité de l'art

164 MERCURE DE FRANCE.

d'écrire. Il a parlé en homme très-instruit des travaux de l'académie, dont il a développé les avantages ; enfin il a fait voir que l'écriture pouvoit être perfectionnée en dégageant les caractères des traits gothiques & des vains ornemens qui la surchargent & la déguisent. Ce qui a été entrepris avec succès par M. Guillaume, habile maître.

M. d'Autrepe, professeur pour la vérification, a répondu à ces questions : *Les écritures peuvent-elles être imitées ou déguisées ?* & a conclu l'affirmative. *Les écritures peuvent-elles être tellement imitées & déguisées qu'un artiste sçavant & intelligent ne puisse les reconnoître ?* & a conclu la négative. Enfin il a démontré que la vérification pour reconnoître la vérité ou la fausseté d'une écriture n'est pas un art illusoire, mais que cet art a ses principes & ses procédés qui conduisent à l'évidence.

M. Taxis de Blaireau, professeur d'arithmétique, a donné l'histoire rapide de l'arithmétique. Il en a fait connoître la haute antiquité, & il a tracé une excellente méthode pour l'enseigner.

M. Collier, chargé de professer la grammaire, a approfondi l'étude de cette scien-

D E C E M B R E. 1772. 165
ce. Il a fait voir que l'étude de notre langue est entièrement indépendante de toute autre langue, & pour ne faire comparaison que du langage françois avec le latin, il a prouvé qu'on peut, sans le secours de la langue latine, parler & écrire parfaitement en françois; il a aussi très-bien démontré que l'étude de la grammaire françoise devoit précéder celle des autres langues, que c'étoit la route pour y parvenir aisément; & qu'on ne fera jamais un progrès rapide dans le latin, si l'on ne possède auparavant la théorie de sa langue maternelle.

M. Poirer, directeur, s'est acquitté des hommages & des vœux de l'Académie envers les deux Magistrats qui l'ont honorée de leur présence.

La séance a été terminée par la distribution des médailles que M. de Sartine a faite à MM. Guillaume, Goulin & Harger, anciens professeurs, & à M. Michelet, ancien secrétaire.

COURS D'HISTOIRE.

COURS d'Histoire Naturelle, concernant les minéraux, les végétaux, les

166 MERCURE DE FRANCE.

animaux & les différens phénomènes de la nature; par M. Valmont de Bomare, Censeur Royal, Maître en Pharmacie, Démonstrateur d'Histoire naturelle avoué du gouvernement, membre de plusieurs Académies des Sciences, belles-lettres, beaux arts, &c. &c. En son nouveau Cabinet rue de la Verrerie, près la rue des Billetes, le Vendredi 4 Décembre 1772, à dix heures & demie très précises du matin; & sera continué les Lundi Mercredi & Vendredi de chaque semaine à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle le Samedi 5 Décembre 1772, à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque Semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part, sont avertis d'entendre le Discours sur le spectacle & l'étude de la nature, qu'on fera le 4 de Décembre, à l'heure indiquée.

Cours de Physique expérimentale.

M. Sigaud de la Fond, Professeur de Physique expérimentale & de Mathéma-

DECEMBRE. 1772. 167
tiques, de la Société Royale des Sciences
de Montpellier & de plusieurs autres
Académies, commencera le Lundi 7
Décembre à midi un Cours de Physique
expérimentale, qu'il continuera les Lun-
di, Mercredi & Vendredi de chaque
semaine, à la même heure; dans son
Cabinet de machines, rue S. Jacques
près S. Yves, maison de l'Université.
Ceux qui voudront suivre ce Cours sont
priés de se faire inscrire d'ici à ce tems.

Cours d'Anatomie.

M. Felixvicq d'Azyr, Médecin de la
Faculté de Paris, ouvrira un Cours d'A-
natomie, le mercredi 4 Novembre à
midi précis, & continuera tous les jours
de la semaine à la même heure, excepté
le Jeudi, dans l'Amphithéâtre de la Fa-
culté de Médecine, rue de la Bucherie.

*Cours d'Anatomie & Opérations de
Chirurgie.*

M. Ferrand, Maître en Chirurgie du
Collège de Paris, Professeur Royal des
opérations en survivance, Conseiller de
l'Académie Royale de Chirurgie, ancien

168 MERCURE DE FRANCE.

Professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole pratique, Associé de l'Académie Royale des Sciences, Belles - Lettres & Arts de Rouen, Associé étranger de l'Académie Impériale des Apathistes de Florence, &c. a recommencé le Lundi 26 Octobre 1772, à 4 heures & demie, un cours complet d'Anatomie, lequel sera immédiatement suivi d'un cours de maladies chirurgicales, & des opérations qui lui conviennent.

A R T S.

G É O G R A P H I E.

PLAN de la Ville & du Port de Dantzick, avec ses environs, & tous les Forts qui servent à sa défense, jusqu'à l'embouchure de la Vistule. Ce plan, si intéressant aujourd'hui, & la Carte de la Pologne démembrée, avec des notes curieuses, se trouvent chez Longchamps, Géographe, rue S. Jacques, & chez le sieur Brion de la Tour, Ingénieur, Géographe du Roi, rue de Sorbonne, le prix du plan, est de 12 sols, ainsi que celui de la Carte.

L'OBSERVATEUR

*L'OBSERVATEUR FRANÇOIS
A LONDRES.*

L'Observateur François à Londres s'imprimera , à commencer du premier Janvier prochain, à l'Imprimerie Ducale des Deux-Ponts , avec privilège de S. A. S. Mgr le Duc régnant des Deux-Ponts.

Le premier N°. de la cinquième année commencera à paroître le 1^r Janvier 1773. Les autres paroîtront successivement tous les 15 jours; dans le courant de l'année, il en sera distribué 24, qui, comme par le passé, formeront 8 vol. de 18 feuilles chacun. On peut souscrire aux Deux-Ponts, à l'Imprimerie Ducale; à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriftine; à Metz, chez Marchal; Strasbourg, chez Bauer; à Nancy, chez Mde Oriot, négociante, grand'rue; à Saarlouis, au bureau de la Poste, port franc par la poste, prix, 36 liv.

Les Etrangers qui voudront souscrire sont priés d'indiquer un Correspondant, soit à Paris, soit aux Deux-Ponts ou dans les autres villes ci-dessus nommées, auquel chaque N°. sera remis.

L'accueil favorable que le Public a fait jusqu'à présent à cet ouvrage, sur-tout aux lettres sur la Pologne, la Russie & quelques parties de l'Allemagne & de l'Italie, a confirmé l'auteur dans l'intention où il étoit de traiter successivement de tout ce qui pouvoit avoir rapport au gouvernement, à la politique, au commerce, à l'agriculture & aux arts & sciences des différens pays de l'Europe, sans jamais perdre de vue l'Angleterre, dont l'auteur continuera toujours de parler; il

H

s'attachera principalement pendant le cours de l'année 1773, à fait connoître à ses lecteurs, l'Allemagne & les pays du Nord, qui, dans ce moment, fixent l'attention de toute l'Europe : à l'aide des mémoires que lui enverront les Correspondans qu'il a dans ces différens pays, il espère être en état de remplir avec exactitude ses engagements. La partie du commerce des différentes Colonies Européennes de l'Amérique & de l'Inde, ne sera pas non plus négligée, encore moins les découvertes qui seront faites dans les arts utiles & agréables. L'auteur de l'Observateur parlera aussi des ouvrages de littérature & de sciences qui paroîtront. A la fin de chaque N°. il donnera une notice des livres nouveaux & des estampes qui seront imprimées & gravées en France, en Angleterre & en Allemagne. Pour rendre encore son ouvrage plus intéressant, l'auteur continuera, comme par le passé, à donner en abrégé la vie des grands Hommes qui se sont distingués dans les arts & dans les sciences, & celle des grands Ministres & des Guerriers célèbres de chaque Nation : une action de bienfaisance & d'humanité, faite par un simple particulier, sera rapportée avec le même soin qu'un acte de justice fait par un Souverain. De cette manière, l'Observateur François à Londres continuera d'être, comme par le passé, le Journal de la Politique, de la Littérature, du Commerce, des Mœurs & de la Philosophie de l'Europe.

Les Commerçans, les Cultivateurs qui voudront envoyer à l'auteur quelques mémoires ou des observations, sont priés de les faire remettre chez Lacombe, libraire, à Paris, ou aux Deux-Ponts, à l'Imprimerie Ducale; on fait la même prière aux auteurs qui voudront faire annoncer

DECEMBRE. 1772. 171

leurs ouvrages , & aux artistes qui desireroient rendre publiques leurs découvertes.

Au reste , l'auteur recevra toujours avec reconnaissance les critiques qu'on jugera à-propos de lui envoyer de ses propres opinions ; il s'engage même envers le Public à ne pas les lui laisser ignorer.

GRAVURES.

I.

MESSIEURS Cochin & Prevost , Graveurs ont mis en vente huit Estampes nouvelles, faisant la suite de celles destinées à orner la dernière édition grand *in* 4°. de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France , par feu M. le Président Hénault.

On connoit le mérite de ces gravures , qui joignent à la beauté & à la richesse du dessin une exécution brillante & pittoresque. Il n'y a point de compositions en ce genre ou l'allégorie soit plus ingénieuse , plus distincte , plus capable de peindre à l'imagination , & de fixer dans la mémoire les grands faits de l'Histoire. Ces huit estampes nouvelles indiquent avec les portraits des Monarques , les traits les plus intéressans des règnes de Louis IX , de Philippe III , de Philippe IV , de Louis X , de Philippe

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

V, de Charles IV, de Philippe VI & de Jean.

On trouve ces Estampes à Paris, chez M. Cochin, aux Galleries du Louvre & chez M. Prevost, rue S. Thomas, porte S. Jacques, près de la rue S. Hyacinthe, prix 12 liv. Les douze premières coûtent 18 liv. On a tiré quelques exemplaires en papier de hollande à grande marge; le prix des deux suites est de 20 liv. & de 13 liv. 10 sols. La collection complète sera d'environ trente-huit estampes, y compris le frontispice; la troisième suite paroîtra à la fin de 1773, & le reste six mois après.

I I.

Le portrait de Joseph II, Empereur, dessiné & gravé par N. le Mire, d'après une bague donnée par sa Majesté Impériale, de la grandeur de ceux de Henri IV, & de Louis XV, gravés par le même. On peut les détacher de leur bordure pour les faire monter en bague. Ces portraits ne laissent rien à désirer pour la ressemblance des têtes, & pour le fini du burin. M. le Mire avertit le public qu'on trouvera aussi chez lui le portrait en médaillon de Frédéric II, Roi de Prusse, Electeur de Brandebourg, ainsi que de

DECEMBRE. 1772. 173
belles épreuves des estampes de son
édition du *Temple de Gnide*, qu'il déli-
vrera avec ou sans le texte, comme on le
desirera. Les prix de ces différens ouvra-
ges sont, sçavoir le portrait de l'Empe-
reur, 3 liv. ceux de Henri IV & de Louis
XV, réunis, 3 liv. celui du Roi de Prusse
1 liv. 4 sols; le *Temple de Gnide* avec
figures, l'in-8°. 12 liv. l'in-4°. 15 liv.
les figures seules du format de l'in 8°.
9 liv. l'adresse de M. le Mire est à Paris,
rue & vis-à-vis S^t Etienne des Grès.

I I I.

*L'Obéissance récompensée, & le Goûter
de l'Automne*, deux estampes en pendant,
hauteur dix-huit pouces, largeur quatorze
pouces; gravées d'après deux tableaux de
M. Boucher, premier peintre du Roi:
par M. Gaillard, graveur, rue St. Jacques,
au-dessus des Jacobins. Ces deux estampes
offrent des sujets galans très-bien rendus
par la gravure. Elles occuperont une place
distinguée dans la collection des gravures
d'après cet habile maître.

I V.

On vient de terminer les gravures des
Loges de Raphaël au Vatican, en trente-

-

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.

six feuilles, sur papier à peu-près comme celui de l'Enfant Jésus. Ces feuilles, réunies deux à deux, forment dix-huit pilastres. Le genre de ces gravures sont des arabesques & ornemens. Le prix est de 54 livres, c'est à-dire, trente sols la feuille. On les trouve chez Vernet le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur.

On trouve aussi chez le même une nouvelle estampe, gravée par Martini, d'après le tableau original de Vernet; cette estampe représente un paysage avec des baigneuses: elle est intitulée *les plaisirs de l'été*, & parfaitement gravée.

V.

Le sieur Lattré, graveur ordinaire de Monseigneur le Dauphin, de Monseigneur le Duc d'Orléans & de la ville, rue St. Jacques, la porte-cochère vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, vient de mettre au jour six beaux écrans de la Partie de Chasse d'Henri IV, dessinés par M. Gravelot, & exécutés par les mêmes artistes de l'Iconologie, avec les bordures dessinées & gravées par M. Choffard; l'histoire sur le revers de chaque écran: prix 3 liv. Et plus, six autres de sujets chinois, très-

DECEMBRE. 1772. 175
proprement gravés, d'après M. F. Boucher;
les bordures & revers dessinés & gravés par
M. Choffard. Beaucoup d'autres très inté-
ressans, sur la géographie, l'histoire, la
fable, &c. à différens prix.

L'Almanach Géographique, neuvième
suite; les Êtres Moraux pour l'année 1773,
par M. Gravelot, ainsi que les discours,
& toujours exécutés avec beaucoup de
soin, paroîtra le 15 Décembre prochain,
relié en maroq. 7 liv. 4 sols; broché 5 liv.

V I.

Le Bas, Graveur du cabinet du Roi, rue
de la Harpe, vient de mettre au jour trois
estampes de la suite du cabinet de M. le
Duc de Praslin; elles répondent au succès
qu'ont eu celles déjà annoncées.

La première, d'après Metzù, est inti-
tulée *la Liseuse*; elle est gravée par F.
David.

La seconde, d'après Rimbrand, rend
parfaitement un effet de soleil des plus
piquans, genre pour lequel ce peintre est
estimé; elle a pour titre *la Sainte Famille*.

La troisième est *Achille reconnu par
Ulysse* dans le palais de Licomède. Cette
composition historique est la plus riche de
Teniers, & ce peintre, dans cette compo-

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

sition, est sorti de son style ordinaire pour prendre celui de Rubens.

Les deux premières estampes sont de 1 liv. 10 sols chaque, & la troisième de 3 liv.

Le Marché conclu, d'après Teniers; la cinquième & sixième *Fête Flamande*, & un *Paysage de Ruissdal*. Ces quatre estampes sont intéressantes, & d'un faire qui rend les originaux.

Le Vieilleux Hollandais, d'après Ostade. Toutes ces cinq estampes sont du cabinet de M. le comte de Beaudoin. M. le Bas mettra ces estampes au jour à mesure qu'elles seront terminées, pour satisfaire plus promptement les amateurs.

La première de ces cinq estampes se vend 3 liv. & les quatre autres 1 liv. 10 s. chaque.

Silvie délivrée par Aminte, estampe dédiée à Mgr le duc de Nivernois, & gravée d'après le dessin de M. Cochin, fait à Rome; prix 1 liv. 10 sols. Cette estampe est très-agréable par sa composition & son fini.

Le portrait de Netscher, celui de son épouse & de son fils, peint par lui-même, & gravé par F. David, élève de M. le Bas. Cette estampe, d'un burin flatteur

DECEMBRE. 1772. 177
& brillant, & d'un bon effet, se vend
6 liv.

Le *portrait de M. Diderot*, d'après
Michel Vanloo, gravé par David; prix
1 liv. 10 sols.

L'*Enfant gâté*, qui fait pendant au
Silence, d'après M. Greuze; prix 6 liv.

M. le Bas prévient le public que son
même élève, F. David, grave maintenant
chez lui un tableau de Metz, représentant
le *Marché aux Herbes* d'Amsterdam.
Ce tableau, qui est d'une composition
très-riche & très intéressante par le nom-
bre de figures, la variété & la vérité de
leurs attitudes, se voit dans la superbe
collection de M. de Gagny.

M. le Bas, pour contenter les amateurs
jaloux d'avoir de belles épreuves de ce
morceau, leur propose de lui écrire, en
affranchissant le port; &, sur leurs let-
tres, il leur fera parvenir des épreuves
sans qu'ils soient tenus de donner de l'ar-
gent qu'à la délivrance de cette estampe,
qui sera du prix de 12 liv.

V I I.

La Maîtresse d'Ecole & la petite Ecolière,
deux estampes en pendant d'environ 8
pouces de haut sur 6 de large, gravées

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

par M. Wille ; la première d'après le tableau de M. Wille fils , & la seconde d'après le tableau de M. Scheneau. A Paris , chez Wille , graveur du Roi ; quai des Augustins.

La petite Ecolière a un livre sous le bras & un oiseau dans ses mains. La Maîtresse d'Ecole , qui tient une poignée de verges , semble lui faire signe d'approcher. Il y a beaucoup de vérité dans ce caractère de tête de cette bonne femme qui paroît dessiné d'après nature. On trouve d'ailleurs dans ces deux estampes cette intelligence de travaux , cette pureté & cette netteté d'exécution qui flattent l'amateur & feront toujours rechercher avec empressement les gravures de M. Wille.

V I I I.

L'Amour maternel, estampe d'environ 16 pouces de haut sur 12 de large , gravée par Chevillet , d'après le tableau de Peters. A Paris , chez Chevillet , graveur , rue des Maçons , maison de M. Freville.

Une jeune & aimable femme donne la mamelle à son enfant. Cette action ,

DECEMBRE. 1772. 179
que prescrit la nature , mais que nos
mœurs nous portent à admirer , est expri-
mée ici avec graces. La pureté du burin
de M. Chevillet & l'art avec lequel il
fait valoir les moindres détails , contri-
buent encore à rendre cette estampe re-
commandable.

I X.

L'Amour dans la compagnie des Graces ;
estampe de six pouces & demi de large
sur cinq de haut ; Prix , 1 liv. 5 sols.
A Paris , chez Demarteau , graveur &
pensionnaire du Roi , rue de la Pelle-
terie , à la Cloche.

Les trois Graces ont enchaîné l'Amour
avec une guirlande de fleurs. Cette jolie
composition est de François Boucher.
Elle a été gravée dans la manière du dessin
au crayon noir & rouge sur papier blanc.
M. Demarteau a mis dans cette gravure
toutes les finesses d'exécution qui peuvent
imiter le dessin & augmenter l'illusion.
Cette estampe forme le N°. 347 de son
œuvre.

Le même graveur distribue chez lui un
sujet pastoral qui peut servir de pendant
à celui que nous avons annoncé précé-

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

demment. Il forme le N^o. 346 de son œuvre. Prix, 15 sols.

L'œuvre de Baptiste Monnoyer, bien connu par son talent de peindre les fleurs, se trouve actuellement chez le sieur Dematteau, qui a acquis les planches que possédoit feu Huquier. Cet œuvre, y compris le portrait de l'auteur, contient 69 estampes, dont le prix est de 20 liv.

X.

Portrait de Jean-Paul Timoléon de Cossé, Duc de Brissac, Pair, Maréchal & grand Panetier de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur & Lieutenant-général pour Sa Majesté, de la ville, prévôté & vicomté de Paris. A Paris, chez Bligny, cour du Manège, aux Tuileries.

Ce portrait est vu des trois quarts & renfermé dans un oval, au bas duquel sont placés les attributs de la guerre. Il a été gravé avec soin par Car. Gaucher, d'après le tableau de M. Pougin de Saint-Aubin.

*VERS pour être mis au bas d'une estampe
où M. de Voltaire est représenté au mo-
ment de son reveil, dictant à son secré-
taire.*

Du Dieu qui le possède il s'éveille agité;
O toi, de sa pensée heureux dépositaire,
Ecris: « Le reveil de Voltaire
» Est celui du génie ou de la vérité. »

Par M. Marmontel.

M U S I Q U E.

I.

*VIIIe. Recueil de Pièces françoises & ita-
liennes, petits airs, brunettes, menuets,
&c. avec des doubles & variations ac-
commodés pour deux flûtes traversiè-
res, violons, par-dessus de viole, &c.
par M. Taillart l'aîné; le tout recueilli
& mis en ordre par M***; prix, 6 l.
A Paris, chez M. Taillart l'aîné, rue
de la Monnoye, la première porte co-
chère à gauche en descendant du Pont
neuf, chez M. Fabre; & aux adresses
ordinaires de musique.*

Ce dernier recueil est du meilleur choix. Il réunit les nouveaux airs qui ont été le plus goûtés, soit sur les théâtres, soit dans les différents concerts de la capitale. Il ne peut donc manquer d'être agréable à ceux qui jouent des instrumens, de la flûte traversière principalement que M. Taillart l'aîné continue d'enseigner à ceux qui veulent se former l'oreille & le goût, & acquérir une exécution nette, facile & brillante.

I I.

Deuxième recueil d'airs connus, arrangés en pièces de harpe, dont plusieurs sont variés avec quelques préludes & caprices propres à exercer les mains; par M. Baur: œuvre cinquième; prix 1 liv. 4 sols. A Paris, chez l'auteur, rue Sainte Anne, au coin de celle de Clos-Georgeot: le portier distribuera les exemplaires. Chez la Dame Baur, Marchande Bourrière, rue Sainte Marguerite, Fauxbourg St. Germain, entre la prison de l'abbaye & la cour des Moines; & aux adresses ordinaires. A Lyon, chez Castaud, place de la comédie.

Six trio à deux violons & basses, par M. Vanhal; œuvre onzième: chez Sieber, rue St. Honoré, à l'hôtel d'Aligre; & aux

D E C E M B R E. 1772. 183
adresses ordinaires. A Lyon, chez Castaud.

I I I.

Le Nid, ariette avec symphonie, dédiée à Mde la Comtesse de Strogonoff, née Princesse de Trouberskoy, par M. Légar de Furcy, maître de goût de chant, & organiste de MM. de Ste. Croix de la Bretonnerie & des grands Carmes; prix 1 liv. 16 sols : à Paris, chez l'auteur, place du Parvis-Notre Dame, où les Mds de Province pourront s'adresser pour avoir la collection de tous les ouvrages, & aux adresses ordinaires de musique. A Lyon, Bordeaux, Nantes, Rouen, Lille, &c.

Cette ariette, d'un chant brillant & facile, que le public a paru désirer, est fort bien gravée, & s'exécute avec deux violons, alto & basse. L'auteur, connu avantageusement, ne peut que gagner en fournissant au beau sexe les moyens de faire briller les talens qu'il cultive lui-même avec beaucoup de succès.

I V.

Sei quartetti per due violini alto e violoncello, dedicati alli Signori Dilettanti di Madrid, da Luigi Boccherini; opera decima, libro terzo, di quartetti : nuo-

184 MERCURE DE FRANCE.

vamente stampati a spese di G. B. Vennier ; prix 9 liv. Gravés par Mde. la veuve Leclair. A Paris, chez M. Vennier, éditeur de plusieurs ouvrages de musique, rue St. Thomas-du Louvre, vis-à-vis le château d'eau, & aux adresses ordinaires. A Lyon, aux adresses de musique. A. P. D. R.

Ces quartetti sont dignes de la réputation de ce célèbre compositeur. Nous osons même dire qu'il s'est encore surpassé dans l'ouvrage que nous annonçons ; & nous croyons pouvoir assurer qu'ils plairont autant aux grands connoisseurs par l'effet surprenant des modulations inattendues, qu'aux personnes qui ne sont sensibles qu'aux agrémens d'un chant varié & nouveau.

V.

Nouvelle Méthode pour apprendre à jouer en très peu de tems de la mandoline, où les principes sont démontrés si clairement, que ceux qui jouent du violon peuvent apprendre d'eux-mêmes.

Plus, la Tablature du cistre en musique à cinq, à six & à sept rangs de cordes, avec des préludes, menuets, allemandes, marches & sonates, avec la basse pour

DECEMBRE. 1772. 185
ces deux instrumens ; par M. Corrette,
chevalier de l'ordre de Christ : prix 6 liv.
A Paris, à Lyon & à Dunkerque, aux
adresses ordinaires de musique.

*Maison d'Education physique & morale,
dans laquelle les enfans & jeunes
gens infirmes & valétudinaires trouve-
ront les soins d'une bonne instruction ;
réunis au traitement de leurs infirmités
& maladies.* Par M. Verrier, docteur
en médecine de l'Université d'Angers,
conseiller médecin ordinaire du Feu
Roi de Pologne, agrégé honoraire au
collège royal des Médecins de Nancy,
& avocat en la Cour du Parlement de
Paris.

Mens sana in corpore sano.

J U V.

LA nature & l'art peuvent produire sur l'homme
les mêmes phénomènes que sur tous les autres
êtres. Les organes tendres & délicats des enfans
se plient à toutes les conformations qu'on veut
leur donner. Leurs émunctoires & la circulation
de leur sang plus rapide, permettent d'épurer &
de renouveler la masse de leurs humeurs : & il
est rare que les vices de leur corps & de leur es-
prit deviennent physiquement incurables, avant
que l'organisation soit achevée. D'un autre côté

186 MERCURE DE FRANCE.

Les médecins & les philosophes modernes ont renouvelé en partie l'art qui , chez les anciens , donnoit aux facultés corporelles & spirituelles une énergie & une étendue dont l'espèce humaine ne sembloit pas susceptible. On lui a même ajouté un très-grand nombre d'inventions & de découvertes , qui auroient étonné les anciens eux-mêmes.

Cependant le peu d'art qu'on met communément dans le développement des facultés naturelles , les précautions mal entendues qu'on prend pour prévenir les vices du corps & de l'esprit, les routines qu'on suit depuis la barbarie du moyen âge pour les corriger; toutes ces causes surchargent les familles & la société d'une infinité d'hommes foibles, infirmes & contrefaits; d'hommes auxquels il manque un plus ou moins grand nombre des fonctions dont l'humanité est capable. Les moyens que l'art propose pour corriger leurs vices & guérir leurs maladies , ne peuvent avoir tout leur succès dans les maisons paternelles , ni dans les maisons publiques d'éducation. Ce n'est point en effet par des secours violens & passagers , qu'on peut guérir les vices & les maladies habituelles des enfans , mais par des secours doux , continués sans interruption pendant plusieurs mois , même des années & quelquefois jusqu'après la puberté , *P. Ex.* par un régime convenable; par quelques remèdes & sur tout des topiques; par des bains , des exercices gymnastiques , des habillemens particuliers , des machines & des méthodes littéraires appropriées : tous moyens dont les bons effets & l'abus ne peuvent être apperçus que par un œil accoutumé à la marche & aux écarts de la nature. Quelques exemples suffiront peut-être pour faire appercevoir cette importante vérité.

D E C E M B R E. 1772. 187

Les os, qui forment la charpente du corps humain, encore moux & flexibles dans l'enfance, prennent les configurations & les directions que les muscles leur donnent. Si par quelque mauvaise attitude, par quelque mouvement irrégulier, ou par quelque maladie & sur-tout par le rachitis, il arrive que quelques muscles tirent un os avec des forces démesurées, l'os se bombe & se courbe; & souvent le père ou l'instituteur ne s'en aperçoit que quand le mal a fait des progrès considérables. Alors, pour éviter un plus grand mal, on donne des liens au petit misérable; on le condamne à une vie plus sédentaire, & les courbures des membres vont toujours en augmentant, jusqu'à ce que les os aient pris une consistance qui ne leur permette plus de céder.

Cependant depuis quelques années on a trouvé l'art de redresser les membres les plus difformes, au moyen de muscles artificiels qui opposent des forces supérieures à celles des muscles naturels. On applique indifféremment ces puissans agens sur le tronc, sur les épaules, les bras, les mains & les doigts; sur les hanches, les cuisses, les jambes & les pieds: mais il ne faut point espérer de voir ce nouvel art produire sur tous les sujets les merveilles qu'il a déjà opérées sur un grand nombre, si les moyens qu'il indique ne sont administrés & suivis par un homme instruit des loix & des ressorts de la nature humaine.

Les parties dures sont encore sujettes à des luxations, des fractures, des ankyloses, des caries & autres maladies qui font cesser toute éducation: mais après un traitement souvent trop court & inefficace, combien ne laissent-elles point de vices qui, abandonnés à eux-mêmes, deviennent incurables, quoiqu'ils eussent pu être détruits, ou

188 MERCURE DE FRANCE.

du moins diminués , en associant le régime physique au régime moral ?

On peut faire les mêmes réflexions sur les vices de conformation des parties molles ; c'est-à-dire, sur les descentes ou chutes de quelque organe , les paralysies , les convulsions , les rigidités des membres , les tremblemens , les palpitations , &c. De tout tems la médecine a opposé à ces vices des secours très-efficaces , que notre siècle a vu augmenter & perfectionner , mais qui doivent être continués trop long-tems , pour ne pas rebuter des parens & des instituteurs ordinaires.

Les organes des sens sont sujets à mille vices , qui ne peuvent qu'augmenter sous l'empire du plan général des études , qui n'a été fait que pour des sujets bien conformés & vigoureux : avec des yeux louches , avec une vue faible & obscure , avec une cataracte , &c. un enfant peut-il supporter huit à dix heures de lecture chaque jour ? Mais dans une éducation appropriée à ces vices , on peut corriger & ménager ces défauts. On a même vu dans l'aveuglement l'art suppléant à la vue par le tact , conduire l'esprit à un point de perfection , où le commun des hommes n'arrive pas avec tous les sens.

Il en est de même de l'ouïe trouble , de la dureté d'oreille & de la surdité , du bégayement & des autres vices de la voix & de la parole. Presque toutes nos connoissances arrivant à l'entendement par l'ouïe , l'homme sourd de naissance demeure muet ; & les sourds & muets paroissent être condamnés par la nature à mener une vie purement animale ; mais l'art a su mettre ces infortunés en commerce par les signes des yeux : il leur apprend à lire & à écrire en plusieurs langues à la fois. Il a même produit plusieurs procédés industrieux pour déve-

lopper les organes de la parole sans ceux de l'ouïe. L'art de faire parler les muets de naissance n'est pas un mystère. Quelquefois même il arrive que la cause de la surdité n'est pas incurable & qu'on peut rendre à l'homme deux de ses plus utiles fonctions.

Le cerveau, cet organe commun des sens, est susceptible, comme tous les autres, d'un grand nombre de vices. La stupidité, la mélancolie, le défaut de mémoire, le vertige, les écarts de l'imagination & la folie même en sont les effets les plus ordinaires : les grands génies qui ont mis à découvert l'origine des connoissances & la mécanique des sens, ont appris aux instituteurs les indications qu'ils doivent suivre pour prévenir ces vices & les corriger. Bientôt j'espère démontrer que l'art peut pousser les influences bien au-delà de ce qu'on en a espéré jusqu'à ce jour ; qu'il est des moyens efficaces pour développer les mémoires les plus ingrates & les imaginations les plus stériles ; comme il en est pour réprimer les plus fougueuses ; que ce qu'on appelle *bêtise* est autant l'effet d'un art mal exécuté que de la nature ; & qu'enfin il n'est peut-être point de têtes assez dures & assez indociles, pour qu'on ne puisse leur donner la justesse & l'activité d'esprit nécessaires pour faire un bon citoyen : mais les moyens capables de procurer de si grands avantages sont bien différents des secours généraux des plans d'éducation. Dans une classe on proportionne ordinairement les exercices littéraires aux forces du plus grand nombre des élèves. S'il s'en trouve parmi-eux quelques-uns, dont les organes infirmes & délicats ne soient pas susceptibles de l'application nécessaire pour soutenir ce travail, ils se rebutent & demeurent au-dessous

de la médiocrité. Or par un plan d'études approprié à leur faiblesse, en ne leur donnant que la somme des idées qu'ils sont en état d'approfondir sans se fatiguer, & en prenant les précautions convenables, il seroit très aisé de les élever au-dessus de cette médiocrité, à laquelle ils sembloient destinés.

Ce que je dis d'une bonne tête, je peux l'appliquer à une bonne main. Si l'on met encore moins d'art à développer les fonctions nombreuses de cet organe de l'industrie, doit-on être surpris de voir tant de gens mal-adroits? Cependant il est une gymnastique qui peut rendre le bras & la main propres à tous les arts, comme il est une logique capable de rendre la tête propre à toutes les sciences.

Le vice aujourd'hui le plus commun parmi nos compatriotes, est cette constitution tendre, faible & cacochyme, que les enfans doivent à leurs parents, à leurs nourrices, & quelquefois à leurs instituteurs. Les préjugés les moins fondés font désespérer de corriger ces tempéramens; & des moyens pusillanimes auxquels la tendresse souvent peu éclairée des parents croit devoir recourir, condamnent en effet leurs misérables enfans à une vie éternellement languissante & douloureuse: cependant la correction de ces constitutions est le triomphe de la médecine économique. Il est peu d'estomachs débiles & de poitrines faibles qu'elle ne puisse fortifier: il est peu de ces squelettes ambulans dont elle ne puisse faire des hommes robustes, en éloignant les causes qui s'opposent à la nutrition, & en faisant succéder par une gradation insensible, des agens assez puissans pour développer de la manière la plus parfaite, tous les organes de la machine humaine.

Souvent sous les apparences d'une santé ordi-

naire, des enfans cachent des héritages funestes d'une longue suite d'ancêtres. *P Ex.* Une humeur goutteuse, une conformation qui dispose à la pulmonie, &c. on se tient alors dans une sécurité dangereuse. Ces dispositions se fortifient sous le régime général de l'éducation commune. Vient enfin le terme malheureux, où ces germes se développent & font sentir leurs terribles effets: & l'on n'a plus alors que de foibles palliatifs à leur opposer. Cependant il est certain qu'on pourroit les détruire par une éducation appropriée à ces sujets.

S'il est des cas où l'on doit travailler à applanir la route des sciences, & particulièrement à faciliter & à abrégier l'étude des langues latine & françoise, c'est sans doute dans ceux où se trouvent ces petits infortunés que la nature semble avoir traités en marâtre; c'est un objet qui m'a toujours frappé. Depuis vingt années que j'étudie & pratique la médecine, je me suis toujours particulièrement occupé des maladies des enfans. J'ai fait un très-grand travail pour faire marcher ensemble d'un pas égal l'éducation médicinale, littéraire & morale: j'ai tiré de la physique de l'entendement humain, de nouvelles méthodes au moyen desquelles j'espère que les enfans infirmes & d'un esprit borné, feront d'aussi grands progrès, que les enfans les mieux constitués par les méthodes ordinaires; & je vais offrir au public le résultat de mes travaux par la voie du mercure, du journal économique & d'ouvrages particuliers.

Pour me rendre encore plus utile à mes concitoyens, je vais ouvrir une *maison d'éducation* aux enfans & jeunes gens infirmes, de quelques maladies & infirmités du corps & de l'esprit, qu'ils soient

attaqués, pourvu qu'e'les ne soient point contagieuses. Le plan d'éducation de chacun d'eux y sera dressé & exécuté d'après leur constitution, d'après les vues particulières des parens, & d'après les principes que j'ai exposés dans mon *recueil de mémoires & d'observations sur la perfectibilité de l'homme*. On en donnera aux parens une copie, dans laquelle ils verront ce qu'ils ont à espérer pour le corps & l'esprit de leurs enfans. S'il s'agit de difformités, on joindra à ce plan un dessein qui constatera leur état. Et pour vérifier les succès qu'on aura promis, on leur démontrera tous les trois mois les progrès qu'on aura obtenus.

Pour dresser & exécuter ces plans d'éducation, je me ferai toujours un devoir de profiter des avis de deux célèbres Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris, qui ont été mes maîtres, & auxquels je dois une bonne partie de mes connoissances & de mes vues. Messieurs Petit & Barbeau Dubourg, veulent bien me soutenir dans cette grande entreprise. Les copies des plans particuliers d'éducation qu'on donnera aux parens, seront signées d'eux, ou du moins de l'un ou de l'autre: mais bien loin que j'entende exclure par-là aucun des médecins, des chirurgiens & des maîtres d'éducation en qui les parens pourroient avoir confiance, je profiterai avec le même zèle des lumières de tous les excellens maîtres en tout genre que renferme cette capitale. L'art de la médecine & celui de l'éducation sont si étendus, qu'ils se divisent en un grand nombre de branches dispersées dans les provinces, mais réunies à Paris. Notre maison pourra être une espèce de dépôt où l'on trouvera tous les secours particuliers que l'industrie conserve & produit sans cesse. Les maîtres de l'art y trouveront pour le traitement des
vices

vices & des infirmités auxquelles ils se seront spécialement appliqués, une régularité & une exactitude qui rendront leurs succès plus certains & plus prompts.

J'ai choisi aux portes de Paris une maison commode & saine, dans laquelle je peux recevoir sur le champ les sujets qui se présenteront. Je travaille à réunir toutes les substances d'histoire naturelle & les instrumens de physique propres à développer les sens & les mouvemens volontaires, & à remplir l'esprit de connoissances utiles, mon objet étant d'exercer les élèves à étudier autant la nature que les livres.

En donnant mes soins à l'éducation naturelle avec tout le zèle & l'attention dont je suis capable, je n'abandonnerai pas le soin de l'âme au hasard & à la routine. Le premier objet que je me propose en faisant connoître la nature à mes élèves, est de les conduire à la connoissance de son auteur: je ne travaillerai à les rendre participants de ses dons, que pour leur apprendre à en faire le meilleur usage, & leur inspirer les sentimens d'une piété solide: & s'il s'entrouve quelques-uns chez qui les vices soient incurables, je tâcherai du moins qu'ils soient dédommagés de la santé, par ce courage & cette résignation qu'inspire l'espérance des récompenses réservées à la vertu: mais ne pouvant avoir aucune mission pour l'éducation religieuse, je m'adresserai aux pasteurs de l'église, & leur demanderai pour mes élèves un directeur vertueux & éclairé, avec qui je puisse me concerter dans mes travaux, pour en faire des philosophes également chrétiens & citoyens.

Il n'est pas possible d'assigner un prix fixe pour

la pension dans cette maison unique en son genre. Il sera réglé sur les soins que demanderont les vices, les infirmités & les difformités des enfans, & sur l'étendue que les parens voudront donner au plan de leur instruction; mais on tâchera de concilier les avantages de l'économie avec ceux de la santé; & je puis assurer que le traitement & l'éducation convenables à ces sortes d'enfans, coûteroient plus aux parens dans leur propre maison que dans la nôtre.

On s'adressera à M. Verdier, à Paris, rue des Prouvaires, même maison que M. Tiphaine, chirurgien herniaire.

Vu & approuvé, à Paris, ce 16 Novembre 1772. LE THIEULLIER, doyen de la faculté de médecine,

Per nos Universitatis Rectorem nihil obstat.
COGER.

Vu l'approbation, permis d'imprimer ce 17 Novembre 1772. DE SARTINE.

Approbations.

Le plan que M. Verdier propose dans cet écrit, me semble si bien conçu & tellement propre à procurer le plus grand de tous les biens, celui qu'un ancien desiroit, savoir de posséder une ame saine dans un corps sain; *mens sana in corpore sano*, que j'y donne une pleine & entière approbation, & que je me ferai toujours véritablement honneur & plaisir de contribuer à son exécution. A Paris ce dix-huit Novembre 1772.

A. PETIT, docteur-régent, & ancien professeur de la faculté de médecine en l'université de Paris, membre des académies royales des sciences de

DECEMBRE. 1772. 195

Paris & de Stockholm, professeur royal d'Anatomie & de chirurgie au jardin du roi, inspecteur des hôpitaux militaires, &c.

Si l'union intime & la réaction mutuelle du corps & de l'esprit constituent la vie de l'homme ; si leur enfance, leur progrès, leur consistance, leur déclin & leur décrépitude marchent d'un pas toujours égal ; enfin si dans tous ces périodes la mauvaise disposition de l'un & de l'autre, leur force, leur faiblesse, leur santé, leurs maladies se correspondent constamment, tantôt comme causes & tantôt comme effets, M. Verdier a grande raison de vouloir que dans l'institution de la jeunesse, on fasse toujours marcher de front les soins de l'éducation corporelle & ceux de l'éducation spirituelle. Tout le monde doit désirer l'exécution d'un projet dont l'utilité est si évidente ; & personne n'est plus en état de le bien remplir, que celui qui l'a si heureusement conçu : mais dans les occasions où il auroit besoin de quelqu'un pour y concourir avec lui, je serai très-flatté d'y être appelé : & il peut compter que je m'y porterai avec zèle. A Paris ce 31 Octobre 1772.

J. BARBEU DUBOURG, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, associé de l'académie royale des sciences de Stockholm, & de la société royale de Montpellier.

MORT de M. de Mondonville.

JEAN JOSEPH CASSANEA DE MONDONVILLE, né à Narbonne en est mort dans sa maison de Campagne à Belleville, près Paris, le 8 Octobre dernier.

Cet homme recommandable a dû sa réputation & sa fortune à un travail assidu, à un grand amour de son art, à une conduite réglée; il acquit d'abord un nom par son talent pour l'exécution du violon, il fut le rival & l'ami de M. Guignon, qui tenoit alors le premier rang. On se rappelle les espèces de défis que ces deux Artistes se faisoient au Concert spirituel, dans des duos & de petits aits qu'ils exécutoient & varioient avec beaucoup d'art; il composa des sonates de clavecin & des symphonies, qui commencèrent à lui faire un nom, comme compositeur; il excella depuis dans les motets, qui lui méritèrent la place de Maître de Musique de la Chapelle du Roi: il dirigea avec distinction le Concert Spirituel, pour Madame Royer, après la mort de son mari. Ses Opéra d'*Isbé*, du *Carnaval du Parnasse*, de *Titon & l'Aurore*,

DECEMBRE. 1772. 197
de *Daphni & Alcimadure*, dont il fit
les paroles Languedociennes & François-
ses, ainsi que la musique des *Fêtes de*
Paphos, de *Psiché*, de *Thésée*; tant de
travaux heureux, le mettent dans la classe
des compositeurs distingués qui ont tra-
vaillé pour l'Opéra. Il étoit encore occu-
pé à de grands ouvrages de musique qui
enflammèrent son sang, & précipitèrent
la fin de ses jours. Bon mari, bon père,
bon ami, il laisse une femme qui a beau-
coup de talents pour la musique & la
peinture, dont elle fait ses amusemens,
un fils qui aime ces Arts & les cultive
avec succès, & des amis qui regrettent sa
société douce, honnête & agréable.

CHANT FUNÈBRE.

QUAND le célèbre Mondonville
Pour jamais eut fermé les yeux,
De Jupin la Courrière agile
L'annonça bientôt en tous lieux
Euterpé surprise, immobile,
Cessa ses chants harmonieux;
Titon, accablé de tristesse,
De l'Aurore essuya les pleurs;
Le dieu qui préside au Permesse
Du destin blâma les rigueurs
Qui, sans attendre la vicillesse,

Trop souvent séparoit des cœurs
 Que leur mutuelle tendresse
 Enivroit de mille douceurs ;
 Accusant toute la nature ,
 Du jour détestant le flambeau ,
 On vit la belle Alcimadure
 Le regretter sur son tombeau.
 Ce mortel digne de mémoire
 Célébra l'Olympe & les Dieux :
 A ses talens il dû sa gloire ,
 A son esprit, l'art d'être heureux.

Par un Amateur.

A N E C D O T E S.

I.

LE DUC DE MARLBOROUGH remarqua un soldat qui s'étoit distingué pendant la bataille ; il loua publiquement sa bravoure , & lui promit de l'avancer , mais la paix venant à être faite , le soldat fut oublié. Il prend cependant la résolution de rappeler au Duc la promesse qu'il lui avoit faite , va le trouver au Parc où il se promenoit avec la Reine. Le Duc le reconnût & lui dit : » Je » penserai à vous , mais pour le présent

DECEMBRE. 1772. 199

» il n'y a point de grade vacant ». Pardonnez , Monseigneur , lui repliqua le soldat, l'Archevêque de Cantorberi vient de mourir. Le Duc ne put s'empêcher d'éclater de rire ; la Reine l'ayant entendu demanda de quoi il s'agissoit , & lorsqu'elle en fut informée , elle le fit Lieutenant sur le champ.

I I.

Un jeune étourdi demanda un jour à un poëte allemand des vers pour mettre sous le portrait de sa belle ; le contenu devoit être : Que l'amour l'avoit fait poëte malgré son talent ; voici comme le poëte s'acquitta , & comme cela a été traduit de l'allemand.

En admirant ce teint & ces lèvres de rose
La douceur de ces yeux & ces appas divers ;
Tu connois la beauté , qui , du plus sot en prose
M'a rendu le plus sot en vers.

A V I S.

I.

Farine d'Orge préparée.

IL y a actuellement au bureau royal de la correspondance un dépôt de la farine d'orge pré-

200 MERCURE DE FRANCE.

parée, de la composition de demoiselle Durand, veuve Desgranges, de Grenoble.

Cette farine est propre pour les maux de poitrine, la toux invétérée, & pour toutes les indispositions provenant de l'acreté du sang & des humeurs.

La livre de cette farine se vend 3 liv. avec le sucre préparé, & 2 liv. 5 sols sans sucre. On donnera la façon de s'en servir.

I I.

Nécrologe.

On met actuellement sous presse le *Nécrologe* des hommes célèbres, qui paroîtra dans le commencement de l'année prochaine; il contiendra les éloges historiques de Messieurs Duclos, Helvétius, l'abbé de la Bletterie, Mondonville, Madame Favart, &c. &c. &c.

Comme on n'en tirera qu'autant d'exemplaires qu'il y aura de souscripteurs, MM. les abonnés sont priés d'envoyer leur souscription, & le renouvellement de leur abonnement aux annonces des deuils de cour, au *bureau royal de la correspondance général*, rue des deux portes S. Sauveur.

Prix	{	Deuils & Nécrologe,	{	Pour Pa-		
		ensemble			6 liv.	ris, franc
		Annnonce aux deuils de			3 liv.	de port.
		cour, séparées				
		Nécrologe, seul	3 liv.			

Pour la province, sans affranchir, même prix, & en affranchissant, le double.

III.

Eau d'Hypocrène.

Belle eau d'hypocrène. Cette liqueur est très-fine , très-délicate ; très-agréable au goût , & très-salutaire à l'estomach. Sa source est introuvable ; la muse limonadiere qui en a le secret & le privilège , la distribue de part apollon aux amateurs , au café allemand , rue croix-des-petits-champs.

IV.

Vinaigres.

Quoique les bontés du Roi pour le sieur Maille, que sa Majesté a nommé son vinaigrier ordinaire, pour remplacer le feu sieur Lecomte, qui demeurait place de l'école au bout du pont-neuf, soit une preuve certaine des talens qu'il s'est acquis dans la composition de toutes sortes de vinaigres dont l'utilité ne laisse rien à désirer dans les différents usages à quoi on les emploie, & que plusieurs de ses vinaigres n'ayent jamais été imaginés par le feu sieur Lecomte, le sieur Maille se croit obligé d'avertir les personnes qui pourroient ignorer la mort du feu sieur Lecomte, qu'il est le seul qui l'a remplacé chez le Roi & dans différentes Cours étrangères, & que sa demeure est rue S. André-des-Arcs, pour éviter toutes surprises de la part de particuliers qui, sous le nom de Lecomte & le faux titre de vinaigrier du Roi, chercheroient à en imposer au public. L'on trouve dans son magasin généralement toutes sortes de vinaigres, au nombre de 200 sortes, soit pour la

202 MERCURE DE FRANCE.

table, les bains & la toilette, tels que le *vinaigre de rouge* en première & seconde nuance, qui imite les couleurs naturelles à tromper la vue, donne aux lèvres une couleur vermeille & empêche qu'elles ne gersent; ce vinaigre à la propriété de ne point disparaître lorsqu'on s'essuie, sa qualité balsamique conserve la peau & rafraîchit le teint. Le Parfait *vinaigre romain* qui blanchit les dents, prévient la carie & arrête le progrès de celles qui sont cariées, raffermir les dents dans leurs alvéoles, guérit les petits chancres & ulcères de la bouche, & prévient l'haleine forte; la qualité antiscorbutique de ce vinaigre, le rend très-nécessaire aux personnes qui vont en mer ou qui demeurent dans des endroits aquatiques. Le *vinaigre de storax*, qui blanchit la peau & empêche qu'elle ne ride. Le *vinaigre de fleurs de citrons*, qui guérit les boutons. Le *vinaigre d'écailles*, pour les dartres farineuses. Le *vinaigre de racines*, pour les taches de la peau. Le *vinaigre de turbie*, qui guérit radicalement le mal de dents. Le *vinaigre royal*, pour la piqure des couïns & la gangrène. Le *vinaigre admirable & sans pareil*. Le *vinaigre de venus* pour les vapeurs. Le *vinaigre rafraîchissant* pour la garde-robe, dont l'usage est inmanquable pour les personnes sujettes aux hémorroïdes; & le véritable *vinaigre des quatre voleurs*, préservatif de tout air contagieux, & le syrop de vinaigre. Les moindres bouteilles de ces différentes sortes de vinaigres de propriétés, sont de 3 livres. Celui de rouge, seconde nuance, de 4 liv. & généralement toutes sortes de moutardes qui ont la qualité de se garder deux ans avec la même bonté, & de fruits marinés. La moutarde des quatre graines pour les engelures, dont le prix est de 30 sols le pot; l'on a commencé à en donner *gratis* aux pauvres le Dimanche 8 Nov.

& on continuera jusqu'au dernier Dimanche d'Avril depuis huit heures jusqu'à midi, tous les Dimanches. Les personnes de province ou des royaumes étrangers qui voudront se procurer ces sortes de vinaigres, en écrivant une lettre d'avis & remettant l'argent par la poste franc de port, on leur fera tenir exactement tous les vinaigres qu'elles demanderont avec la façon de s'en servir, à l'adresse indiquée, la porte cochère qui fait face à la rue haute-feuille, à Paris. Toutes les bouteilles & pots ont dessus un étiquet où sont les armes du Roi & de leurs Majestés Impériales, crainte de surprise.

*Copie d'une Lettre du 3 Novembre 1772, adressée à M***, par M. Gauttard, médecin ordinaire du Roi & de l'hôpital-général de Paris.*

Il est bien vrai, Monsieur, que le sieur le Roi de la Faudignere ne distribuera son élixir & son opiat pour les dents, que jusqu'au 28 de ce mois, ainsi vous ferez très-bien de vous en approvisionner; je connois peu l'auteur de ce remède, je n'ai l'ai vu qu'une seule fois chez un de mes malades, & son raisonnement m'a satisfait; mais je connois son remède, j'en ai vu les effets, & il seroit à desirer pour l'utilité publique qu'il ne fût pas confondu avec les remèdes des empiriques qui, pour la plupart sont inutiles, souvent dangereux & quelque fois mortels; de celui-ci je ne vois nul inconvénient à craindre & beaucoup de bien à en attendre; je ne crois pas qu'il y ait un moyen plus sûr pour calmer la douleur des dents

& pour les conserver : l'envie peut tenir un autre langage, le mien est celui de la vérité. Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

GAULLARD, Médecin ordinaire du Roi
& de l'hôpital général de Paris.

NOUVELLES POLITIQUES.

D'Alexandrie, le 6 Octobre 1772.

DANS les derniers jours du mois de Septembre, il y eut au Caire différentes assemblées des Beys & des principaux de la ville; on forma le projet de faire passer un corps d'armée en Syrie, & l'on commença à faire des recrues; mais, quoique l'on continue de lever des troupes, il paroît qu'on a abandonné ce dessein. On n'est pas tranquille sur ce qui se passe dans le Saidi (Haute Egypte), & l'on craint une irruption de la part du Bey qui s'est déclaré contre Mehemet Abou Daab.

De Stockholm, le 27 Octobre 1772.

Le Collège de la Guerre a notifié, d'après les ordres du Roi, à tous les Gouverneurs de Provinces & à tous les Officiers civils & militaires, qui se trouvent à Stockholm, de se rendre à leurs postes.

De Petersbourg, le 13 Octobre 1772.

Le lundi 24 du mois dernier, l'Académie Impériale des Arts tint une séance publique que le Grand-Duc honora de sa présence, & à laquelle assistèrent le Clergé, les principaux Seigneurs & les Ministres étrangers. Les Elèves de l'Académie

DECEMBRE. 1772. 205

avoient exposé, à la vue des spectateurs, leurs ouvrages tant de peinture & de sculpture, que d'architecture. On lut les lettres de remerciement du Cardinal Albani & du sieur Pierre, premier peintre de Sa Majesté Très-Chrétienne, reçus depuis peu à l'académie; le premier, comme membre honoraire, & le second, comme associé libre.

On attend d'un moment à l'autre la nouvelle de la reprise des négociations pour la paix, & l'on présume que le congrès se tiendra à Bucharést. Le sieur d'Obreskow y remplira seul les fonctions de Ministre Plénipotentiaire.

Des Frontières de la Pologne, le 15 Octobre.

1772.

Le *Senatus Consultum* continue les séances sans succès. Il n'est composé que de trente-trois Sénateurs. Les trois Cours auroient désiré qu'on procédât à une Diète générale; mais cette affaire souffre les plus grandes difficultés.

Le Roi de Prusse a réuni à sa Couronne toutes les Starosties du pays qu'il a occupé. Les Starostes sont chargés de recevoir les revenus, & on leur accorde 3 pour 100 sur les biens dont ils jouissoient auparavant eux-mêmes. Les Russes, en faisant à-peu près le même arrangement, ont fixé aux Starostes le revenu de 220 roubles par an.

De Vienne, le 21 Octobre 1772.

On apprend ici que le Grand Visir & le Comte de Romanzow, étant convenus d'un nouvel armistice de quarante jours, ont promis de s'occuper réciproquement, dans l'intervalle, à faire renouer les conférences.

De Berlin , le 7 Novembre 1772.

On parle toujours de la construction prochaine d'un port à Damin. Si ce projet s'exécute, & que le pavillon de Camin, ancienne ville anféatique, se montre une fois dans la Baltique, la franchise dont il jouit, pour le passage du Sund, lui fera bientôt donner la préférence sur celui de plusieurs autres ports qui sont aujourd'hui avec avantage le commerce dans cette mer, quoiqu'ils soient assujettis aux droits de la douane d'Elfseneur.

De Ratisbonne , le 10 Novembre 1772.

On apprend de Vienne que la Chancellerie de Guerre a envoyé ordre aux différentes Provinces Héréditaires de faire de nouvelles recrues dont le total formera quarante mille hommes. Les Etats de la Basse-Autriche sont déjà occupés à lever leur contingent.

On n'a pas encore exigé le serment de foi & hommage des Polonois qui sont devenus Sujets de la Maison d'Autriche. Il est probable qu'on ne les assujettira à cette formalité que lorsqu'un acte, censé légal de la part de la République, paroîtra les dégager de la fidélité qu'ils doivent à leur Roi & à leur patrie.

De Lisbonne , le 6 Octobre 1772.

Le premier de ce mois, on fit, avec beaucoup de pompe, l'ouverture de l'Université de Coimbre, en présence du Marquis de Pombal, chargé de présider à cet établissement.

De la Haye , le 3 Novembre 1772.

On croyoit l'art des injections anatomiques porté à sa perfection par les Ruysch, les Graaf, les Swamerdam, lorsqu'on a vu, avec étonne-

ment, un essai en ce genre du sieur Nietzke, professeur de Halle. Il a rendu, en quelque sorte, au Baron de Schimmelman, connu en Europe par sa fortune & par l'usage honorable qu'il en fait, un fils dont la perte l'avoit vivement touché. Ce jeune homme eut le malheur de se noyer l'été dernier, dans le Saale. Le sieur Nietzke a si parfaitement injecté son corps, en conservant aux chairs ambrées leur couleur, leur fermeté & leur vie, qu'on croiroit moins admettre une momie que voir un sujet animé & rendu aux pleurs de sa famille. Par ce nouvel effort de l'art il reste aux cœurs sensibles le pouvoir d'adoucir le sentiment de leurs pertes, par la conservation des objets de leurs regrets, & à l'humanité, la consolation de n'être point affligée par l'idée des horreurs naturelles du trépas.

De Londres, le 28 Octobre 1772.

Il arriva, le 20 de ce mois, un Prince Arabe qui eut, le 22, une conférence avec le Lord Rochford. On dit qu'il offre d'établir, avec la Grande Bretagne, une nouvelle branche de commerce avantageuse, & que si sa proposition n'est point acceptée, il passera en Hollande, où il espère réussir dans ses projets.

On a découvert, le 4 de ce mois, le monument élevé dans l'Abbaye royale de Westminster à N... Pritchard, célèbre actrice comique. Elle mourut en 1678, quatre mois après avoir quitté le théâtre. Son tombeau est auprès de celui de Shakespéar. On y lit une épitaphe en vers, composée par le sieur William Whitehead, poète Lauréat de la Cour.

On mande de Quebed que le Gouverneur général du Canada a défendu toute traite chez les Sauvages, parce qu'on regarde comme une suite de

208 MERCURE DE FRANCE.

ce commerce les vols, les pillages & les meurtres qui, en différens tems, ont causé la ruine de nos frontières, & qui ont occasionné les massacres & l'esclavage de plusieurs Traiteurs Anglois.

Des lettres d'Edimbourg, en date du 30 Octobre, mandent que le sieur Banks & les docteurs Solander & Lind sont arrivés d'Islande & des autres parties septentrionales qu'ils ont parcourues, dans la vue d'y faire des découvertes utiles.

N O M I N A T I O N S.

Alexis-Magdeleine de Vassinhac Imecourt abbesse, depuis soixante-un ans, de l'abbaye de Juvigny, Ordre de St Benoît, où elle est entrée il y a quatre-vingt ans, ayant obtenu du Roi la permission de faire élire une coadjutrice, l'Evêque de Miriophis, suffragant de l'archevêché de Trèves, & le sieur de Calonne, intendant des Trois Evêchés, se rendirent à cette abbaye, le 26 Octobre, pour présider à l'élection, en qualité de commissaires de Sa Majesté. Les suffrages se sont réunis en faveur de Victoire-Louise de Vassinhac Imecourt, sœur de l'abbesse.

Le Roi a nommé le Comte de Brugnion, chef d'escadre, à la place de commandant de la Marine au département de Brest, que remplissoit ci-devant le Comte de Roquefeuil, lieutenant-général des armées navales. Il a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, en cette qualité, le 12 Novembre, par le sieur de Boynes, secrétaire d'état au département de la Marine.

Le Marquis d'Ecquevilly, maréchal des camps & armées du Roi, commandant du Vautrait, a eu l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté pour la lieutenance-générale de la province de Champagne, dont le Roi l'a pourvu.

PRÉSENTATIONS.

Sidy-Aly-Ould-Chiaoux , chargé par le Bey de Tunis de présenter au Roi une lettre de ce prince, & plusieurs chevaux , harnois, lions, tigres, armes, broderies & autres objets, que Sa Majesté a bien voulu agréer, est arrivé à Fontainebleau, le 24 Octobre, & a eu l'honneur d'être présenté, le 29, à Sa Majesté, par le sieur de Boynes, secrétaire d'état, ayant le département de la Marine.

Le sieur Pachelbel, ministre plénipotentiaire du Duc des Deux-Ponts, eut, le 25 Octobre, en cette qualité, une audience particulière du Roi, à qui il remit sa lettre de créance.

Le 25 Octobre, la Princesse de Craon a eu l'honneur d'être présentée à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, par la Princesse de Beauveau.

Le premier Novembre, le Comte de Creautz, ambassadeur extraordinaire de Suède, eut une audience particulière du Roi, à qui il remit sa lettre de créance. Il fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celle de la Famille Royale, par le sieur Tolozan, introducteur des ambassadeurs.

Le 11 Novembre, le Marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, présenta au Roi & à la Famille Royale, le Prince de la Riccia, chevalier de l'Ordre de St Janvier & Grand d'Espagne. Ce prince reçut les honneurs dus à cette dernière dignité.

Le même jour, le Roi donna une audience particulière au Chevalier Mocenigo, ambassadeur de Venise, qui prit congé de Sa Majesté, laquelle donna ensuite audience au sieur Mocenigo, frère du précédent, qui lui succède en France avec le même caractère. Ils furent tous les deux conduits

210 MERCURE DE FRANCE.

à cette audience, ainsi qu'à celle de la Famille Royale, par le sieur Tolozan, introducteur des ambassadeurs.

Le sieur Verdun de la Crenne, lieutenant de vaisseau, qui vient de commander la frégate *la Flore*, sur laquelle ont été faites, pendant l'espace de près d'une année qu'a duré la campagne, les épreuves de l'horloge marine du sieur Berthoud & des montres marines du sieur le Roi, pour la détermination des longitudes, & des divers autres instrumens qui y avoient été embarqués, le Chevalier de Borda, lieutenant de vaisseau, & le sieur Pingré, Chanoine régulier de Ste Gèneviève, qui ont suivi ces épreuves, en qualité de commissaires nommés par l'Académie royale des Sciences, ont eu l'honneur d'être présentés à Sa Majesté, le 12 Novembre, par le sieur de Boynes, secrétaire d'état, ayant le département de la Marine.

La Comtesse de Dursfort a eu l'honneur d'être présentée à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, le 22 de Novembre, par la Duchesse de Duras.

Le 24 Novembre, le Margrave d'Anspack-Bareith fut présenté au Roi & à la Famille Royale, sous le nom de Comte de Sayn.

M A R I A G E S.

Sa Majesté, ainsi que la Famille Royale, signa, le 8 Novembre, le contrat de mariage du Vicomte de Choiseul-Meuze, colonel à la suite des Houlfards, ci devant officier de Gendarmerie, avec Demoiselle de Fleury.

N A I S S A N C E S.

La Comtesse de Brassac est accouchée d'un garçon, le premier Novembre.

Le 29 du mois de Mai dernier, une femme de

la province de Smoland accoucha , dans l'espace de deux heures & demie , de trois filles qui moururent quelques jours après.

Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine tinrent , le 10 Novembre , sur les Fonts de Baptême , dans la chapelle du château , le fils du sieur de Vaudelau , écuyer de la Venerie de Sa Majesté , en survivant du sieur de Vaudelau son père.

La femme du nommé Jean Crézer , bourgeois de la ville de Reishoffen , dans la subdélégation de Haguenau , en Alsace , est accouchée de trois garçons. Ces enfans se portent bien , & l'on est persuadé qu'ils vivront tous les trois. Ce sont les premières couches de cette femme qui jouit également d'une très-bonne santé.

La Marquise de Caumont-la-Force est accouchée d'un garçon.

M O R T S.

Michel Lacher , Marquis d'Arcy , est mort , au château d'Arcy , en Bourgogne.

Marie Chauvet , veuve de Jean Baptiste , Comte du Dognon , brigadier des armées du Roi , commandant des villes & château de Brest , est morte , au mois de Septembre , en son château de Ris-Chaufeson , en Marche , dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

Louise-Charles Christophe de Leuric , écuyer , Seigneur de Proy , chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis , ancien commandant de bataillon au régiment de Marfan , est mort à Metz , le 17 Octobre , dans la quatre vingt-quatorzième année de son âge.

212 MERCURE DE FRANCE.

Joseph-Joachim-Thomas de Cohorn , chevalier , marquis de la Palun , gouverneur de la ville & principauté d'Orange & de Bourbon-l'Archambault , ci - devant capitaine des gardes du feu Comte de Charolois , est mort à Paris , le 25 du mois d'Octobre , âgé de soixante quinze ans.

Louis-Sebastien Bernin de Valentinay , Marquis d'Ussé , colonel de dragons , chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis , petit-fils du maréchal de Vauban , est mort à Paris , âgé de soixante-dix-sept ans.

On a plusieurs fois annoncé & retracté la nouvelle de la mort du fameux vieillard du Nord , nommé Christian-Jacobsen Dracherberg , né en Norwege le 11 Septembre 1626. Il vient enfin de finir sa carrière de près de cent quarante - six ans. Il est mort , à Aarhus , le 9 Octobre dernier.

Marie Talbot de Tyrconell , petite - fille de Richard Duc de Tyrconell , Vice-Roi d'Irlande , est morte , le 6 Novembre , à Franqueville , en Normandie , dans la soixante-septième année de son âge.

Marguerite le Sueur , Religieuse à Roye , en Picardie , vient de mourir à l'âge de cent-un ans. Son extrait baptistaire porte qu'elle fut ondoyée en naissant , *pour péril de mort.*

Il est mort dernièrement en Angleterre deux centenaires ; savoir , Jean Jônes , âgé de cent deux ans , à Horson-Lane , près de Shrewsbury , & Marie Butler , aussi âgée de cent deux ans , à l'hôpital de Ste Marie de la même ville.

Marie Coulon , née en France & réfugiée en Hollande en 1689 , mourut , le 8 Novembre , dans la ville de Haarlem , à l'âge de cent ans & dix mois.

Villemine-Julienne-Dorothée-Sylvie , née Ba-

ronne de Kunsberg, veuve du Comte de Mira-
beau, grand'chambellan du feu Margrave de
Brandebourg - Bareith, est morte à Paris, le 4
Novembre, dans la trente-neuvième année de
son âge.

L'Abbé de Beine, Clerc de la Chapelle ordinaire
du Roi, Chanoine de St Quentin, Abbé de l'ab-
baye de Gatine, diocèse de Tours, Ordre de Ste
Généviève, est mort, le 21 Novembre, à Ver-
sailles, âgé de soixante onze ans.

LOTERIES.

Le cent quarantième-deuxième tirage de la Lo-
terie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 26 Octobre,
en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante
mille livres est échu au N°. 84726. Celui de vingt
mille livres au N°. 97912, & les deux de dix mille
aux numéros 92955 & 95517.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire
s'est fait le 5 Novembre. Les numéros sortis de
la roue de fortune sont, 37, 18, 45, 48, 77. Le
prochain tirage se fera le 5 Décembre.

NB. M. de la Garde d'Auberry, ancien trésor-
rier de France de la généralité de Paris, demeu-
rant à Tulle, écrit que c'est à tort qu'on a mis
son nom au bas de deux énigmes & d'un logo-
gryphe du second volume du Mercure d'Octobre
dernier, & qu'il n'en est point l'auteur.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de faire renouveler leur abonnement chez Lacombe, libraire, rue Christine, à Paris, dans le courant de ce mois, afin qu'il n'y ait point de retard dans l'expédition de leur Journal.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
La Begueule, Conte moral, par M. de Voltaire,	<i>ibid.</i>
Souhaits,	13
Réflexion d'un Malade,	14
A Mademoiselle V***,	15
Les deux Esclaves,	<i>ibid.</i>
Épître à M. le Comte de Couturelle, &c.	17
La Pêche volée; ode anacréontique, imitée de Pope	21
Envoi à Mlle d'Origni, âgée de quatre ans,	22
Le Repentir tardif, Conte,	<i>ibid.</i>
Fragmens d'une épître d'Horace, par M. de Voltaire,	55
A Mgr le Duc d'ENGHIEN, âgé de quatre mois, souscripteur du Mercure de France,	61
Épître à M. Gastaldi, médecin de la ville d'Avignon,	62
A M. Perronet,	66
Vers présentés à Gustave III, Roi de Suède, &c. à l'occasion de l'établissement de l'Ordre de Wasa,	67

DECEMBRE. 1772. 215

Explication des Enigmes & Logogryphes,	69
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	72
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	75
Le Bonheur, poëme en six chants, ouvrages posthumes de M. Helvétius. A Londres,	<i>ibid.</i>
Histoire de la Maison de Bourbon par M. De- formeaux,	94
Connoissances ordinaires de la géographie, par M. Dubour-Leval, géographe, &c.	106
L'Evangile analysé, &c.	111
Oraisons choisies de Cicéron, traduction re- vue par M. de Vailly,	112
Coutumes des Duchés, Bailliage & Prevôté d'Orléans & ressorts d'iceux, par M. Polhier,	114
Le Mentor moderne,	117
Code de Médecine militaire pour le service de terre, par M. Colombier,	119
Histoire de Photius, Patriarche schismatique de Constantinople,	120
L'Esprit de la Fronde,	122
Le Monde primitif, analysé & comparé au Monde moderne,	123
La Nature considérée sous tous les différens aspects,	125
Tablettes royales de Renommée,	127
Calendrier intéressant pour l'année 1773,	128
Le Bon Jardinier,	129
Histoire universelle & raisonnée des Végé- taux présentés sous tous les différens as- pects possibles,	130
Lettre de M. Dorat à M. de la Harpe,	140
Réponse de M. de la Harpe à la lettre précé- dente,	143
SPECTACLES, Concert spirituel,	148
Opéra,	149
Comédie françoise,	151

216 MERCURE DE FRANCE.

Comédie italienne,	153
ACADÉMIES,	154
Cours d'histoire, &c.	165
ARTS, Géographie,	168
L'Observateur François à Londres,	169
Gravures,	171
Vers pour mettre au bas d'une estampe où M. de Voltaire est représenté au moment de son réveil, dictant à son secrétaire,	181
Musique,	<i>ibid.</i>
Maison d'Education physique & morale, par M. Verdier,	185
Mort de M. de Mondonville,	196
Chant funèbre,	197
Anecdotes,	198
AVIS,	199
Copie d'une lettre du 3 Novembre 1772, adressée à M. ***, par M. Gaullard, médecin ordinaire du Roi, &c.	203
Nouvelles politiques,	204
Nominations, Présentations, &c.	208
Morts,	211
Loteries,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le
volume du Mercure du mois de Décembre 1772,
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en
empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Novembre 1772.

LOUVIL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

